ASE 3175

AMICALE DES JOURNALISTES ET ÉCRIVAINS FRANÇAIS
DE MADAGASCAR

JOURNÉE DU LIVRE

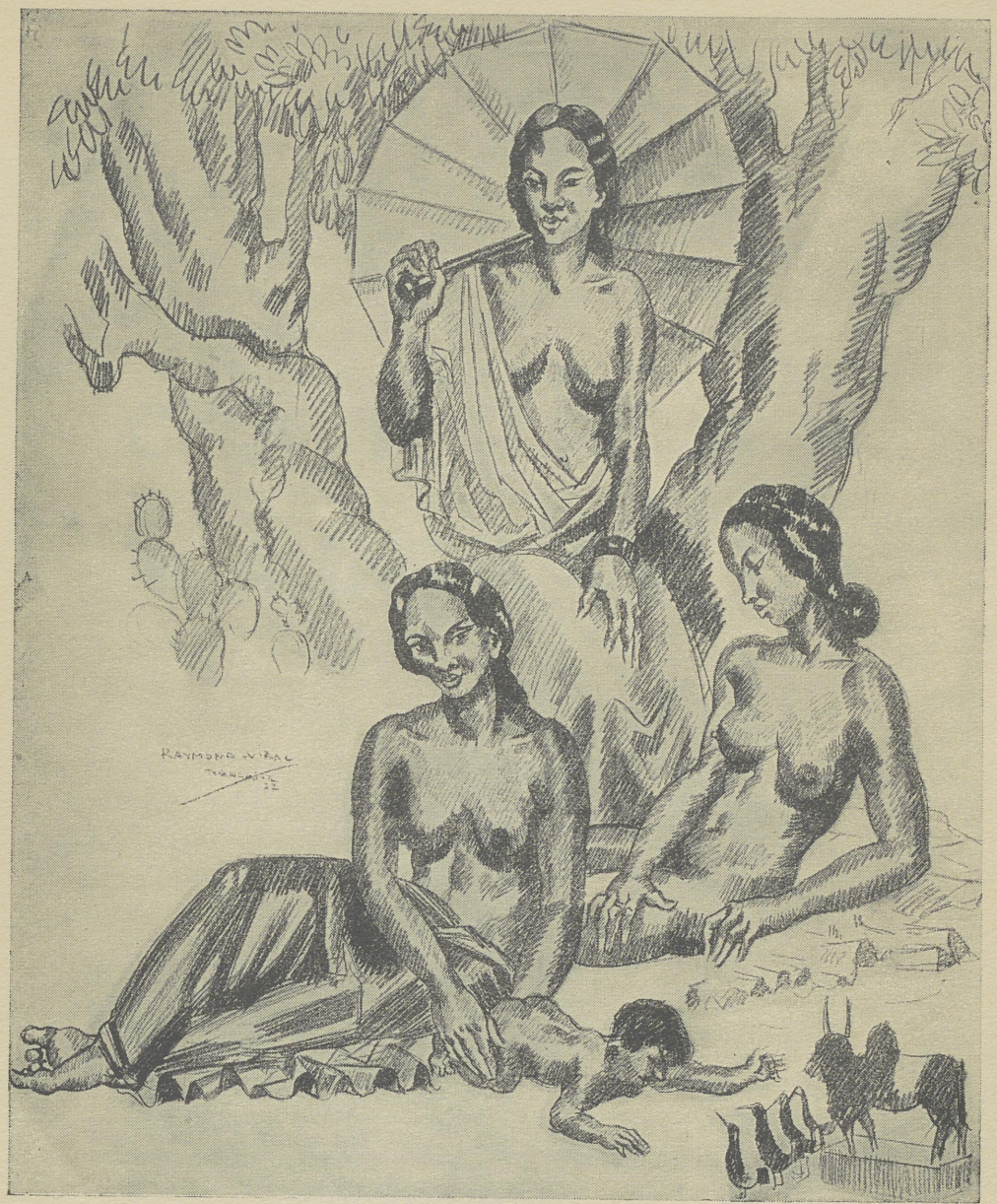
# CAHIERS MALGACHES

## 1937



TANANARIVE
IMPRIMERIE OFFICIELLE
MDCCCCXXXVII

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



*Dessin de Raymond-Virac.*

MOTIF CENTRAL DE LA DÉCORATION DE L'HÔTEL DE VILLE DE TANANARIVE.

## RICHESSE DE L'EMYRNE.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# CAHIERS MALGACHES

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
500 EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN
PUR FIL FILIGRANÉ ET 125 EXEMPLAIRES
SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL
LAFUMA, NUMÉROTÉS DE 1 A 125.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST
ET LE MONDE INDONESIEN
BIBLIOTHÈQUE
ASE 3175

AMICALE DES JOURNALISTES ET ÉCRIVAINS FRANÇAIS
DE MADAGASCAR

JOURNÉE DU LIVRE

# CAHIERS MALGACHES

## 1937



TANANARIVE
IMPRIMERIE OFFICIELLE
MDCCCCXXXVII

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TOUS DROITS RÉSERVÉS EN TOUS PAYS.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

*Ce livre, édité à l'occasion de la première Journée du Livre Malgache, tenue le 4 juin 1937 à l'Hôtel de Ville de Tananarive, sous le haut patronage du Gouverneur Général Léon Cayla, est dû à la collaboration des membres de l'Amicale des journalistes et écrivains français de Madagascar, auxquels s'est joint J.-J. Rabearivelo.*

*Les peintres Aragon, Bléger, Klein et Virac l'ont orné chacun d'un dessin, Henri Poisson d'une planche d'histoire naturelle, Ivan Manhès et Henri Santini de photographies des Hauts-Plateaux.*

*L'impression a été assurée par Jean Schmitt.*

*Les illustrations ont été reproduites par Jean Daubier.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# AMICALE DES JOURNALISTES ET ÉCRIVAINS FRANÇAIS DE MADAGASCAR.

## BUREAU.

*Président :* M. Louis DUSSOL.

*Vice-présidents :* MM. Eugène BAUDIN,
Eugène BOIRON.

*Trésorier :* M. Henri SANTINI.

*Secrétaire :* M. Camille de RAUVILLE.

*Membres :* MM. Robert BOUDRY,
Dr Robert DARTIGOLLES,
Ivan MANHES,
Ernest PRUVOST,
Henri VIDALIE.

## COMMISSION DU JOURNAL.

*Président :* Dr Robert Dartigolles.

## COMMISSION DU LIVRE.

*Président :* M. Robert Boudry.

*Membres :* MM. Emmanuel Berthault,
Albert Marx,
A. Trévis.

## MEMBRES DE L'AMICALE.

MM. Ansaldo, Armangau, Baudin, Berthault, Boiron, Bonnemaison, Boudry, Boutrand, Brugaët, Cambrezy, Mme P. de Chambure, Chaumet, Chiappini, Cochard, Dartigolles, Decary, Deymes, Donon, Dussol Louis, Forgeot, Fourquet, Girod, Kruger, Mme Lina Leroux, Leroy, Manhès, Mannoni, Marion, Marx, Moinard, Mme S. Morin, Ozoux, Pléau, Poisson, Postaire, Pruvost, de Rauville, Rippert, Roffast, Santini H., Sauvant, Savaron, Schisselé, Schmitt, Thomas, Trévis, Turlin, Vidalie.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# DES PAYSAGES

DE MADAME LINA LEROUX

IVAN MANHÈS

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# AU TOMBEAU DU ROI JEAN-RENÉ.

Un sentier montueux serpente parmi les herbes folles...

Il s'amorce à l'un des gracieux contours de la route charmante qui côtoie l'Ivolina, en ces parages presque arrivé au terme de son cours.

Fleuve clair sur son lit de sable, ce nom de fluide sonorité s'harmonisait étrangement, ce matin-là, avec la coulée nacrée que l'aube empourprée teignait de suave lumière.

A travers la guipure des arbres, ses reflets miroitaient de scintillantes paillettes irisées.

On eût imaginé, ainsi, je ne sais quel fonds de moire métallisée aux tulipiers en fleurs, arbres — candélabres allumés sur ses bords et dont les multiflammes, d'un pourpre orangé, pourraient aussi bien figurer une volée d'oiseaux de feu perchés sur des rameaux.

C'est au sommet du mamelon boisé, desservi par la grimpette broussailleuse, qu'on accède au tombeau du métis Jean-René, roi des Betsimisaraka, au temps lointain de Radama I$^{er}$.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Aucune perspective avant d'avoir atteint la crête.

Jusque-là, prison des arbres, continues murailles végétales, dôme vert qui laisse transparaître une deuxième voûte d'azur.

Le couvert de ces manguiers au feuillage foncé, à la dense ombre bleue, prédispose à l'émotion que l'on s'attend à ressentir, en ce recoin mystérieux, humanisé par la présence d'une tombe.

Par opposition de clarté, le dernier manguier dépassé, la coupole du ciel éblouit.

Une clairière découronne cette colline où quelques palmiers d'espèce sacrée, m'affirme-t-on, montent la garde du tombeau.

Piètre tombeau, et décevant en vérité !

Tertre à hauteur d'appui, carré, en pierres sèches rejointoyées de terre. Sur le dessus du monticule édifié de la sorte, quelques pièces de monnaie posées en évidence, un tas de bouteilles pleines ou demi-vidées, témoignent de l'hommage et des libations rituelles à la mémoire du roi défunt.

Nul intérêt en ce cimetière banal qui ne semble pas être l'objet d'un culte régulier. N'était la coutume de l'offrande des boissons des fêtes, attestée par l'existence des flacons, rien n'y prouverait la pérennité du souvenir betsimisaraka.

L'intérêt est ailleurs, dans le paysage que l'on découvre, en regardant vers l'est.

En premier plan immédiat, une houle de frondaisons. A l'étage inférieur un mamelon chevauché de ravenalas et de raphias. Alentour, des vallonnements envahis d'arbustes divers, canneliers luisants, girofliers à pointes roses. Puis, par delà l'écran riverain des tulipiers et des plumets majestueux de bambous, toute une indéfinissable verdure, d'où s'élancent de ci, de là, les stipes élégantes de cocotiers et de palmiers.

Supprimant à la route son accompagnement gracieux après un

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

coude harmonieux, c'est cette steppe verdoyante que traverse l'Ivolina pour gagner l'Océan, comme fasciné par son miroitement.

Ainsi qu'un surtout de feuillage, l'Ile aux Prunes le décore de son jardin marin.

Le *vinany* (1) interpose une écharpe de sable blond entre les deux éclats opalescents du Fleuve et de la Mer.

Rapidement ils se givrent de phosphorescences et, bientôt, leur surface n'est qu'étincellement, tant le soleil est un incomparable émailleur dès qu'il secoue son pinceau d'or.

Jean-René, roi de Tamatave, a merveilleusement choisi sa sépulture.

La prescience de l'abandon où son peuple le laisserait, lui aurait-elle suggéré le désir de confier ses mânes royales à ce décor altier d'où, au moins, il dominerait la terre qui était son fief ?

Ces visions d'océan et de fleuve, l'embrassement de cette végétale marée de ravenalas, de raphias et de bambous qui en composent constamment la physionomie particulière, permettent au rêveur l'illusion de penser que sur ce piédestal, et dans ce cadre évocateur, en symbole et en raccourci, il règne encore sur son royaume.

A côté de cette modeste *trano-manara* (2) qui me paraît plus froide d'être parcimonieusement visitée de la chaleur des souvenirs, je me remémore un mamelon presque pareil et une autre tombe dissimulée sous des manguiers.

D'elle aussi se découvraient et la Mer et le Fleuve...

Ici, il a nom Ivolina. Là-bas, il s'appelle Ivondro. Ici repose l'oncle royal. Là-bas dormait Berora, son neveu.

Et malgré le proche voisinage de la dépouille du premier, c'est à celui-là que je songe soudain, au Berora de « Mahasoa » élevé en Europe, dont je connus l'enveloppe terrestre sous la forme d'un léger

(1) *Vinany* : embouchure, confluent.
(2) *Trano-manara* : maison froide.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

paquet d'ossements, enroulés en des vestiges de somptueux lambamena, mêlés aux boutons d'or de ses manchettes, au cachet d'agathe à son nom.

Ainsi les hasards d'une coupe d'arbres, d'un terrassement de construction arrachèrent à leur sommeil ses restes négligés !

Ivolina ! Ivondro ! Toute la région tamatavienne est circonscrite entre ces deux cours d'eau. Et dominant leurs embouchures, sur des mamelons pareillement chevelus de manguiers, Jean-René, roi, et son royal parent, s'allongeaient dans la paix des morts.

Pour un seul elle dure...

Leurs deux noms se rencontrent aux feuillets de l'Histoire.

Maintenant l'Histoire est close.

Les souvenirs s'estompent, que le temps décolore...

Seuls, les palmiers, veilleurs fidèles du tombeau, en chuchotent des réminiscences aux vents de l'immense horizon.

Mais chaque nuit, le phare de l'Ile aux Prunes illumine de rayons d'argent votre trône-sépulcre, ô Jean-René, roi oublié...

Lina Leroux.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



*Cl. Ivan Manhès.*

La petite place.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# PAYSAGES.

## I.

### LA PETITE PLACE.

« A Chartres, au sortir de cette petite place que balaye, par tous les temps, le vent hargneux des plaines, une bouffée de cave très douce, alanguie par une senteur molle et presque étouffée d'huile, vous souffle au visage ».

Pourquoi me récitais-je en redescendant sous une tornade d'automne la rue Ranchot et en arrivant à la minuscule place, qui la domine de son triangle et surplombe l'immense cuve de Mahamasina, la phrase de début de la Cathédrale de Huysmans ?

Cependant, il n'y a de commun entre la place de « plaine » qui forme un angle avant d'aboutir à Notre-Dame de Chartres, et cette



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

placette de Tananarive, véritable belvédère coupé dans le flanc d'une colline, que la Cathédrale d'Andohalo dont les tours massives émergent d'un fouillis de toits et de la verdure triste de grêles filaos, et ce même vent qui vous frappe là aussi de sa masse comme « ces bourrasques qui parcourent sans que rien puisse les arrêter, la Beauce ».

Est-ce aussi ce parfum mou des daturas fichés sur les pentes, qui, sous la pluie drue et tiède, se faisait plus véhément et plus aigre pour en ressembler à une odeur cuite de crypte bourrée de fleurs et d'aromates ?

Ce soir, par ce vent d'automne qui vient de loin et monte à l'assaut de la colline du Palais de la Reine, dans un tumulte de nuages brassés et rebrassés, de l'horizon en dents de scie de l'Ankaratra, par-dessus l'infini déroulement des rizières vertes et mouillées de la plaine de Betsimitatatra, cette autre Beauce australe, il se fait entre les deux places opposées au bout du monde un singulier rapprochement.

Petite place sans nom officiel, exhaussée sans doute sur les ruines d'une maison de terre rouge qui fondit par une nuit de pluie et de grand vent et alla se perdre sur les pentes qui dominent Mahamasina. Elle ressemble avec sa forme triangulaire, son balustre de briques rouges, les racines traçantes de quelques arbres qui la couvrent, à un gros morceau de gâteau orné de zig-zags épais de chocolat.

Sur la rue Ranchot, sa vue est limitée par quelques maisons, le mur du Lycée et une borne-fontaine qui la rend vivante tout le long du jour.

Sur Mahamasina, elle devient balcon.

En bas, dans sa cuve, Mahamasina et son champ de course ressemblent à un jeu de petits chevaux : tribunes, pistes, obstacles avec leurs couleurs claires, leurs ombres portées prennent du relief. Pelouses vertes en tapis de billard, avenues convergentes, ronds-points,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

miroir d'eau du Lac Anosy où se reflète un monument prétentieux et laid.

Puis le damier des rizières aux mille tons divers du brun foncé au vert cru, au vert tendre, au jaune foncé qui donne l'impression d'un de ces immenses tapis laborieux faits de laine, de bouts de drap, patiemment cousus et recousus.

Paysage trop panoramique, semé de digues, de villages, de canaux, pointillé de mille cases éparpillées au hasard des cultures, enfoncées dans la vase et dans le fond, se coupant et se recoupant, des collines se fondant, s'éloignant, se haussant dans le soir pour s'adosser enfin sur l'immense ossature dentelée de l'Ankaratra.

Petite place, presque sans vie, où s'ouvrent les croisées de quelques cases, les barreaux d'une vérandah et où, accoudé au balustre de briques, rêve un malgache.

Un gros arbre, au tronc ramassé, rugueux, véruqueux, l'ombrage de sa masse puissante et ses racines à fleur de terre dessinent comme des serpents entrelacés.

A la sortie des écoles, elle s'anime d'un tas de moutards dont les cris filent dans le vent comme des cris d'hirondelles.

Dominant quelques toits, elle laisse voir la falaise qui s'incurve et fiché au sommet, géométrique et lourd, le Palais de la Reine, avec son grand pavillon tricolore déployé qui ajoute encore à l'artificiel de sa construction.

La nuit, elle domine le piquetis des lampes électriques qui dessinent des cordons dans les bas et montent en arabesques les escaliers aux mille marches qui mènent de la plaine au sommet.

Autour du Lac Anosy, les lampes font des serpents de feu dans l'eau. Au loin, une auto dont les phares isolés dans tout ce noir, apparaissent et disparaissent et font des gloires dans le ciel et le brouillard.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Dans la nuit provinciale, sous la chute de la pluie, l'horloge de la cathédrale pique les heures comme sur un bateau. Dans un coin, contre un mur rouge où s'ouvre la niche grillagée d'une statuette de la vierge, une lampe fait saigner l'ombre et éclaire le disque d'un sens unique.

Puis c'est la masse noire du square Jean-Laborde, l'autre petite place de la cathédrale d'Andohalo, et l'enchevêtrement romantique sous le ciel d'orage, des cases qui se pressent vers la pente d'Ambatovinaky.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

## II.

## NOCTURNE.

Ce vide, ce néant hostile où ne palpite aucune lumière dans une campagne cependant surpeuplée où les cases se suivent, collées les unes aux autres comme des alvéoles dans un rayon de miel.

Noir fait de rizières, de marais, de tanety, de digues où grouillent des vies, où tous les pas de portes, tous les talus sont garnis de gens en lamba ou de gosses.

Noir qui rend encore la nuit plus profonde, plus vide par l'arrêt net au bord du gouffre des réverbères, dont le dernier fait un grand serpent de feu dans l'eau d'un lac.

Et ces fonds de montagnes, qu'on sait là, bornant l'horizon et qu'on ne devine même pas malgré les étoiles. Certains soirs, les feux de brousse s'allument et font surgir d'étranges villes embrasées, d'étranges villes où tous les quartiers ont une fête foraine, tant il y a de girandoles et de pyramides de feu.

Et ces villes de lumière couvrent l'horizon, d'autres surgissent derrière les montagnes, font dans le ciel d'immenses halos rouges

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

au-dessus desquels se promènent des nuages en bandes aux flancs éclairés.

Campagnes vides, kilomètres sur les routes sans voir le clignotement d'une seule lumière amie, qui, toute petite, toute plate, ferait vibrer l'ombre.

L'immense cirque de Tananarive où la ville illuminée dessine ses arabesques qui la limitent comme par des barbelés de feu. Banlieue aux volets clos qui ne laissent filtrer aucune lueur et qu'on traverse comme un cimetière dans le silence et l'obscurité.

A penser à nos campagnes de France, aux villages qu'on découvre de loin et qui semblent se faire des appels optiques, l'un à l'autre, la comparaison avec cette nuit « noire » est encore plus saisissante comme dans le ciel tropical les « sacs à charbon » où ne palpite aucune étoile, rendent plus triomphantes les constellations voisines.

Il suffit, un soir sans lune, de contempler les vastes espaces qui s'étendent du Palais de la Reine sur la plaine des Betsimitatatra pour sentir ce vertige du noir, du vide et de l'immensité pascalienne.

Pendant des kilomètres, l'œil suit le jeu de cache-cache d'une auto et de ses phares, les méandres de la lumière sur des talus ou sur des rizières.

Ce coup de feu dans cette cuve obscure, ce mouvement qui semble d'escargot, tant il paraît lent et qu'il vient de loin; les éclipses, les réapparitions, ce balai lumineux qui caresse la rondeur d'une courbe, l'accentue, puis s'éteint pour reparaître plus loin, sur une distance inappréciable. Son appui comme un trait de feu soutenu au passage d'une digue en ligne droite et ce mouvement giratoire de la lumière qui semble brassée par une hélice, ces halos dans le ciel... et le noir qui revient.

Noir massif, pesant, plus tragique encore les nuits de pluie ou de grand vent.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Tananarive de par sa position dominante sur des collines est entourée de ces « sacs à charbon ». Aussi l'arrivée, d'où qu'elle se fasse, fait surgir — malgré la médiocrité de son éclairage insuffisant, — une ville de feu immatérielle et saisissante.

Vue de loin, elle met sa pyramide lumineuse dans l'immensité de tout ce noir et enlève cette sensation massive d'angoisse qui étreint après un trop long voyage dans le pays sans lumières.

IVAN MANHÈS.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# DES POÈMES

DE MADAME SIMONE MORIN

EMMANUEL BERTHAULT

OCTAVE MANNONI

J.-J. RABEARIVELO

A. THOMAS

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# POÈMES.

## I.

### RETOUR.

Les manguiers sont toujours massés
au fond du moindre paysage.
Quelques mois à peine ont passé,
mais quelle ombre sur un visage...

Rien n'a changé : voici le même
petit négrillon qui sourit.
Grappes de sang doré que j'aime,
les flamboyants ont refleuri.

Le vent berce les filaos,
la poussière envahit la route,
des branches sombres tout là-haut
doucement l'averse s'égoutte.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Toujours cette horrible musique
accompagne le cinéma !
Et je cherche — est-ce assez comique —
s'il est vrai qu'un jour tu m'aimas ?...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

## II.

## PLUS TARD.

Je garderai — je crois — au fond de ma mémoire
le souvenir très doux des chemins parcourus,
celui de l'océan au tournant apparu,
tapis mouvant rayé des reflets de la moire.

Je songerai — plus tard — peut-être avec émoi
au pays sans attraits qu'aujourd'hui je redoute,
à l'église, aux manguiers qui jalonnaient la route
où nous avons passé si souvent, vous et moi.

Est-ce pour vous, ô nuits que la lune apaisait,
pour vous, soirs préférés où tout bruit se taisait
que j'aurai ce regret si fort et si farouche ?...

Non, car je chercherai vainement pas à pas
sur la route d'oubli d'où l'on ne revient pas
ce désir éperdu que j'avais de ta bouche...

*Majunga.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# III.

## PETITS PAYSAGES TRISTES.

### I.

Dans le soir tombant, indécis,
tout s'endort, pas une parole,
sauf au loin un doux air créole
qui s'élève en rythme imprécis.

Le vent du Sud courbe la palme
d'un cocotier si haut dressé.
Les fins filaos élancés
font une voûte d'ombre calme.

Glissant vers un but incertain,
se confondant dans le lointain,
se hâte une accorte métisse...

Sur la mer le grand vent s'est tu.
Mais pour nous deux — dis-moi — sens-tu
ce noir manteau que la nuit tisse ?

*Nocturne Majunga.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

## II.

Le jour finit. Nous revenons.
Le couchant est tendu de rouge
tout doré — et le flot qui bouge
est d'un bleu qui n'a pas de nom.

Le Cap est un large trait d'ombre,
la pourpre après l'or se ternit.
Tout se confond et tout s'unit,
les astres s'allument sans nombre.

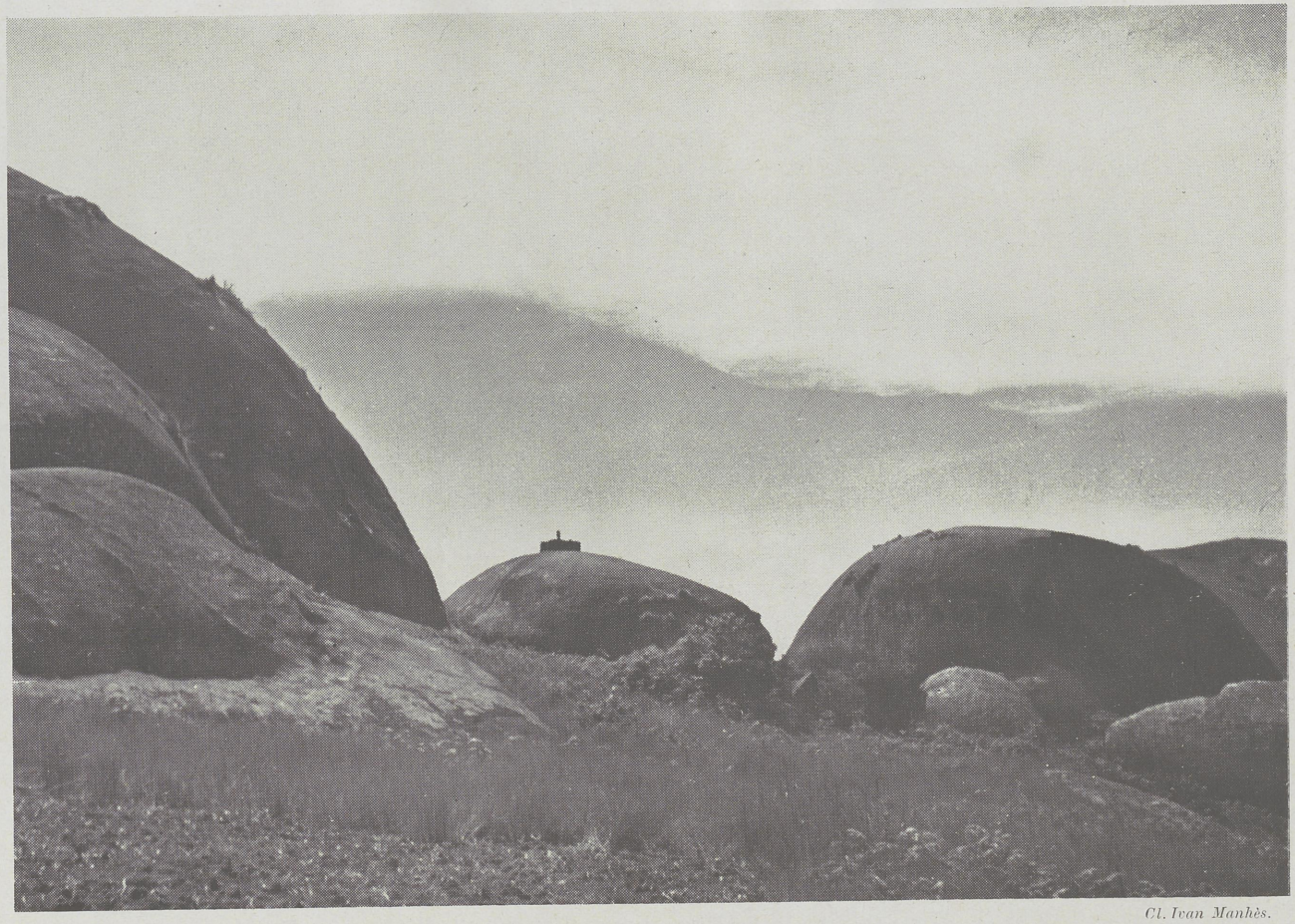
Seuls les murs blancs du cimetière
se voient dans le ciel obscurci.
Et vous dormez, morts, sans souci,

bercés par la houle au bruit sourd.
Qu'il serait bon la nuit entière
d'endormir aussi mon cœur lourd !

*Corniche de Majunga.*

SIMONE MORIN.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



*Cl. Ivan Manhès.*

LE TOMBEAU SUR LA MONTAGNE.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# JE VOUDRAIS ALLER LOIN BIEN LOIN DU BRUIT...

Je voudrais aller loin, bien loin du bruit
De cette cité, d'où le calme fuit.
Dans les bois ombreux, tout près des cascades,
Assigner le but de mes promenades.

Sur les grands prés verts jusqu'à l'horizon,
De la brise voir courir le frisson;
Muser çà et là, quand la libellule
Se pose au bouton de la renoncule.

Sentir le parfum des franciscéas,
Celui, capiteux, des blancs daturas;
Rêver et muser et, quand vient la brune,
Errer sous les clairs rayons de la lune.

Goûter la fraîcheur exquise des champs;
Admirer l'éclat riche des couchants.
Les ruisseaux chantants glissent sur la mousse;
Ma vie, elle aussi, coulerait bien douce !

EMMANUEL BERTHAULT.

(*Poèmes exotiques.*)



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# POÈMES.

## I.

### LA HOULE DE MINUIT.

Si tu franchis la ligne des coraux par l'étroite passe
à l'heure où du milieu du ciel
la pleine lune gonfle la mer
à son image
tu sentiras sous ta pagaie
la grande houle de minuit,
la longue houle sans courant
et qui se balance étonnée.

Et l'eau saumâtre à l'exemple
de la houle court aussi
d'un bout à l'autre
dans le fond de la pirogue
avec les débris d'appâts
et la calebasse noire;
petits heurts, légers murmures,
bruit d'une vieille au lavoir.
qui balbutie en rêvant.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Alors pêcheur sans filets
couche-toi les mains derrière le cou
et tu verras comment
la pleine lune de minuit,
de ci de là, infatigable,
saute au milieu de ses nuages
comme un guerrier
sagaie au poing
nu au milieu de son cercle de femmes
qui danse ses victoires passées
et ses combats futurs.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

## II.

## LA RABACHEUSE.

La Rabâcheuse murmure
et ressasse assidûment,
la bouche pleine de salive,
avec ardeur et confusion,
avec une humilité acharnée,
le même délire éternel,
le même conseil incompréhensible,
la même invitation au voyage.
Elle nous apporte sans se lasser
ourlé comme une rosace,
bord de jupon, bord d'épervier,
comme une ombrelle de méduse,
son grand tapis toujours trop court.
Elle le jette et le reprend
pour le proposer de loin
sans cesse à nos pieds étonnés,
plate, basse, monotone
comme une servante à genoux
qui veut faire honneur à ses maîtres
qui insiste, insiste, mais ne s'explique pas.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Elle s'en ira désespérée
remportant toutes ses étoffes
ravalant toute sa salive,
en nous laissant à titre de réclame
un petit souvenir,
un coquillage ou une étoile de mer...

O. Mannoni.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# COLLINES

*Triptyque*

---

## I

### SENTIERS

*pour Robert Boudry*

Cette piste qui lutte contre les gramens
maigres aux approches des rochers
de notre cité
cette piste que je vois de mon poste de feuillage
dans la profusion d'un soleil
à l'abandon
se blottir sous les herbes lointaines
où paît déjà la nuit

Demain n'est-ce pas nos grandes rues
où les ailes du soir qui se pavane
sont ocellées
par l'ombre glorieuse des vitrines

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

n'est-ce pas ses sœurs plus fortunées
qui m'apparaîtront
de l'ardente solitude
des collines royales
où je serai
  mais sans cette discrète mélancolie
  qui pour moi l'identifie
plus anonymes qu'elle aujourd'hui

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

## II

## TOMBEAU

*pour Eve-Pierre Fonterme*

D'un dieu d'un roi d'un prince ou d'un poète
mais de ces quatre races de ces quatre castes
plus de deux sont-elles mortelles
et tributaires de la terre
pour un peu de cette pourriture
dont se nourrissent les plantes les arbres
herbes fleurs lianes forêts
et qui sait
dans la déroute des nuits
peut-être étoiles
d'un roi d'un prince
ou de quelque misanthrope

Pierres que nul mortier n'assemble
pierres de lichens rongées
et de pluies et de soleil
pierres qu'aux jours caniculaires
ne recherche aucun oiseau
pour y reposer ses pieds nus
ni pour l'amitié d'un fragile dôme d'ombre

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Tout ici est solitude
tout ici est vaste orgueil
et tout y est renoncement
à tout ce qui n'est pas silence
à tout ce qui n'est pas oubli
dans la désolation des roches

Et sur ce cube de pierres rouillées
qui cèle un mort anonyme
au milieu d'autres morts sans nom
les matins ont beau allumer
leurs torches faites de jeunes glaïeuls
et les soirs
comme dans tel de nos jardins
mainte coupe d'hibiscus
rien ne nous fait passer la grotte
qui mène à la nuit des origines

Et les légendes restent pour nous
des légendes les fables des fables
et toutes rejoignent dans nos pensées
ce qu'il nous plaît d'imaginer

N'est-ce pas que la plus belle
et qui fleure le mieux la terre
est celle qui nous ferait croire
à quelque présence mythique
murée en ce tombeau qui confronte
sa solitude au silence de l'azur

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Pensons alors pensons au pauvre grand Antée
et consolons-nous à l'idée
qu'il n'est pas mort ou qu'il ressuscitera
comme tous ceux qui savent reboire à la source

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

## III

## INCENDIE

*pour Robert-Edward Hart*

Insondables tes voies
insondables impénétrables
ô Seigneur

Et pourtant
ourlant la nuit
et bordant la ligne qui demain
verra renaître l'aurore
qu'est cette allée de feu
qui comme un anneau de serpents
se met à l'assaut des collines
et touchant aux astres
rejoint ton infini

J.-J. RABEARIVELO

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# AMBALAVONTAKA.

Le village s'endort dans un calme sans fond.
La Nuit verse de l'encre aux eaux de la lagune,
Le ciel épais s'étend comme un vaste plafond.
Il fait noir en mon cœur comme en ce soir sans lune.

Dans le lointain derrière une invisible dune
L'Océan calme et lourd, au chant rude et profond,
Exhale sourdement son immense rancune.
Dans le néant des nuits le Monde entier se fond.

Rien ne bouge. A jamais semble éteinte la Vie.
De mourir dans ce noir on sent naître l'envie.
Rien ne vit si ce n'est mon cœur sous mon dolman.

Mais un pas lourd soudain fait vibrer le silence,
L'Ombre d'un bœuf pesant devant moi se balance
Et dans l'encre des eaux s'ébroue un caïman.

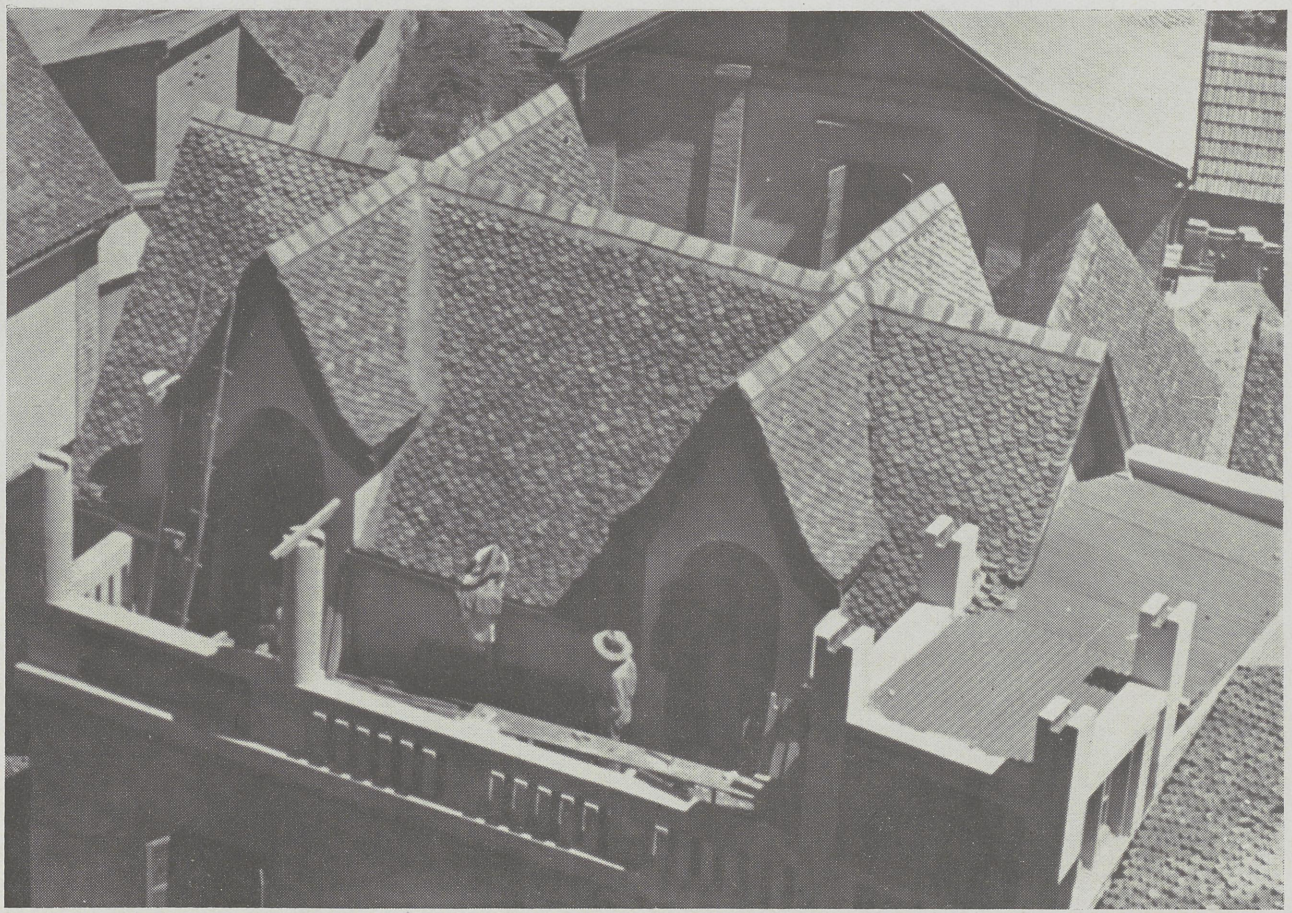
A. Thomas.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# UN ESSAI

## DE CAMILLE DE RAUVILLE

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



*Cl. Ivan Manhès.*

TOITS A TANANARIVE.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# GALLIENI L'AVENTURIER.

On dit Gallieni comme on dit César, comme on dit Napoléon. Leur nom s'élève, droit et dur comme une colonne.

C'est une question de dureté. « Sa carrière n'a pas connu d'échecs », écrit Grandidier. Parce que la colonne n'a pas de fêlure. J'aime cette définition de Judith Cladel : « Froid dans la délibération, il est au fond tout brûlant d'ardeur mystique ». C'est la définition même de l'aventurier et de son besoin de danger, comme le poisson de l'eau. Vauvenargues complète admirablement cette formule : « Le monde est ce qu'il doit être pour un être actif, c'est-à-dire fertile en obstacles ». Et l'obstacle n'est pas seulement là, devant. Il est derrière, à droite, à gauche, et plus dangereux encore dans l'homme même. L'implacable seul permet une vie sans échecs.

L'implacable pour soi-même. Dans l'aventure, Gallieni bâtit un empire. Celui-là qui s'est accordé grâce, a perdu la bataille; de sa complaisance, il est tombé Dieu sait jusqu'où : une pauvre spéculation !

Par l'aventure, Gallieni édifie. Et cela est combien plus dur que se



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

laisser aller. Se laisser aller à la déroute. Par l'aventure, celui-là se sert. Gallieni sert. « La civilisation n'a fait de grands progrès qu'à la suite de vastes empires conquérants », dit Faidherbe. Par là, tout s'éclaire. La colonne domine !

D'autres peuvent s'y tromper. Mais pas celui pour qui l'aventure est une création totale, la création. J'aime juxtaposer, opposer même à ce portrait de Charles-Roux et Grandidier : « la tête de Gallieni aurait pu tout aussi bien reposer sur les épaules d'un savant, par exemple, ou du créateur d'une entreprise industrielle », — celui de Lyautey, net : « Toute une affirmation de puissance souveraine et de force écrasante ». Lyautey le voyait-il avec une admiration trop proche de lui ? Sans doute. Mais avec la clairvoyance passionnée du connaisseur. Et l'on ne connaît bien que ce qui est là, tout proche, sur le même plan que soi.

Ce qui fait l'authentique grandeur de Gallieni, c'est son goût et son sens de l'aventure : un sens aigu, toujours à l'affût : « Je ne me préoccupe ni des textes, ni des règlements », écrit-il à Alfred Grandidier, cet autre aventurier de grande classe qui le suit de dix mille kilomètres de distance. L'aventure procède, sur tous les plans, dans tous les domaines, de cette volonté souterraine de création. L'homme veut se recréer par delà l'inconnu vivant comme par delà la mort. Le feu qui le travaille, il veut le dominer avant d'être consumé. C'est l'ardeur mystique ne trouvant son expansion totale que par une activité irréductible.

C'est bien là le point central. La moindre défaillance, c'est la défaite, la fêlure dans la colonne. Retenez bien : une carrière sans échecs. Ce n'est pas seulement cette force qu'on rencontre tous les jours. C'est la mesure de ses possibilités à l'obstacle, c'est leur emploi rigoureux. Attention de ne pas les surestimer. Car une première défaite, ce sera l'acceptation de la panique.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Gallieni est l'une de ces forces latentes d'un pays, l'utilisation infaillible des moyens à un but encore obscur : la construction d'un empire ou plus exactement la marche d'une civilisation à la conquête du monde, un de ces grands faits de l'histoire humaine qui dépasse la volonté immédiate d'un groupe d'hommes.

Qu'on comprenne bien : Gallieni l'aventurier, et non pas l'homme d'action. C'est toute la différence entre les manœuvres et la guerre. Dans l'aventure, tout est engagé. De Nango où, prisonnier, il gagne la bataille diplomatique sur Ahmadou, roi de Ségou, à la Marne, où le fer et les poitrines se déchirent, Gallieni est toujours engagé à fond : quand on lui propose les fonctions de gouverneur militaire de Paris, il est « atterré par cette proposition », car il a peur du désastre. Mais quand il a accepté, c'est fini. Tout Gallieni est engagé.

La création exige cet engagement total. S'il n'avait été soldat, aurait-il fait un écrivain, comme il le confiait à d'Annunzio ? C'est une question de style. Flaubert de l'aventure, aurait-il pu être le Gallieni du roman ? Personne ne le sait, lui moins que les autres.

Soldat et explorateur, voulait-il devenir dès son adolescence. L'un ou l'autre seulement, aurait-il dépassé *l'action* ? On en doute lorsqu'on voit sa maîtrise à être à la fois soldat et explorateur, et bien plus que les deux ensemble. Choix rigoureux des moyens, disais-je. L'entreprise trop faible, le but trop proche, il manquait sa carrière. Et comment se rattraper alors ?

Judith Cladel encore l'appelle « artiste, architecte de la colonisation ». Quel signe rare de grandeur de mener avec la même vigueur et la même délicatesse l'action d'ensemble et de détail. L'homme qu'il faut vraiment pour faire le premier palais, la première toile, la première colonie — de laquelle les autres vont procéder.

Il bâtit Madagascar à ce degré de violence et de tendresse des muscles tendus, tordus et aussi des chairs douces du *Jugement* de Michel-Ange.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Jusqu'au passage de la mort il est l'aventurier. « Vers minuit, une agonie de 10 minutes pendant lesquelles il a perdu conscience. Puis on le vit soudain se lever sur son séant, redresser la tête et, avec une fixité extraordinaire, regarder un peu obliquement au fond de la pièce, comme pour dire : Je suis là » (Marius-Ary Leblond).

« Jusqu'au bout » la colonne est sans fêlure.

CAMILLE DE RAUVILLE.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# DES ÉTUDES

DE EUGÈNE BAUDIN

RAYMOND DECARY

HENRI POISSON

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# MADAGASCAR ET LA PRÉHISTOIRE.

Oui. La préhistoire est une belle science. Mais...

Elle a permis de construire quelques hypothèses, d'après quelques échantillons, dont il est d'ailleurs difficile d'assurer l'authenticité !

On n'en continue pas moins, en fait de préhistoire, d'apprendre aux enfants l'histoire tout court d'Adam et d'Eve, quoiqu'il n'ait pas encore été possible de situer l'emplacement du jardin où aurait fleuri et mûri la fameuse pomme... la première, celle qui fut la cause de tous nos maux.

Il y a même désaccord à propos de cette pomme. D'aucuns veulent que ce soit la pomme d'or du jardin des Hespérides; d'autres ont parlé de la mangue dorée, originaire du centre de l'Asie !

Voyez-vous que les lointains ancêtres des blancs aient été des jaunes ?...

Au reste, on a eu beau trouver des ossements humains, les attribuer à un *Homo neanderthalensis,* les déclarer plus anciens que ceux du squelette de cet autre *homo* dit *sapiens,* tout cela extrait de la terre

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'Europe, c'est toujours le nom d'*Aryens* qui est donné aux habitants de cette Europe, alors que les Aryens originaires d'Asie ne peuvent être que des jaunes.

Puisque nos savants n'ont pas encore trouvé le moyen de nous renseigner d'une façon simple et compréhensible sur ce que furent nos très lointains ancêtres et ceux de toute l'humanité, n'importe quel amateur doit avoir le droit d'apporter son caillou, si petit soit-il, à la construction de l'édifice des préhistoriens.

Je vais donc tenter l'aventure et, au risque de faire rire les spécialistes, je m'aiderai des légendes pour parler de la préhistoire.

Si extraordinaire, si abracadabrant que cela puisse paraître, je crois qu'il est possible de faire quelques rapprochements entre ce que disent certaines d'entre elles et ce qu'on peut apprendre à Madagascar.

Mon excuse sera d'avoir vécu très longtemps avec des primitifs. Eh ! ne croit-on pas que cette connaissance des primitifs soit capable d'aider puissamment à mieux lire dans le passé de tous les hommes ?

De temps en temps, un travail paraît sur cette préhistoire. Il ne comporte, généralement, aucune révélation sensationnelle.

Curieux de toutes ces choses, j'ai donc fermé tous les livres savants et ai consulté les *Contes des Mille et une Nuits*.

Pourquoi pas ?

La littérature a fait de Madagascar le pays de l'oiseau rock. L'existence de cet oiseau rock a été révélée au monde par les *Contes des Mille et une Nuits*. Et il est vrai que c'est la Grande Ile qui a donné le jour à un oiseau très gros, qui a reçu le nom moderne d'Æpyornis.

Je me représente cet oiseau et d'autres animaux disparus en même temps, comme ayant fait partie des toutes premières créations, de cette époque que les savants dénomment le quaternaire.

L'Æpyornis et ses *co-créés*, en effet, étaient devenus si vieux qu'ils en sont morts et il y a de cela fort longtemps.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

On dit bien que ce rock aurait vécu en même temps que l'homme, mais sans que personne ait encore réussi à en faire la preuve.

Comme ces faits sont très anciens, j'ai cru bien faire en m'adressant à de très vieux papiers.

La Sultane Schéhérazade a raconté beaucoup d'histoires au Commandeur des Croyants, Schariar. Mais quelle ancienneté avaient déjà, à cette époque, ces histoires ?

N'étaient-elles pas racontées, depuis très longtemps, de bouche en bouche ? Ce qui expliquerait qu'elles auraient été exagérément grossies, transformées, par le désir toujours croissant d'intéresser davantage les auditeurs.

De nos jours, ces contes sont présentés comme étant des contes arabes.

Certes, ce sont bien les Arabes qui les ont recueillis par écrit. Mais n'étaient-ils pas racontés, depuis des siècles et des siècles, ailleurs ?

Les hommes d'aujourd'hui affirment qu'il n'est plus possible d'ajouter foi à un récit oral, au delà de 150 ans... Ce sont ceux qui savent écrire et n'ont plus de mémoire qui disent cela !...

Il faut reconnaître cependant que certaines choses frappent tellement, ont une allure si extraordinaire, paraissent si mystérieuses, qu'elles restent ancrées dans les mémoires.

Les primitifs, illettrés, ont un moyen de se souvenir : c'est de répéter souvent les mêmes histoires qu'ils se transmettent de père en fils. Et c'est ce qu'ils font.

Le conte arrivera peut-être à ne plus ressembler du tout à ce qu'il était à son point de départ, mais l'objet principal restera. C'est le cas pour l'oiseau rock.

L'homme de Madagascar a conservé le souvenir de plusieurs animaux disparus, dont l'Æpyornis.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ce qu'il dit aujourd'hui de son cri, de sa couleur, de ses caractéristiques, tout cela n'est plus exact; mais il se souvient des noms par lesquels on le désignait, suivant les régions. En Imerina, c'était le *Tokan-dia*; dans le Sud, c'était le *Vorompatra*.

Voilà donc un commencement de preuve que ces animaux auraient été des contemporains de l'homme...

Mais jusqu'à quelle date auraient-ils vécu, à côté de lui ?

Si les hommes de Madagascar ont encore actuellement conservé le souvenir, si vague soit-il, de ces animaux, pourquoi ceux qui, venant de l'extérieur, les auraient vus, quelques très anciens voyageurs, n'auraient-ils pas pu se transmettre entre eux et transmettre à leurs descendants ce même souvenir ? Plus tard, il serait parvenu jusqu'aux Arabes, héritiers de plusieurs civilisations bien antérieures au début de l'Hégyre. Ceux-ci alors l'auraient consigné en même temps que beaucoup d'autres histoires, par écrit, dans les *Mille et une Nuits*, notamment.

Peut-on supposer que ce soient les Arabes eux-mêmes qui aient vu les rocks dans la Grande Ile ? L'existence de ces gros oiseaux paraît être bien antérieure à la venue des premiers Arabes à Madagascar.

On dit bien que Sindbad-le-Marin, qui était un Arabe, aurait vu cet oiseau. Mais c'est dans un conte fantastique que cela est raconté...

Sindbal-le-Marin se pare peut-être des plumes du paon. Ce sont d'autres hommes, plus anciens, qui auraient vu le rock, et quand sa description arrive à Sindbad, elle a déjà été transmise par un si grand nombre de générations que cet animal est devenu d'une taille ridiculement développée, ses œufs arrivent à être gros comme la coupole de Sainte-Sophie, au fur et à mesure que les siècles ont passé.

Sindbad-le-Marin a eu une autre aventure : celle qui lui advint dans *l'Ile aux Singes*, où il venait de faire naufrage.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques




*Dessin de P. Bléger.*

LA VIE AUX CHAMPS PRÈS DE TANANARIVE.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ces singes sont représentés comme des bêtes terribles.

Sindbad a même pensé à se noyer, plutôt que de rester seul avec eux !

Ne serait-il pas permis de supposer que, de même que notre Æpyornis malgache pourrait bien être l'oiseau rock, de même, ces terribles singes pourraient bien être nos *Biby-olona,* dont les Malgaches de la Côte Ouest et du Sud se servent encore aujourd'hui pour effrayer leurs enfants et impressionner les voyageurs, allant jusqu'à affirmer qu'ils les ont vus ?

Combien de fois les Sakalava m'ont montré l'endroit où, sur un sentier, ils avaient rencontré, soi-disant, ce *Biby-olona,* qui n'est autre qu'un de nos grands lémures disparus, contemporain de l'Æpyornis.

Le même Sindbad a raconté encore une autre histoire : celle d'un animal immense, sorte de buffle, horriblement méchant...

Je crois que ce conte rapporté par Schéhérazade est mélangé d'inconnu et de connu...

D'un animal fabuleux au début du conte, on en fait à la fin une sorte de rhinocéros pouvant transpercer, avec la corne qu'il a sur le nez, un éléphant...

Jamais un rhinocéros ne s'est attaqué à un éléphant qui est de taille à lui répondre.

Tel qu'il est dépeint, au commencement du récit, ce troisième animal ne serait-il pas notre *Songomby,* autre animal disparu, contemporain lui aussi, des deux premiers, et dont les indigènes parlent également avec terreur ?

Son nom a même été donné à certains lieux de Madagascar. Il y a le village de *Be Songomby* (où il y a beaucoup de *Songomby*).

Les Arabes connaissent le rhinocéros depuis très longtemps. Ce n'est pas lui que Sindbad-le-Marin a rencontré, malgré les apparences. Aucun des contes en question ne porte sur des animaux connus.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

De plus, ce serait dans une île que cet animal épais, ressemblant à un gros buffle, aurait été vu...

Jamais il n'a été vu, dans aucune île, ni rhinocéros ni éléphant...

Pourquoi donc ne s'agirait-il pas, je le répète, de notre *Songomby,* que les gens des plateaux désignent du nom de *Lalomena,* petit hippopotame malgache aux grandes dents ?

Alors, je conclus :

La lecture attentive des contes des *Mille et une Nuits* pourrait peut-être nous aider à dire que nos sub-fossiles auraient été les contemporains de très anciens voyageurs, et aussi nous renseigner sur l'époque très approximative de leur disparition.

Quels ont pu être ces voyageurs, peut-être les premiers qui seraient venus à Madagascar ?

De quelle race étaient-ils ?

Si on se rapporte à tout ce qu'ils ont laissé comme traces de leur passage, ici et ailleurs, il doit s'agir d'hommes ayant appartenu à une très ancienne civilisation, peut-être des Egyptiens.

Jusqu'à plus ample informé, donnons-leur du moins ce nom générique.

En tout cas, ce serait des Egyptiens datant d'une époque bien antérieure à celle des Pharaons dont nous connaissons quelques bribes d'histoire.

Des contes, nés chez eux, relatant leurs aventures au cours de nombreux et lointains périples vers le Sud d'abord, puis, toujours vers l'Est, auraient été transmis, beaucoup plus tard, aux Arabes. Ceux-ci les auraient adaptés à des personnages de leur race, réels ou imaginaires, et à leur pays.

Est-ce qu'il ne serait pas possible même de se demander si les ancêtres lointains, précisément, de ces Arabes n'auraient pas été jadis, les auxiliaires de ces premiers civilisés, coureurs du monde ?

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Tout cela remonterait à six, sept ou même huit mille ans avant notre ère.

Les cimetières d'Æpyornis, de grands lémures, de petits hippopotames malgaches dateraient donc de ces temps lointains.

En écrivant des nombres à allure si précise : (6, 7, 8.000 ans), j'ai bien senti ce qu'il pouvait y avoir de ridicule dans cette précision.

Mais, c'est que j'ai pensé aux découvertes archéologiques qui se poursuivent en Mésopotamie.

Elles viennent de révéler, une fois de plus, qu'il a existé dans l'antiquité des hommes ayant appartenu à une très vieille civilisation et que, par surcroît, ceux-ci possédaient d'immenses richesses.

Ces hommes n'auraient-ils pas colonisé un peu partout ?

Est-ce que ça ne serait pas les mêmes qui auraient construit les pyramides qu'on retrouve en Amérique, pays de l'or, et qui, avec l'or extrait là-bas et ailleurs, auraient orné les meubles à tête de taureau sculptée ou coulée dans le précieux métal qu'on retrouve en Irak ?

A l'aller comme au retour, Madagascar et toute l'Océanie étaient sur leur route.

Voilà pourquoi on retrouve ici tellement de choses, ayant des airs, une origine qu'il est possible d'attribuer aux Egyptiens...

Or, nos archéologues estiment que les dernières découvertes faites en Mésopotamie dateraient de 6 à 8.000 ans; qu'elles seraient d'une date antérieure au plus ancien des pharaons connus...

A d'autres de rechercher si les sub-fossiles des continents du Nord, tels les mammouths, n'auraient pas disparu en même temps que ceux des continents du Sud.

Mais voilà ! Dans les continents du Nord, les vrais primitifs, ayant la mémoire de nos Malgaches, sont peut-être rares...

Et puis, l'Asie et l'Europe ont connu trop de civilisations !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Si les civilisations inventent, bâtissent, elles exploitent et nivèlent; elles font même disparaître combien de restes du passé, rétrécissent combien d'espaces vierges ?...

Rechercher ce que fut le passé, dans les pays *sur-civilisés* et surtout surpeuplés, n'est-ce pas un peu *l'histoire de la recherche de l'aiguille dans un tas de foin* ?...

Eugène Baudin.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



*Cl. Ivan Manhès.*

PIERRES LEVÉES DANS LA RÉGION D'IMERIMANJAKA.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# LES INFANTICIDES RITUELS.

## ETHNOGRAPHIE ET LITTÉRATURE.

La coutume de mettre à mort les enfants nés un jour *fady*, tabou, était jadis répandue dans tout Madagascar et j'ai indiqué ailleurs (1) les raisons d'ordre rituel qui expliquent la généralité de cet usage cruel contre la force duquel ne pouvait prévaloir l'amour maternel.

Les anciens auteurs qui nous ont laissé des relations sur la Grande Ile signalent les infanticides dès le XVII[e] siècle; la plus ancienne indication à ce sujet est donnée en 1645 par le gouverneur hollandais Van den Mersch : « les habitants de la baie d'Antongil sont des brutes, car ils mettent à mort les enfants nés un mercredi, un samedi ou un dimanche ».

(1) Les infanticides rituels chez quelques tribus de Madagascar. *Bull. et Mém. de la Soc. d'Anthropologie de Paris*, 1923, pp. 3, 8 et 1929, pp. 67, 72.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Un siècle plus tard, Beniowski, ému par ces mœurs barbares, écrit au Ministre de la Marine dans une lettre encore inédite (1).

« ... L'humanité et mon devoir ont exigé de moy d'abolir cette usage cruelle... et sans doutte je serois échoué si ma femme ne m'avoit pas secondé... C'est le 3 janvier de cette année que j'ai vu une foule de femmes courir au Gouvernement, qui m'ont sommé de leur presté la main fort afin de contraindre leurs maris d'accéder au cabarre (constitutions des lois) afin que dorénavant on laisse vivre les enfans tels qu'ils seront nés... et enfin après neuf jours de disputes le cabarre a fini, dans lequel il est arrêté que tous ceux qui seroient convaincus d'avoir tué leurs enfans seroient déclaré esclaves du Gouvernement françois, voici, Monseigneur, la décision d'un projet qui intéresse l'humanité et qui s'est si plaisamment terminé ».

Aussi bien le rite des infanticides avait-il, dès cette époque, dépassé le domaine ethnographique; les récits des voyageurs l'avaient fait connaître en France; un auteur dramatique s'en était emparé et avait justement estimé qu'il pouvait fournir un assez joli sujet de drame lyrique. J'ai eu la bonne fortune de retrouver le livret de cette pièce de théâtre intitulée « Elisca ou l'Habitante de Madagascar », qui fut représentée pour la première fois sur le théâtre de la rue Favart, le 1er janvier 1799, et reprise ensuite à l'Opéra Comique le 5 mai 1812. Les paroles sont de Favières et Grétry neveu, la partie musicale est de Grétry.

Il nous a semblé intéressant d'analyser et de faire revivre ici, dans son style au charme un peu désuet, une pièce tombée dans l'oubli, et de montrer comment, il y a près d'un siècle et demi, nos pères mettaient en scène les sujets coloniaux.

(1) Lettre du 17 avril 1775.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

*
* *

L'époque de l'action est celle du ministère du cardinal Mazarin. Le premier acte se passe dans les jardins de Fort-Dauphin; ils sont parsemés d'arbres indigènes qui naissent dans cette partie de l'Afrique. Le ciel offre la teinte chaude et animée de cette région de l'univers. Le marquis de Mondevergue, Gouverneur, est assis sur un tertre, entouré de jeunes enfants groupés dans différentes attitudes; quelques-uns de ces insulaires cueillent des fleurs qu'ils viennent déposer aux pieds du Gouverneur. Des femmes tiennent des enfants sur leurs genoux, d'autres bercent les leurs dans de petits hamacs. Le Gouverneur regarde ce tableau d'un air attendri et satisfait. Le jour baisse et le Gouverneur renvoie ces enfants qui étaient condamnés à mort par la coutume et qu'il a recueillis :

— Allez, mes chers enfans, allez vous livrer au repos dans l'intérieur du fort et soyez sûrs que l'ami qui vous adopte ne vous abandonnera jamais.

Mais il sait que dans l'île d'Anossi, voisine du fort français des enfants nés un jour *fady* doivent bientôt périr. Tel est l'ordre des Ombis (1), ces sorciers fanatiques, qui croient aux deux principes du bien et du mal, et qui ont persuadé aux crédules insulaires qu'ils doivent immoler à Niang, leur mauvais génie, les enfants nés dans les jours qu'ils regardent comme malheureux. Son courage, son humanité détruiront un culte aussi barbare. Mondevergue vient d'apprendre aussi, par Jago, nègre Jolof attaché à sa personne, qu'un guerrier madécasse nommé Ziméo, retenu depuis trois ans captif chez les Antavarez (2),

(1) Ces sorciers sont aujourd'hui dénommés Ombiasy.
(2) Appelés aujourd'hui Antavaratra.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

va revenir en Anossi pour prendre la tête d'une attaque contre le Fort Dauphin. Mais ceci ne l'effraie pas, il civilisera ces sauvages et pourra dire plus tard : « J'ai bien servi ma patrie, je peux mourir ». Et songeant de nouveau aux enfants qu'il a sauvés, il chante :

Une tendre et sensible mère
Oubliant ses anciens ennuis,
S'écriera : je lui dois mon fils !
Une sœur me devra son frère,
En y songeant... Oh ! comme je jouis !

Arrive Elisca, jeune femme arabe, épouse du guerrier antanossi Ziméo; elle vient confier à Mondevergue les terribles appréhensions qui l'assaillent :

— Il y a trois ans, le ciel accorda un fils à mes désirs, peu de temps après le départ de mon époux qui était allé combattre les natifs d'Antavarez. Emporté par son courage, il tomba entre les mains d'un Rohandrian qui le mit au nombre de ses esclaves...

Mais Ziméo va revenir, par contre l'enfant qu'Elisca a eu de lui et qu'elle tient caché dans une caverne est né un jour malheureux. Or, le redoutable Parouba, chef des Ombis, a décrété que demain tous les enfants venus au monde dans ces conditions seraient sacrifiés. Qui sait si Ziméo, superstitieux comme les habitants de ces contrées, ne s'inclinera pas devant Parouba et si sa faiblesse n'offrira pas elle-même son fils en holocauste à Niang ?

Le Gouverneur la rassure et lui promet d'accepter l'enfant en dépôt dans le cas où les événements la forceraient à le lui confier.

Elisca le quitte, à demi tranquillisée.

Le jeune flibustier Montauban, venu au Fort Dauphin pour suivre l'étoile du Gouverneur, vient se plaindre à lui de l'inaction dans

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

laquelle il est tenu; il voudrait plus de mouvement dans son existence, quelque abordage; il a soif de combattre :

Le repos n'est pas fait pour un cœur conquérant,
Et la mer courroucée est mon seul élément;
Braver la tempête et la foudre
A toujours été mon métier...

Il sait par des chasseurs que des insulaires d'Anossi vont prendre les armes; il propose de tomber sur eux; il a voué, du reste, une haine terrible à Parouba qu'il a surpris un jour poursuivant une jeune femme d'une céleste figure, dans le but de lui ravir des faveurs que l'amour seul doit réclamer; cette femme ne fut sauvée que par son intervention et disparut dans les bois.

Elisca rentre en scène. Montauban, au comble de la surprise, la reconnaît et court vers elle :

— Parlez, parlez, n'ai-je pas eu le bonheur de vous soustraire un jour...

— Aux poursuites de l'odieux Parouba... Je ne m'abuse point, c'est vous... c'est vous... Ah ! brave jeune homme, je vous dois plus que la vie, je vous dois l'honneur !

Puis Elisca, laissant Montauban heureux et charmé de cette rencontre, se dirige vers la pirogue qui la conduira vers l'île d'Anossi, accompagnée par les chants des enfants qu'a recueillis le Gouverneur du Fort Dauphin. Avant de s'embarquer, elle baise les mains de Mondevergue, les porte sur son cœur avec toute l'expression franche d'une sauvage; elle embrasse plusieurs enfants. Ceux-ci envoient des baisers sur leurs doigts. Ce tableau est accompagné d'une symphonie suave qui s'affaiblit à mesure que la pirogue s'éloigne.

L'acte II nous transporte dans l'île d'Anossi. On voit la pagode du

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

temple de Niang, surmontée de l'image de ce dieu; à côté de la hutte d'Elisca, une pierre couverte de mousse et de feuillage sert de fermeture à une grotte dans laquelle repose son enfant. L'action commence vers les trois quarts de la nuit; la scène est éclairée par quelques éclairs légers qui brillent par intervalles.

Jago et un matelot abordent sur le rivage; quelques mères madécasses accourent vers eux et leur remettent des corbeilles renfermant des nouveaux-nés.

Chœur des femmes :

C'est mon enfant qu'à tes soins je confie;
C'est l'innocent qu'on veut faire périr;
Ah ! par pitié prolonge encore sa vie,
Qu'il soit sauvé, je consens à souffrir !

Le matelot s'éloigne avec la pirogue chargée d'enfants. Jago, resté seul, assiste aux préliminaires du sacrifice rituel. Plusieurs chefs de la peuplade arrivent, porteurs de bannières faites en roseaux tressés et sur lesquelles sont peints divers animaux, renard, loup, etc... Ils placent leurs enseignes autour de la statue de Niang, et Parouba invoque la divinité :

Habitans, désarmez le courroux de nos dieux;
Cédez tous au pouvoir de la loi qu'il faut suivre.
En ce jour, aux autels, que la piété livre
Les enfans nés dans un jour malheureux.

Il s'adresse ensuite aux femmes :

Peut-être qu'une mère
Dont l'enfant doit subir la mort,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Tente par un coupable effort
De prolonger encor sa vie.
Entendez la loi qui vous crie :
Sa naissance a marqué sa mort.

Le peuple s'est mis à genoux.

Un Ombis dépose sur l'autel des dépouilles d'animaux tués par les chasseurs. Parouba informe le groupe des sorciers que Mondevergue doit venir pour tenter de supprimer la coutume des infanticides, mais lui-même a tout prévu, de son côté, pour retenir le Gouverneur prisonnier dans l'île d'Anossi. Il encourage les habitants à déclarer la guerre aux Français :

— Votre sûreté commande une guerre légitime; reprenez vos arcs, vos frondes. Vous venez de promettre sur cet autel d'obéir à l'arrêt de vos dieux; rendez-les favorables par des sacrifices...

Elisca, qui s'est tenue cachée pendant la scène précédente, sort de sa hutte; Jago lui annonce le retour de Ziméo, et les deux époux se retrouvent enfin avec toute l'ivresse du bonheur. Ziméo demande des nouvelles de son enfant :

— Lorsque je te quittai pour aller combattre, je me rappelle quel douloureux sacrifice la gloire commandait à mon cœur; ma compagne devait me donner un gage de son amour. Le ciel aurait-il trompé mon espérance ou la mort m'aurait-elle ravi l'objet qu'après toi je sens que j'aimerai le plus ?

Elisca lui apprend qu'il a un fils, mais lui fait promettre en même temps qu'il ne partira plus à la guerre.

Parouba a surpris cette conversation; il a compris que l'enfant tenu caché est né sous des présages funestes; il le condamne sans pitié :

— Ton fils doit mourir !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

En vain Elisca le supplie de revenir sur sa décision, il demeure inébranlable : Ziméo devra livrer aux volontés de Niang la petite victime qui sera mise dans une corbeille et livrée aux flots du Mozambique. Ce sacrifice seul permettra d'assurer la victoire dans la guerre que les habitants de l'île d'Anossi vont entreprendre contre les Français.

Après un moment d'accablement, Elisca cependant se rebelle. Elle est étrangère, ses pères ont quitté autrefois les sables de l'Arabie pour les rives madécasses, elle n'est pas obligée de se soumettre à l'odieuse coutume. Elle propose à Ziméo de fuir et d'abandonner l'île. Mais celui-ci s'y refuse; ses ancêtres sont ensevelis en ces lieux, il doit y rester.

A ce moment le tonnerre retentit et des tourbillons de flammes sortent de la bouche du dieu Niang.

Ziméo :

— Tu le vois... Leur foudre commande l'obéissance... Il faut qu'il meure.

Elisca résiste, ses sentiments maternels passent avant ses devoirs d'épouse; dans la violence de son émotion, elle interdit à Ziméo l'entrée de sa case :

— Laisse-moi... Laisse-moi... Je garderai seule, oui seule, un trésor dont tu n'es pas digne. Reprends tes biens, tes terres, tes troupeaux, je te les abandonne; je vais vivre avec mon fils, le presser sur mon cœur... Je serai plus riche que toi... Adieu !

Resté seul, Ziméo se livre au désespoir. Mais un éclair jaillissant de nouveau par la bouche de Niang le rappelle à son devoir envers les dieux : Il sacrifiera son fils :

Oui, dans les flots de l'élément terrible,
Il périra, rien ne peut le sauver...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il sort en clamant son malheur.

Le noir Jago, domestique de Mondevergue, survient alors et court à la hutte d'Elisca :

— Elisca, toi pas un moment à perdre; Ombis venir sur cette place pour nommer Ziméo chef des guerriers; et avoir entendu donner l'ordre de visiter case et de saisir enfant à toi.

Hélas, il est déjà trop tard; les Ombis arrivent. Elisca et son fils se cachent dans la grotte, retraite sûre et inconnue de tous.

Un des Ombis, voulant se saisir de l'enfant d'Elisca, pénètre dans la hutte : elle est vide; sans doute, supposent les sorciers, Elisca a-t-elle fui. Ziméo survenant à ce moment, est informé de cette fuite; son cœur de père se réjouit et il ne peut maîtriser son bonheur; Parouba, qui le déteste depuis l'époque déjà lointaine où Elisca lui a refusé ses faveurs, l'accuse aussitôt de complicité :

— L'élan de ta joie prouve que toi-même a favorisé sa fuite. Les pleurs d'une femme l'ont emporté sur ton devoir, sur le salut de ta patrie.

Il le bannit et ordonne aux guerriers d'arracher de ses mains l'étendard qu'il porte.

Ziméo, serrant fortement la bannière sur sa poitrine, s'y refuse :

— Il est à moi, cet étendard ! Je ne le rendrai que mort. Qui de vous osera venir me l'arracher ?

Conquis par sa grandeur d'âme et sa force, les guerriers hésitent, puis l'acclament. Parouba, fou de rage, obligé de se contenir devant la puissance de Ziméo que tous reconnaissent pour chef, procède alors à la cérémonie rituelle qui doit leur donner la victoire.

Les Ombis apportent une coupe, une urne et un vase d'or; un insulaire, près de Parouba, tient l'étendard madécasse. Les assistants sont rangés en cercle, ils frappent la terre du pied tous ensemble et d'une main, avec leur casse-tête, sur leur bouclier. Parouba verse de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'eau de vie dans la coupe, où un Ombis met également de la cendre des ancêtres qu'il tire de l'urne sacrée.

Ziméo chante :

Sur la cendre de nos ayeux,
Non pour cet or que je méprise,
Je jure à la face des cieux
De protéger votre noble entreprise
Et d'en sortir victorieux.

Au moment où il reçoit des mains de Parouba l'étendard et le javelot de commandement, tous les guerriers s'écrient en chœur :

— Hic, hac, hoc,
Drià, drià, drià,
Rohandria, rohandria (1).

Les Ombis et la foule qui les entoure se précipitent alors à ses pieds. Jago qui a assisté à toute la cérémonie, tire de son lambi (2) un son doux et prolongé. A ce signal Elisca sort de la grotte, tenant son enfant dans les bras et s'enfuit vers le canot. Seul, Ziméo les a aperçus et cette vue lui rend tout son courage. Pendant que le canot s'éloigne, les insulaires se relèvent et le portent en triomphe.

Au début du troisième acte Ziméo vient d'apprendre que, pendant sa captivité, Parouba a voulu séduire Elisca; il exhale sa rage et son désespoir, il vengera cet affront sur le peuple entier :

— Si le perfide ne m'est pas livré dans ce jour, je détruirai cette

(1) Cri de félicitation des Madécasses pour saluer leur chef (Note du livret original d'Elisca).

(2) Antsiva : trompe faite d'un gros coquillage.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

peuplade infâme et des flots de sang baigneront ces rives... La voilà, cette case où jadis m'appelait l'amour. Elle ne m'offre plus que le deuil de la tombe. Bonheur, illusions, tout, jusqu'à l'espérance, tout a fui avec ma compagne...

Montauban, dissimulé avec d'autres flibustiers derrière les rochers l'a entendu; il apparaît et promet de lui livrer Parouba; il le rassure enfin en lui faisant savoir que sa compagne et son fils sont en lieu sûr chez le Gouverneur du Fort Dauphin.

Tous se retirent à l'écart, et Moscar, un des Ombis subordonnés à Parouba, entre en scène, soliloquant sur la disparition du respect dû aux rites millénaires :

— Oui, Parouba a raison, Ziméo est à craindre; les mères s'assemblent de toutes parts, et la crédulité des insulaires s'affaiblit de plus en plus. Le moment est arrivé, il faut frapper le grand coup et nous emparer de la personne du Gouverneur qui va se rendre près de nous.

A ce moment, Montauban, aidé de ses compagnons, bondit sur lui, le maitrise et, pour mettre à exécution le projet audacieux qu'il vient de concevoir, ordonne à Moscar de le conduire dans le temple de Niang. Moscar doit s'exécuter et les portes du temple se referment sur eux.

Mondevergue arrive, suivi de Parouba et de nombreux Ombis. Le Gouverneur fait connaître son désir de contracter une alliance avec la nation de Parouba, mais celui-ci exige en échange la restitution des enfants que Mondevergue a enlevés et auxquels il a conservé la vie. Sur le refus de ce dernier, Parouba éclate en menaces :

— Ombis, vous l'entendez, il blasphème : Téméraire, ta dernière heure est sonnée; n'espère plus retourner dans ton île !

Les mères madécasses, à ces mots, se précipitent vers Mondevergue pour le protéger :

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Quel affreux sacrifice !
Que plutôt je périsse !
Nous bravons aujourd'hui ta fureur, ton poignard,
Il sauva nos enfans, servons-lui de rempart !

Ziméo intervient à son tour avec ses guerriers et apostrophe le chef des Ombis :

— Barbare ! Ton règne expire, tu n'a plus de droits sur nous, sur nos enfans : Madécasses, exigeons l'abolition d'une loi cruelle, qui outrage la nature et nous prive des plus doux biens de la vie.

Parouba se défend et invoque Niang, le dieu vengeur. C'est en vain. Niang lui-même l'abandonne : répondant par la bouche de Moscar qui est caché dans le temple et parle sous la menace de Montauban, il désigne Ziméo comme chef de la peuplade et Parouba comme victime à sacrifier. Ce dernier est entraîné par le groupe des Ombis...

Sur l'océan un vaisseau apparaît; il est couvert d'enfants, de jeunes insulaires, noirs, blancs et mulâtres qui tous portent des palmes qu'ils agitent en l'air. Elisca est sur la poupe, tenant dans ses bras le jeune Ziméo, son fils. Elle s'élance la première à terre et le présente à son père.

Tous les habitants qui avaient couru vers le vaisseau pour recevoir leurs enfants entourent le Gouverneur avec le délire de la joie.

Mondevergue :

— Bonnes mères, vous venez de recouvrer ce qui vous est le plus cher; Madécasses, vous venez d'abjurer une coutume barbare. Peuple, vous adopterez les nôtres en vous alliant à mes compatriotes; et moi, en ma qualité de Gouverneur, je vous promets protection et la plus fidèle amitié.

Raymond Decary.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# LE MONDE VIVANT DES EAUX.

En ce jour de pluie, où le temps gris et bouché de partout ne permet aucune sortie, je me réfugie dans ma salle de collections où depuis de longues années, pêcheur et naturaliste, j'ai rassemblé bien des spécimens du monde des eaux douces ou marines.

Voulez-vous venir avec moi ? Voici d'abord quelques beaux types naturalisés des poissons de mer qui vivent dans les parties déjà profondes du plateau continental de l'Océan Indien. Le premier, qui est tout rouge, est une « vieille », que les malgaches appellent « lovo », c'est un serran (*Serranus oceanicus*) ; cet autre est un spare, que les mauriciens nomment peut-être en raison de la difficulté de sa capture à la ligne « le sacré chien ». Ces poissons, avec les vivanneaux (*Sperocerca zonata*) sont excellents, ils vivent surtout de mollusques, et, quand on examine le contenu de leur estomac, on y trouve parfois des coquilles intactes.

Ce poisson, qui a la tête terminée par un long bec, est l'aiguille de mer (*Belone choram*), espèce de surface, capturée à Tamatave. Les aiguilles ont le corps vert et argent, sont très agiles; on les voit quelquefois autour des navires au mouillage par bandes de plusieurs centaines. Ils ont ceci de particulier que leurs vaisseaux et leurs os

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sont colorés en vert par un pigment sanguin que l'on appelle l'hematocruorine, contenant du cuivre, et qui est l'homologue de l'hémoglobine des vertébrés supérieurs, laquelle contient du fer.

Sur ces rayons, sont des poissons de formes étranges, appartenant tous au même groupe, celui des Plectognathes, dont les os des mâchoires sont soudés à ceux du crâne; ils ont des plaques dentaires peu nombreuses mais très tranchantes formant une sorte de bec de perroquet. Leur chair est vénéneuse, ils vivent en effet au milieu des coraux, où ils trouvent leur nourriture et où abondent les animaux urticants.

Ces poissons sont munis d'une peau épaisse, soit recouverte d'écailles dures et polygonales, soit de plaques surmontées d'épines. En outre, ils peuvent se gonfler d'air en remplissant une vaste poche dépendante de leur œsophage ou au contraire se ratatiner et rester flasques. Ces propriétés sont d'ailleurs depuis longtemps connues et ont été relatées par Charles Darwin (1). Voici l'un d'eux : le diodon *(Diodon hystrix)* ou hérisson de mer, véritable boule de piquants très acérés et dont les blessures sont dangereuses. Ce poisson est assez commun dans les régions de coraux et notamment à Tuléar; les indigènes lui donnent le nom de « moroy ». Je pense qu'il faut écrire ce mot « ho-roy », de ho, locution qui, placée devant un substantif, signifie « comme »; ce terme voudrait dire « comme le roy »; ce dernier mot désigne quelques espèces d'acacia épineux de la brousse du Sud; l'Androy est le pays du « roy ». D'après Geay, voyageur du Muséum, qui a capturé des diodons à Tuléar, on l'appellerait : « votandra », de tandra (tenaille), allusion sans doute à la forme des dents.

Sur le même rayon, est un autre poisson du même groupe, c'est

(1) Charles DARWIN, *Voyage d'un naturaliste autour du Monde (à bord du Beagle,* 1831 à 1836). Traduction de Ed. BARBIER, Paris, Reinwald, 1875, p. 14.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

le Tetrodon, à peau rugueuse et remplie de petits piquants, puis les coffres, lesquels avec les appendices cornus qu'ils portent sur la tête sont appelés par les Malgaches « petits bœufs ».

Voici aussi le Dactyloptère ou poisson volant, aux nageoires pectorales transformées en ailes et ornées de jolis points bleus; le chetodon « pavillon » *(Chaetodon xanthurus)*, paré de raies noires et jaunes, et l'hénioque, appelé vulgairement « cocher » à cause du long prolongement en forme de fouet de la nageoire dorsale, qui est bleu pâle, noir et doré.

Au milieu d'algues dénommées ordinairement « raisins de mer », se trouve un petit scorpène, poisson éminemment venimeux, dont la blessure peut engendrer des troubles graves. Dans le courant de l'année 1935, il a été signalé par un médecin de Diégo-Suarez une blessure produite par un poisson venimeux de petite taille, le *Plotosus linearis*, appelé « machoiran » aux îles Bourbon et Maurice.

Deux Squales sont aussi représentés dans la collection; l'un est le requin ordinaire *(Carcharinus Commersoni)*, si répandu dans les mers de Madagascar, et l'autre est le marteau *(Cestracion)*. Il y a quelques années, Paul Budker a consacré un long article illustré très bien documenté à ces animaux dans « La Terre et la Vie » (1). Il a montré, notamment, que tous ces poissons ne sont pas tous des « mangeurs d'hommes » et qu'en raison de la forme et de la place de leurs mâchoires, bien des espèces de Squales (on en compte environ 200) ne forment pas la redoutable cisaille que l'on se représente. Le requin-marteau était réputé pour porter malheur.

Pendant des siècles, la vie de ces Sélaciens éminemment voyageurs fut l'objet de récits plus ou moins fantaisistes, auxquels ont fait place les observations biologiques des océanographes modernes et

(1) Paul Budker, « Les Requins, leur vie et leurs légendes ». *La Terre et la Vie*, 3e année, 1933, pp. 653 à 664.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qui nous permettent de connaître les migrations de ces animaux en rapports avec les voyages pélagiques des espèces dont ils se nourrissent. Mais cela n'a pas été sans détruire quelques légendes !

Dans une autre partie de la pièce, se trouvent les espèces dulcaquicoles et nous voyons d'abord l'énorme tête d'une carpe-miroir *(Cyprinus carpio,* var. *specularis)* qui pesait 7 kilogrammes et demi et mesurait près d'un mètre de long. Ce poisson fut capturé à Farafasika, chez M. Couesnon, en novembre 1935. Il en est d'autres de petite taille conservés en liquide.

La carpe-miroir fut introduite dans la Grande Ile en 1914 par le docteur J. Legendre, dans le but de détruire les larves de moustiques. Louvel a décrit dans un travail paru en 1930 (1) toute l'histoire de cette acclimatation qui a donné des résultats inespérés.

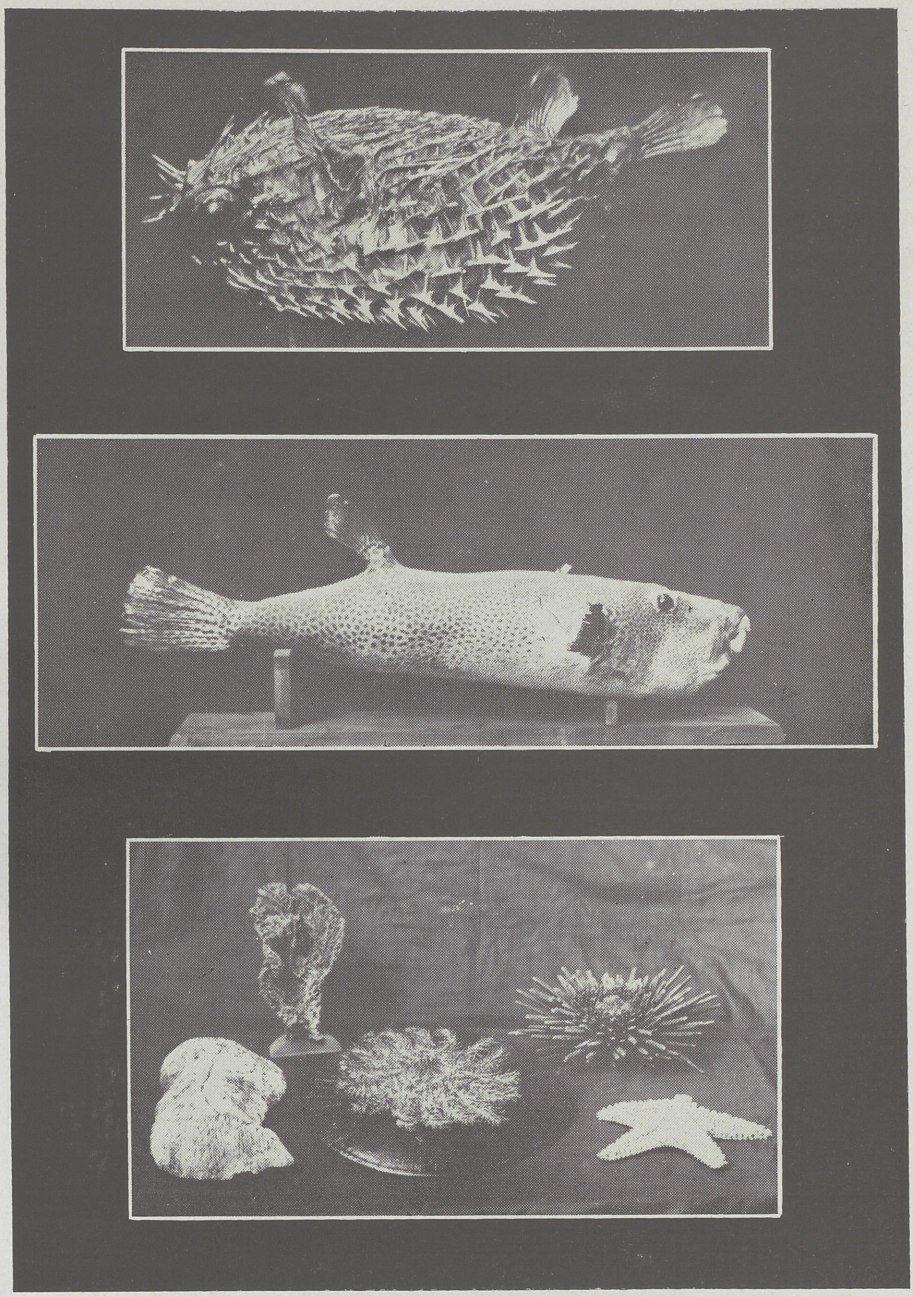
A l'heure actuelle, la carpe-miroir est très abondamment répandue dans maintes rivières, lacs ou étangs des hauts-plateaux; elle est exploitée par un grand nombre de propriétaires européens et indigènes; on la vend communément à Tananarive, parfois en exemplaires de très belle venue.

A côté de la carpe voici un fort spécimen de « Poisson rouge » *(Carassius auratus),* le « trondro » malgache, introduit par Jean Laborde vers 1860 et qui a pullulé partout. Cette espèce se croise très fréquemment et très facilement avec la carpe et donne des individus qui, s'ils sont sans intérêt au point de vue culinaire, ont des couleurs parfois magnifiques, le fond étant d'un jaune foncé parsemé de points ou d'ocelles noires et rouges avec de larges écailles dorées d'un très bel effet. J'ai eu en aquarium ce joli poisson, qui présente un intérêt ornemental que l'on ne connaît pas assez.

Dans cette collection figurent encore des représentants de la

(1) M. Louvel, *L'exploitation des eaux douces de Madagascar,* Tananarive, 1930, un vol. in-4, 52 pages. (Voir p. 26 et suivantes).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



*Collections H. Poisson.*

EN HAUT : *Diodon hystrix;* AU MILIEU : *Tetrodon;* EN BAS, DE GAUCHE A DROITE : *Fungia,* EPONGE FIBREUSE, ETOILE DE MER (*Acanthaster mauritiensis*), OURSIN (*Heterocentrotus trigonarius*), *Pentaceros.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

famille des Cichlidés comme la « Fiana » *(Ptychochromis betsileanus)*, des rivières du Betsileo, et surtout le « Marakely » *(Paratilapia Polleni)*, l'un des meilleurs poissons d'eau douce de ce pays, qui a été nommé par le docteur J. Legendre « la perche malgache ». Cette jolie espèce aux points bleus sur fond brun ou noir, abonde dans les étangs et lacs et vit en famille dans un trou ou un coin près des nénuphars ou des roseaux. Très vorace à la saison chaude, on en prend à cette époque de grandes quantités, alors qu'en saison froide il reste immobile dans les fonds d'eau et ne mord pas. Ce poisson atteint rarement une forte taille, on en a pris d'un kilogramme, mais cela est fort exceptionnel. Celui dont la tête est naturalisée a été pris en 1934 et pesait 750 grammes; depuis j'en ai rapporté un de 950 grammes. Dans un étang près de Tananarive, à Imerimanjaka, appartenant à M. Calixte Razafy, il y en a de très gros, ainsi qu'à Ambatolaona, chez M. Salvatge, et chez d'autres pisciculteurs, mais en général le marakely reste petit (de 30 à 90 ou 100 grammes); c'est un destructeur de larves de moustiques des plus acharnés.

Dans le flacon voisin, sont placés un certain nombre de petits poissons extrêmement culiciphages, ce sont des *Gambusia affinis*, espèce introduite en 1930 par le docteur A. Legendre, homonyme de l'introducteur de la carpe, qui, chef du service antipaludique, avait recherché un poisson capable de dévorer les larves de moustiques.

Ce petit poisson a pullulé d'une façon fantastique en quelques années, il y en a partout et son action sur la destruction des Culicides a été tout à fait tangible. Très voraces, ils mangent aussi les œufs de cyprins et de carpe, mais ce ne sont pas là des méfaits très graves et leur utilité est manifeste.

Provenant de la région de Diégo-Suarez, est un spécimen natu-



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ralisé de *Khulia rupestris,* poisson qui normalement marin arrive à vivre en eau douce, car celui-ci a été pêché dans la rivière des Caïmans, à 80 mètres d'altitude. C'est une espèce qui ressemble à la brème de France, mais à chair plus estimée.

Ce poisson n'est pas le seul qui puisse vivre aussi bien en eau douce qu'en mer; dans le remarquable travail que mon savant ami Jacques Pellegrin a consacré aux poissons d'eau douce de Madagascar (1) on lit : « On est frappé de la quantité d'espèces « euryhalines », c'est-à-dire supportant sans difficultés le passage de l'eau de mer à l'eau douce ». Il est un fait biologique curieux, c'est qu'il existe dans la Grande Ile très peu d'espèces exclusivement d'eau douce alors que la faune terrestre est si variée.

Par contre, maintes familles de poissons marins se sont adaptées à la vie en eau douce et avec le temps ont dû détruire peu à peu les espèces dulcaquicoles primitives.

J'ai également naturalisé les deux espèces de truites acclimatées ici par Louvel (2). La plus répandue est la truite arc-en-ciel *(Salmo irideus)*; l'autre, moins abondante, est la truite commune ou fario *(Salmo fario)*. Les deux têtes naturalisées appartiennent à de beaux sujets : l'arc-en-ciel a été pêchée par M. Tallet, le 22 avril 1935, à la grande rivière de Manjakatompo, elle pesait 2 kilogrammes 650 et mesurait 0 m. 60 de long; c'est un des plus beaux exemplaires pris, quoique certains pêcheurs ont, paraît-il, dépassé ce poids. L'autre, la fario, a été capturée par M. Lurat, dans le petit ruisseau

(1) Docteur J. Pellegrin, « Les poissons des eaux douces de Madagascar », *Mémoires de l'Académie malgache,* fascicule XIV, 1933, 224 pages, 2 planches et 105 figures.

(2) M. Louvel, « L'acclimatation de la truite à Madagascar ». (Note de présentation par H. Poisson). *Bulletin Economique* de Madagascar, numéro hors série, I, 1930, in-8, 68 pages et 17 planches.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de Manjakatompo et pesait 1.200 grammes; c'est déjà une belle prise.

Louvel a relaté, dans son ouvrage, toutes les phases de l'introduction et de l'acclimatation de la truite à Madagascar et les faits sont aujourd'hui suffisamment connus du public.

Il semble que depuis quelques années, l'exploitation de la truite ait quelque peu changé d'objectif. Primitivement introduite dans un but exclusif de pêche à la ligne, ces salmonides, maintenant élevés dans de vastes bassins, sont vendus au commerce local.

A la période sportive succède la phase commerciale. Dans des laboratoires bien agencés, dans des viviers spacieux et bien gardés, la Colonie peut avoir pour la vente courante toute l'année un « cheptel truite » largement suffisant pour satisfaire aux demandes des particuliers ou aux commandes de l'industrie hôtelière; il lui sera facile d'ailleurs et sans grands frais d'étendre encore cette exploitation. On peut même envisager un avenir assez rapproché où des particuliers, possesseurs de ruisseaux, ayant acheté des alevins à l'administration, pourront faire des établissements analogues à celui de Manjakatompo.

Dans une série d'autres flacons sont placés de petits poissons d'eau douce que les Européens appellent « goujons de Madagascar », les Malgaches « toho » et les naturalistes *Eleotris*. Il en existe ici de nombreuses espèces et variétés (Pellegrin en décrit 7), de formes, de couleur et de grosseur variables. Celle qui est la plus répandue autour de Tananarive est l'*Eleotris Legendrei*. Ce petit poisson serait excellent à manger s'il n'était parasité dans la proportion de 70 à 80 p. 100 par deux sortes d'Helminthes : l'un est un Nématode du genre *Filaria*, l'autre un Trématode, jadis étudié par le docteur Salvat, et qui donne à ces poissons une distomatose (1).

(1) SALVAT, « Distomatose du Toho gasy », *Bulletin de la Société des Sciences Médicales de Madagascar*, 1916, p. 48.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Avant de quitter les espèces dulcaquicoles, examinons dans des tubes les principaux insectes, larves, vers, etc., dont nos poissons se nourrissent. Citons aussi, dans une classe voisine, celle des Batraciens, les grenouilles, qui, fort abondantes dans certaines localités de l'Emyrne, figurent sous le nom alléchant de « cuisses de nymphes » sur les menus des hôteliers d'Ambohidratrimo ou d'Arivonimamo.

Les Malgaches consomment la chair des poissons le plus souvent séchée et les Européens à l'état frais. L'alimentation par le poisson est une nourriture agréable, avec des aliments sains, facilement digestibles et reconstituants de l'organisme; on y trouve des vitamines et des matières minérales comme le calcium, le cuivre, l'iode, préservatifs de certaines dégénérescences (1).

Ouvrons maintenant les tiroirs à coquillages; nous allons y trouver pas mal de coquilles qui nous sont familières. Vous y reconnaissez tout de suite ces beaux Mollusques Gastropodes que les indigènes appellent « antsiva » ou conques et qui sont des *Triton*, puis tous ceux qui sont exploités pour la nacre, les Burgaux (2), qui sont des Gastropodes Posorobranches appartenant aux genres *Turbo*, et *Trochus* (nom malgache : « betampy »); les huîtres perlières *(Meleagrina margaritifera)* dont la nacre est quelquefois fort belle et plus intéressante que la recherche, souvent aléatoire, des perles fines (3); les *Pinna* ou Jambonneaux, qui donnent une nacre noire peu estimée d'ailleurs, ou blanche et très fragile. Dans ces Mollusques la texture et la qualité de la nacre varient d'un genre à l'autre : très belle, serrée, dorée extérieurement et souvent très irisée dans les

(1) H. Poisson, « L'alimentation par la chair des animaux océaniques », *Bulletin de l'Agence Générale des Colonies*, 1934, n° 298, p. 110.

(2) Voir H. Poisson, « Petite notice documentaire sur les Burgaux », *Bulletin Economique* de Madagascar, 1er et 2e trimestres 1925, p. 117.

(3) G. Petit, « Les huîtres perlières de Madagascar », *Bulletin Economique* de Madagascar, supplément aux 1er et 2e trimestres 1925, p. 72.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

huîtres perlières, elle est, dans les Pinna, composée de deux couches très différentes : la plus externe est formée de cellules prismatiques, brillantes, violet foncé, la plus interne de couches minces et zonées.

La coloration foncée des Pinna se retrouve sur les coquilles de quelques variétés d'huîtres. Ce pigment est analogue à celui qui donne la pourpre. Armand Gautier (1) a étudié les substances chromogènes constituant la pourpre des coquillages, il en reconnaît deux agissant simultanément : l'une vert-pomme, qui vire à la lumière au bleu foncé, et l'autre, vert-cendré, qui tourne au carmin. D'après Letellier, il semblerait que ces colorations soient dues à un phénomène de réduction, car les substances chromogènes se colorent sous l'influence des réducteurs et le pourpre devient vert ou blanchâtre quand on l'oxyde.

Non moins curieux sont les « byssus » ou attaches des Pinna; on désigne ainsi l'appareil fixateur du Mollusque aux rochers ou dans tout autre endroit du fond. Un appareil glandulaire spécial sécrète cette matière dont les filaments sont très solides.

Ce produit, connu depuis la plus haute antiquité, fut utilisé par les Phéniciens, les Egyptiens, les Hébreux et les Grecs. Ces peuples en tiraient une sorte de tissu soyeux que l'on appela plus tard la « Tarentine » parce que le tissage fut fait surtout en Calabre, en Sicile et dans la Pouille. La longueur des brins atteint jusqu'à 15 centimètres; on lave, on peigne cette soie avant de la travailler. A l'état naturel c'est un produit brillant, brun foncé ou violacé, à reflets legèrement verdâtres. Le fil obtenu est fin et solide et a servi autrefois à faire des gants et des vêtements. Jules Verne habille le capitaine Nemo et ses compagnons avec cette substance (2).

(1) Armand GAUTIER, *Leçons de chimie biologique, normale et pathologique*, 1897.
(2) Jules VERNE, *20.000 lieues sous les mers*, Edition Hachette, t. I, pp. 78 et 100.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'industrie des camées emploie des coquilles très brillantes de Madagascar comme les *Cassis* ou Casques, les Cyprées ou porcelaines, dont de fort nombreux exemplaires venant des mers de Maurice ou Tuléar sont ici représentés.

Dans un autre tiroir sont les *Murex* ou rochers, qui présentent parfois des formes étranges comme le très curieux *Murex tenuispina* que l'on a récolté en 1935 et 1936 à l'île Maurice. Ce coquillage avec ses multiples apophyses épineuses est une merveille, il est rare de le trouver intact; il a fallu la patience, l'habileté des océanographes mauriciens comme MM. Georges Antelme, Pelte et Viader pour en trouver des spécimens irréprochables. La campagne de 1936 devait me réserver des trouvailles plus intéressantes encore. En traînant des fauberts par 240 mètres de fond dans la baie du Tombeau, au large de Port-Louis, en bordure de la zone abyssale (1), j'ai pu recueillir deux types biologiquement extrêmes de cette espèce : l'un est un vieux coquillage provenant d'un animal mort depuis longtemps et qui servait d'habitation à un Bernard l'ermite, alors que l'autre était une forme vivante, toute jeune, de cette espèce. D'où il résulte que je possède dans ma collection trois époques de la vie de ce mollusque : un « bébé » de 2 centimètres à peine avec des protubérances épineuses d'une ténuité remarquable, un adulte de 11 centimètres en excellent état, et la dépouille d'un vieux de 12 centimètres à l'ouverture ébréchée, aux épines brisées, gisant sur le sable du fond, et bon tout juste à héberger un Crustacé parasite. Il semble par ces trois échantillons que cette espèce de Murex habite les parties les plus profondes du plateau continental.

Viennent ensuite les Cônes et les Olives. Les premiers doivent leur

(1) C. R. (Camille de Rauville), « Par 240 mètres de fond », article de presse reproduisant un interview de H. Poisson : *Le Madécasse*, 17e année, n° 1.956, 2 décembre 1936.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nom à leur forme et sont très richement répandus dans la mer indienne; Viader, dans son Catalogue (1), en cite 175 espèces ou variétés. L'une des plus curieuses, assez commune sur les récifs de Tuléar, est *Conus betulinus*. Lorsque cette coquille atteint une dimension de 7 à 8 centimètres de diamètre à la circonférence supérieure, elle est ramassée par les pêcheurs Vézos et sert à faire un ornement circulaire appelé « felana », dont se paraient autrefois, seuls, les chefs, et que l'on emploie aujourd'hui comme bijou de chevelure ou pendentif (2).

Il a été rapporté tout récemment (3) que les cônes peuvent occasionner des piqûres venimeuses parfois mortelles, comme l'indique le journal *of Conchology*, du 4 décembre 1936, relatant le cas d'un jeune homme de 20 ans, du Queensland, qui tenant un de ces coquillages à la main, fut piqué par une pointe que l'animal avait brusquement projetée de sa bouche. Ce fait n'est pas unique et l'on trouve des observations de cas semblables aux Moluques, aux Nouvelles-Hébrides, en Nouvelle-Calédonie, etc. (*Australian Médical Gazette*, septembre 1912). L'arme venimeuse provient des dents linguales longues et cornées, terminées par un petit crochet en forme de hameçon. Quoiqu'aucun cas de ce genre n'ait été enregistré à Madagascar, il est bon de le faire connaître et de se méfier à l'occasion.

Les Olives sont parmi les plus brillantes et les plus richement décorées des coquilles; il en est de même des Harpes. On compte dans ces deux genres de nombreuses espèces qui passionnent les collectionneurs et les amateurs.

(1) R. Viader, « Revised Catalogue of Testaceous Mollusca of Mauritius and its Dependencies ». *Mauritius Institute Bulletin*, vol. I, part. 2, janvier 1937, p. 7.

(2) G. Petit, *L'Industrie des pêches à Madagascar*, Paris, 1930, p. 143, fig. 24.

(3) La *Terre et la Vie*, 6e année, n° 6, novembre 1936, p. 377 (informations).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

De forme très allongées et ornées de dessins variés sont les *Terebra,* qui, avec les *Strombus* et les *Mitra,* vivent dans la zone de faible profondeur du plateau continental sur sable blanc et propre, entre 20 et 30 mètres de fond; au filet on en prend de très nombreuses espèces et variétés qui ont été bien étudiées et classées à Maurice par MM. G. Antelme, Pelte et Viader.

Il serait trop long d'énumérer toutes les espèces figurant dans les boîtes et les tiroirs et toutes les formes remarquables dont l'Océan Indien est peuplé.

Un nombre relativement faible est consommé soit par les indigènes, soit par les européens. Cependant citons en premier lieu les huîtres. Une dizaine d'espèces (Viader en cite 18 avec les variétés) sont représentées dans le domaine malgache, dont deux principalement sont consommées; ce sont : la petite huître violette *(Ostrea Forskali),* et l'autre, plus plate et plus large, l'*O. vitrefacta.*

Il serait souhaitable qu'au lieu d'exploiter sans ménagement les bancs d'huîtres et de les épuiser par endroits pour de longues années, l'ostréiculture en parcs fut pratiquée. Avec une espèce comme la *vitrefacta* qui a tendance à se perfectionner en culture, avec une alimentation en plancton convenable, on pourrait arriver à obtenir des huîtres aussi savoureuses que les Marennes de France, sans crainte de carence pour la consommation et en quantité largement suffisante pour alimenter les populations côtières et centrales (1).

Les Crustacés, a dit Fedol (2), sont les insectes de la mer, mais ils ont plus de taille, plus de force et de vivacité. Rien n'est

(1) Voir H. Poisson, « Les huîtres de Madagascar et leur valeur alimentaire », *La Dépêche de Madagascar,* 2e année, n° 84, 15 juin 1935, et n° 86, 22 juin 1935.

(2) Alfred Fédol, *Le Monde de la Mer,* 2e édition, Paris, 1886, Chap. XXXII : Les Crustacés, p. 431.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

plus vrai et poursuivant la comparaison, l'auteur, si poétique, du « Monde de la Mer » dit que « partout où l'insecte a la corne, le crustacé a la pierre »; il compare ces animaux pourvus de pinces redoutables aux chevaliers du Moyen-Age, bardés de fer et armés de pied en cap.

La variété de leurs formes, la richesse de leurs coloris, les aspérités de leur revêtement, en font des êtres curieux au premier chef.

La morphologie permet déjà de les ramener, en gros, à deux types : ceux à abdomen allongé ou *macroures,* comme les écrevisses, les crevettes, les langoustes, et ceux à abdomen court ou *brachyoures,* comme les crabes, dont il existe, dans nos mers, une foule de genres et de variétés.

Les couleurs bleues, violettes, jaunes ou rouges, dont le test calcaire est orné, sont constituées par des pigments qui virent au rouge sous diverses influences : la cuisson, l'action des acides organiques, l'alcool, la potasse, le chloroforme, l'éther ou la benzine; les acides minéraux les colorent en vert.

Rien n'est plus amusant que de traîner en eau profonde des fauberts pour la recherche des Crustacés. Ces animaux, qui grouillent littéralement sur le fond, les coraux ou les roches, sont facilement pris par les filasses et à la remontée on en voit de toutes tailles, de toutes couleurs et de toutes formes, les uns glabres, les autres poilus.

A marée basse, sur les plages rocailleuses, on trouve des *Grapsus,* et dans les anfractuosités des falaises, avec des langoustes, ces curieux crabes mimétiques appelés *Parthenope,* qui chargent leur carapace d'éléments arénacés ou pierreux, donnant le change à leurs ennemis ou trompant la méfiance de leurs proies et devenant « pierres parmi les pierres ». Ce procédé n'est d'ailleurs pas l'apanage exclusif des Crustacés, car voici un Mollusque Gastropode, le *Xenophora corrugata,* qui agit de même et recouvre sa coquille de sable.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La vitrine où se trouvent réunis les Crustacés mauriciens et malgaches est tout à fait instructive à regarder au double point de vue de la forme et des couleurs; mais tous ces êtres sont horriblement pourvus de pointes et de piquants !

Le monde que les anciens zoologistes appelaient « Zoophytes » ou « animaux-plantes » et que les modernes ont subdivisés en Cœlentérés et Echinodermes, comprend de très nombreuses familles, genres et espèces. Regardez ce petit arbuscule que l'on prendrait à première vue pour une Algue, c'est une colonie de milliers de petites méduses (hydrocorallaires arborescents) tantôt à génération libre, tantôt fixés et dont chaque petite branche sert de support à plusieurs individus.

C'est à ce groupe qu'appartiennent les animaux vivant en colonies et qui forment les récifs coralliens, les méduses vagabondes, les oursins et les étoiles de mer.

Là encore, que de formes et de couleurs, à côté de ceux que les zoologistes connaissent, que de types inconnus que les recherches océanographiques nous font connaître chaque jour !

En septembre 1936, par fonds de 200 à 250 mètres au large de Port-Louis, n'avons-nous pas trouvé le merveilleux oursin que voilà, appelé *Keraïaphorus Maillardi* (1), que l'on ne connaissait qu'à la Réunion où il était d'ailleurs rarissime.

Depuis ce jour, poursuivant leurs études, mes amis océanographes de Maurice ont trouvé un plus bel échantillon encore : le 19 octobre 1936, Georges Antelme m'écrivait : « Nous avons pu mettre la main sur un spécimen magnifique du *Chondrocidaris gigantea*. C'est une splendeur, son test à 116 millimètres de diamètre, et ses radioles grosses comme mon petit doigt de 6 à 7 pouces (de 15 à 17 centimètres

(1) Voir MAILLARD, *Note sur l'Ile de la Réunion*, Paris, Dentu, 1862, in-8 : Echinodermes A-3, pl. 14.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

environ) de longueur. Vous dire l'émotion que nous avons éprouvée de le voir enveloppé dans les fauberts est indescriptible. Il y a trois ans que nous draguions sans avoir eu la chance de le rencontrer. Il sera exposé au Musée la semaine prochaine. *Quelles surprises nous réserve la faune marine* ! ».

Il y a dans le groupe des Stellérides ou étoiles de mer des types non moins curieux, soit ces *Acanthaster* aux nombreux bras épineux ornés d'une belle couleur vermillon, soit ces *Pentaceros* de Mayotte et de Maurice aux 5 pointes vertes ou rouges, dures et parsemées de petites protubérances, soit les délicates Ophiures aux bras épineux et fragiles.

Quant aux Coralliaires (1), il en est de toutes formes, de toutes couleurs, tantôt agrégats d'étoiles comme les *Astrea,* tantôt véritable dentelle en dédales labyrinthiformes, comme les Méandrines, tantôt simulant les lames d'un champignon comme les *Fungia,* tantôt en petits arbuscules comme les *Porites,* ou en tuyaux d'orgue comme les *Tubipora* d'un beau rouge corail.

Prenez ma loupe, et regardez maintenant cette petite algue rouge presqu'entièrement revêtue d'un enduit gris d'acier, vous verrez une multitude de petites loges qui font ressembler cette formation à un corail microscopique : ce sont des colonies de Bryozoaires, animaux de très petite taille, qui se fixent sur les Algues, le test des oursins, des coraux, etc. Dans chaque loge, un petit animal a vécu, s'est nourri, s'est reproduit; dans les êtres marins, les plus petits ne sont pas les moins curieux.

Et si vous jetez à présent un coup d'œil sur cette microphoto-

(1) Voir H. Poisson, « Routes de terre et de mer à Madagascar, Impressions d'un touriste ami de la nature », *Bulletin de l'Agence Générale des Colonies,* 26e année, nº 290, mai 1933 : La mer des coraux, p. 745.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

graphie, prise jadis à Tamatave, vous y verrez grossis plus de cent fois des végétaux comme les Diatomées, des animaux du groupe des Protozoaires comme les Foraminifères; constatez combien les formes sont gracieuses et délicates et que ces deux cents petits êtres vivants tiennent dans une goutte d'eau; pensez aux quantités innombrables d'êtres vivants dans la mer; les plus infimes qui forment le plancton, servent de nourriture aux plus gros et la loi de la vie qui dans l'océan est celle de la guerre, du plus fort au plus faible, fait de cet élément le plus formidable champ de bataille et l'usine immense où tout renaît, se détruit ou se transforme.

Tout ce rayon, en haut, est occupé par des éponges fibreuses, de formes fort élégantes comme vous pouvez le voir, que j'ai récoltées à Mananjary et dont j'ai figuré quelques types dans une publication récente (1).

Tels sont, en faisant un petit voyage autour de ma salle de collections, les aspects variés du monde des eaux. Leur beauté m'avait entraîné à vulgariser leur intérêt artistique, en dehors des autres utilités.

Aussi, dès 1935, j'avais fait copier par un peintre des Ateliers d'Art appliqué malgache, les poissons et coquillages qui me paraissaient les plus susceptibles d'avoir une valeur ornementale, et l'on a pu voir au dernier Salon de 1936 le parti qu'en a tiré pour la céramique d'art, M. Métivier (2).

Notre mer indienne, comme toutes celles des régions chaudes, contient des merveilles et des splendeurs, comme le dit très justement et avec sa foi d'apôtre mon ami G. Antelme; les faire connaître, les étudier et les conserver pour les générations futures est notre devoir,

(1) H. Poisson, « La faune malgache », *Revue de Madagascar*, n° 7, juillet 1934, p. 49, pl. I.

(2) Voir *Revue de Madagascar*, n° 17, janvier 1937, p. 161.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et pour ceux qui s'adonnent à ces études une source de joies profondes, même lorsqu'ils y laissent leur vie comme le grand Charcot !

C'est pourquoi, voulant pendant quelques instants vous faire comprendre et partager ce bonheur, je vous ai entraîné pour visiter ma salle de collections... un jour de pluie !

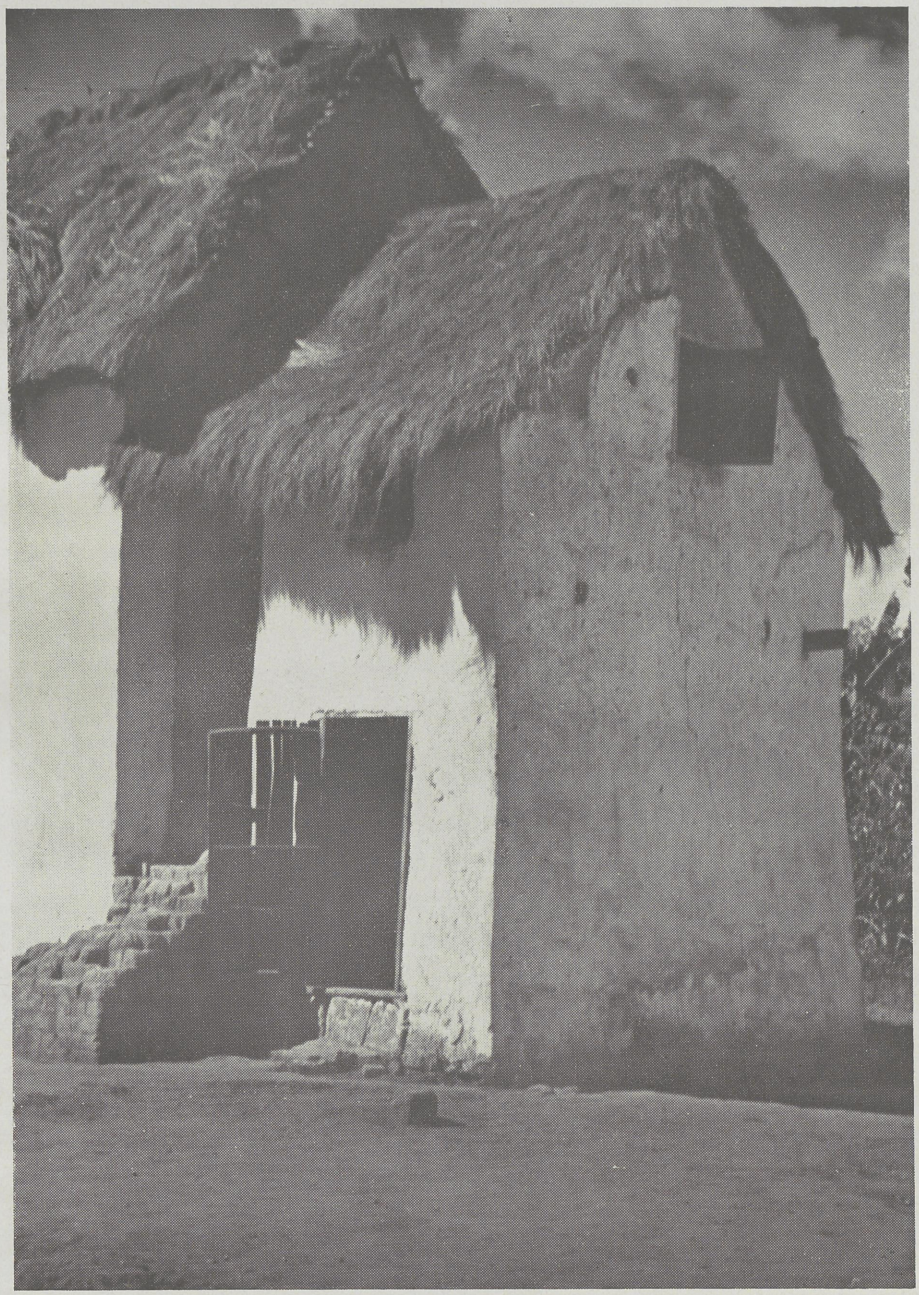
H. Poisson.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# UNE CRITIQUE

## DE A. TREVIS

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



*Cl. Ivan Manhès.*

CASE BETSILÉO.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# LE SOTTISIER DE MARJOLIN.

## I.

C'est toi, Jérôme Marjolin, toi qui plaçais l'archipel des Comores au nord-ouest de Madagascar, et tu prétendais qu'il nous appartient ? Fi, Jérôme, fi ! On te le pardonnerait si tu étais sevré d'hier, mais tu portes sur tes épaules cinquante ans sans mentir; et en voilà bientôt trente que tu cours le monde. Rougis, mon ami, rougis de honte. Que dis-tu ? Tu as relâché à Mohéli, à Moroni, à Dzaoudzi, à Mutsamudu; tu y as vu au bout d'un mât, de tes yeux vu, notre pavillon qui, comme une flamme, dansait au vent. Tu devais être pris de vin. Tu ne bois pas ? Tu as eu donc la berlue. Les Comores, — rends grâce à la Fortune qui t'a conduit, étant à Paris, dans ce salon où une dame intrépide jacassait, — les Comores, cette dame te l'a appris et sans réplique, sont îles de l'Insulinde et possession anglaise. Fais-en ton profit, grande bête : il n'est jamais trop tard pour s'instruire.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

## II.

Conté par P... : « Ah ! ces Parisiens ! Je dis l'autre jour à l'un d'eux : « Je reviens des îles Kerguelen. » Croyez-vous, il me regarde le plus tranquillement du monde (où est le temps du Persan ?); il fait : ah ! comme si je lui avais annoncé que je m'étais promené sur les grands boulevards; après quoi, je suppose par politesse, il ajoute : « Vous avez passé, n'est-ce pas ? par le canal de Panama ? ». Un autre, pas plus tard que hier, et un homme cultivé, m'a dit : « Tiens ! vous avez habité Tananarive. Il paraît que c'est un petit Montmartre, qu'on s'y amuse, qu'on y danse beaucoup; mais est-ce que la mer y est belle ? — La mer ? — Eh ! oui, la mer. — C'est que, Monsieur, lui dis-je, Tananarive n'est point un port, mais une ville de l'intérieur. — Oh ! me répliqua-t-il sans s'émouvoir, moi, vous savez, la géographie ! »

## III.

Je fus hier chez des amis. Il s'y trouvait en visite un blanc-bec tout chargé de peaux d'âne, et qui me parut passablement enflé de son importance : il prenait la parole à tout propos.

Nous vînmes à parler tourisme aux colonies.

« Un voyage intéressant, dis-je, ce serait, à Madagascar, de débarquer à Diégo-Suarez et de gagner de là en automobile Tuléar et Fort-Dauphin ».

Mon blanc-bec aussitôt de s'esclaffer :

« En automobile ? ah ! ah ! la bonne plaisanterie ! »

Et il nous démontra longuement, en citant plusieurs auteurs à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST ET LE MONDE INDONÉSIEN
BIBLIOTHÈQUE



l'appui de son opinion, qu'à Madagascar l'on ne voyageait guère autrement qu'en filanjana. (Il prononçait filanjana.)

« Monsieur, lui dis-je, voilà un pays que vous paraissez bien connaître.

— Oh ! me répliqua-t-il modestement, j'ai lu sur cette île tout ce qu'on peut lire ».

Je voulus profiter de tant de science. Et pour éclairer mon ignorance, je poussai cet érudit jeune homme à disserter sur *cette île,* qu'il connaissait si bien sans y avoir jamais promené son ombre. Il le fit, je dois le reconnaître, en cuistre excellent, c'est-à-dire très doctement, très abondamment, et avec la plus ferme assurance. Vraiment il avait eu de bons professeurs, et il n'avait pas mal employé son temps : il n'ignorait rien. Il savait que Hova se prononce Hova, et que Tamatave n'est qu'une lande de sable marécageuse et le cimetière des Européens; il savait qu'une voie ferrée joint Tananarive à Fianarantsoa, et qu'on paie un poulet six sous à Antsirabe.

Quand il eut bien péroré et assez débité de sottises, il se leva, tout fier de lui, pour s'en aller.

« Monsieur, lui dis-je, avant de nous quitter souffrez que je vous complimente. Votre information est étourdissante, et l'on ne saurait trop la louer. Quel dommage qu'elle ne soit qu'une fumée ! Car, Monsieur, elle ne repose sur rien d'exact, croyez-en un homme qui revient de Madagascar ».

Il se hâta de prendre congé.

## IV.

— Je bous. Ote-toi de devant mes yeux.

— Mais, Monsieur Marjolin !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Il n'y a pas de : Mais, Monsieur Marjolin ! Ote-toi de devant mes yeux, te dis-je, ou gare à tes oreilles. Je te les allongerai, maroufle !

— Pourquoi cette colère ?

— Peut-on voir tranquillement prétention pareille ? Ça n'a jamais été qu'un vagabond, un coureur de mers et de colonies, et ça ose se mêler de vouloir faire la leçon à des personnages officiels, décorés, considérables, à un inspecteur général de l'Instruction publique, à des professeurs agrégés de l'Université ! Oh ! je...

— Hé ! s'ils se trompent !

— S'ils se trompent !

Comme avec irrévérence
Parle des Dieux ce maraud !

— Ah ! ah ! vraiment ! Ces manuels-ci ne sont-ils pas en usage dans les lycées ?

— Sans doute.

— Ne sont-ils pas écrits par ces personnages officiels, décorés, considérables, dont vous vous faites le Don Quichotte ?

— Sans doute.

— Eh bien ! lisez ceci, je vous prie. Ce sont perles que j'ai pêchées chez eux.

— Gallouédec et Maurette : *Géographie de la France*, classe de 1re, pages 494, 495, 496, 497, 498, 500. — Madagascar : La *savane* et la prairie occupent le haut plateau... Sous une gravure représentant le plateau d'Antsirabe : *savanes*, cultures, dit la légende. Le plateau du *Sud-Est* (1) : son port est *Tuléar*. Sous une gravure représentant une rizière sur les Hauts-Plateaux de Madagascar; légende : Sous un climat relativement tempéré, arrosés de pluies régulières, recouverts d'un sol de *latérite fertile*, les Hauts-Plateaux... — Les principales exportations portent sur les viandes

(1) Edition de 1929.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

conservées ou *frigorifiées*. — Les routes dont les principales unissent Tananarive à *Tamatave*...

Nouveau cours de géographie : la France, Métropole et Colonies, par A. Cholley, R. Clozier et J. Dresch, classe de 1re. Chap. VI : Madagascar, pages 525, 527, 528. — Les plaines de l'Ouest sont caractérisées par l'alternance de saisons sèches et *fraîches* (hiver austral) avec des saisons humides et chaudes. — Mais comme le colon européen ne *peut vivre que sur le plateau* très pauvre, Madagascar ne saurait devenir une colonie de peuplement. (Ailleurs il est dit que ce plateau, presque toujours au-dessus de 1.000 mètres est *très sain*). — Le versant Est, pays de la vanille. Le versant Ouest, pays de la canne à sucre. Les Hauts-Plateaux : *sur les croupes maigres* on cultive manioc et maïs, tandis que les zébus *transhument des hautes steppes aux prairies basses de l'Ouest*... Les propriétaires hovas habitent des villages *fortifiés* et perchés, aux maisons cubiques de latérite ou de bois, aux toits pointus. Leur capitale est Tananarive (*71.000 habitants*), capitale de Madagascar, perchée sur une colline, dominée par l'ancien palais de la reine Ranavalona et d'où dégringolent des rues aux maisons *blanches, couvertes de toits de chaume*. — Le Sud du plateau : les *raquettes des cactus* sont la dernière ressource des hommes, les Bara, et des troupeaux.

— Eh bien ?

— Je ne veux plus vous voir. Vous êtes un mauvais esprit.

## V.

Mon ami F... vient de s'embarquer à la Joliette pour Madagascar. Je suis allé lui serrer la main sur le bateau (le *Général-Voyron*).

« Mon vieux Jérôme, croirais-tu, me dit-il, que je pars avec un poupon ?

— Toi ?

— Moi.

— Un poupon, toi ?

— Je t'entends de reste. J'ai des rides et les cheveux blancs. A mon âge, jouer à la nourrice ! Cela, j'en conviens, est assez bouffon. Je

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ne me vois pas du tout dans ce rôle : autant coiffer un âne d'une mitre. Mais la mère...

— Ah ! ah !

— Hé ! le vois-tu là-bas, mon poupon ? Oui, au bout du pont. Il s'appuie au bastingage.

— Quoi ? Il n'est donc pas à la mamelle ? C'est ce beau grand garçon-là ?

— C'est ce beau grand garçon-là. Il est le neveu d'un excellent ami à moi qui a fort roulé dans sa vie, et qui, après avoir conquis la fortune, cette fille, en trafiquant en pays lointains, a fini par se retirer à Royat, beaucoup, je crois, par affection pour son coquin de neveu, lequel est le fils unique d'une sœur. Cette sœur est établie à Clermont-Ferrand, et mariée à l'un des meilleurs avoués de la ville. Elle est aussi casanière que son frère l'était peu : son Clermont lui suffit, lui paraît le plus désirable pays du monde, et le bonheur est pour elle d'y vivre, dans une vieille maison en pierres de Volvic, entourée des siens, c'est-à-dire de son mari et de son fils. Elle les couve, elle les tyrannise de sa tendresse. Juge un peu comme elle a pu prendre qu'un client de l'étude proposât au fils, qui est docteur en droit et à trente ans déjà expérimenté comme un vieux routier, d'aller s'occuper pour lui d'une affaire à Madagascar. Au conseil de famille où l'on en discuta, ce fut un beau tapage. « A Madagascar ! disait la mère. Vouloir envoyer mon fils à Madagascar, dans un pays de sauvages, et qui est au bout du monde ! Ce client est à lier. — Hé ! disait le père, il offre de substantiels honoraires. Cela est à considérer. — Les honoraires ! disait la mère. Tu n'as que ce mot-là à la bouche. On croirait à t'entendre que ton fils sera sans le sou ! — Les voyages, disait l'oncle, forment la jeunesse. — Ah ! oui, toi tu peux parler, mon frère, répliquait la mère. Les beaux conseils qu'on peut attendre de toi, un extravagant qui a passé le plus clair de sa vie à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vagabonder, une pierre qui roule, un égoïste qui n'a jamais pensé qu'à soi et n'a jamais voulu écouter personne ! — Hé, hé ! répliquait l'oncle, la pierre qui roule a pourtant amassé mousse. — Mais, disait le père, songe que c'est mon plus gros client. On risque de le fâcher. Je le perds peut-être. — Eh bien ! disait la mère, qu'il se fâche, et qu'il aille au diable ! — Mais, ma sœur, songe, disait l'oncle, que c'est l'affaire de quatre mois au plus. Aujourd'hui ce n'est plus comme de mon temps, il ne faut pas craindre de s'embarquer : on est comme des coqs en pâte sur les bateaux, ce sont de vrais palais. Ton fils arrivera là-bas en juin, c'est-à-dire à la bonne saison, et il en sera parti avant la chaleur. Que risque-t-il ? Rien, sinon de faire un agréable voyage, et profitable. — Comment, disait la mère, rien ! Et toute cette eau à traverser ! Et ces bateaux qui brûlent en pleine mer ou qui font naufrage ! On lit cela tous les jours dans les journaux. Nous n'aurons pas de ses nouvelles de tout un mois. Il peut tomber malade, mourir en route, et nous n'en saurions rien ! Ah ! je ne vivrais plus ! Et puis il y a tant de mauvaises bêtes dans ces mauvais climats ! Ces moustiques qui donnent la fièvre, ces puces qui entrent dans les pieds pour y pondre leurs œufs, des crocodiles, des serpents, que sais-je ? Non, je ne vivrais plus. Mon fils n'a rien à faire là-bas. N'est-il pas bien avec ses parents ? N'a-t-il pas ici tout ce qu'il lui faut ? Que lui manque-t-il ? — Hé, dit le père, à quoi bon discuter davantage ? C'est à ton fils à décider. Cela le regarde après tout. — Eh bien, qu'il décide, dit la mère et d'un ton qui indiquait assez qu'elle ne doutait pas de la réponse. — C'est tout décidé, dit le fils. Je pars. — Ah ! mon fils ! dit la mère en changeant de visage, et se tournant vers son frère et vers son mari : « Puisque vous le voulez, dit-elle avec l'accent du dépit, de l'amertume et de la douleur, qu'il parte. Qu'il quitte sa mère ! Mais je vous préviens que si jamais il arrive malheur à cet enfant vous me le paierez tous

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les deux ». Et elle s'enferma dans un silence plus éloquent que des paroles. Tout le temps que son fils prépara ses bagages, elle erra dans la maison comme une âme en peine : son attitude était un criant reproche. Quand il lui fallut s'en séparer, elle l'embrassa comme si elle ne devait plus le revoir. Sur un mot de l'oncle (j'étais alors à Paris), j'avais passé par Clermont-Ferrand pour gagner Marseille, et ainsi le jeune homme voyagerait avec moi. Cette mère désolée m'accabla de ses plaintes et de ses recommandations : « Ce départ me crucifie, me dit-elle. Je n'avais pas mérité cette croix. Ah ! Monsieur, veillez bien sur lui; je vous le confie. La jeunesse est si imprudente ! Celui-ci est si insouciant ! Il ne songe à rien. Il ne pensera pas seulement à se couvrir ». Elle le voyait perdu sans elle. Je lui promis de veiller sur ce fils comme au lait sur le feu, je lui jurai de le garder de la fièvre, des crocodiles, des mauvaises femmes et des chiques. Et voilà, mon ami, comment je me trouve avec un poupon sur les bras ».

A. Trévis.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# DES RÉCITS

DE ANSALDO

ROBERT BOUDRY

D. CHIAPPINI

Dr R. DARTIGOLLES

ALBERT MARX

CALIXTE SAVARON

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



*Bois de Aragon.*

La halte de midi a Ambody Adabo (Région de Mandritsara).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# LE BEAU CAPITAINE.

Avoir été aimé ne suffit pas, il faut
avoir aimé pour avoir vécu.

Etant allé me reposer pendant un mois à Betroka, l'année dernière, j'y fis la connaissance d'un vieux malgache de race hova dont l'air franc et ouvert m'avait favorablement impressionné. Je me plaisais à converser avec lui et à réveiller ses souvenirs d'autrefois sur la conquête, Gallieni, Lyautey et sur les nombreux officiers qu'il avait connus.

Avec une grande discrétion il me signala certaines erreurs que nous commettons, et me montra qu'il se rendait très judicieusement compte de tout ce que son pays nous devait, mais aussi de tout ce que nous devrions faire et que nous ne faisons pas ou que nous faisons trop.

Un jour que, arrêtés sur le pas de sa porte, nous nous entretenions de toutes ces choses, une femme vint à passer. Elle paraissait avoir quarante-cinq ans environ — je ne tardai pas à apprendre qu'elle

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

avait davantage — mais l'harmonie de ses formes, la régularité d'un visage que l'agitation des passions paraissait avoir respecté, une certaine allure dans sa démarche qui la situait immédiatement dans une classe au-dessus du vulgaire, tout concourait à lui conserver la splendeur d'un magnifique été.

Elle était de race hova, cela se devinait, mais elle n'en avait pas la gracilité un peu enfantine, et peut-être avait-elle dans le sang des traces qu'elle ignorait d'une race étrangère, transmises par une aïeule que séduisit un de ces pionniers obstinés et courageux qui vinrent au début du XIX^e^ siècle ensemencer ce sol que nous conquîmes plus tard.

— Quelle est cette femme, demandai-je ?

— Cette femme, dit-il, avec une nuance de respect.... c'est toute une histoire que moi seul connais ici.

Et cette histoire, après un moment d'hésitation, le vieux Hova me la raconta.

La voici...

Quand le colonel Lyautey, en août 1901, vint visiter le secteur de Betroka, venant de Tuléar et se dirigeant vers Farafangana, il avait avec lui un capitaine qu'il chargea du commandement de cette région, en lui laissant ces claires, politiques et humaines instructions qui faisaient l'admiration de ses subordonnés pour lesquels il était vraiment un Chef.

Mais Betroka ne possédait pas encore de locaux militaires et le capitaine B... dut, pendant quelques jours, accepter l'hospitalité d'un Hova de haute naissance, ancien attaché à la Cour de Ranavalona, parlant et écrivant le français à la perfection, toutes connaissances acquises en France où il avait fait un séjour de trois années. C'était un homme sincère et droit, qui avait su conquérir la confiance des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

chefs français, et qui la méritait. Il habitait la plus belle maison de Betroka, ce qui n'était pas beaucoup dire alors, construction à un étage, en briques, entourée d'une large vérandah.

Andrimiandra, c'était le nom de ce personnage, était marié. Sa femme, Rasoa, vivait un peu effacée dans l'ombre de son mari et s'occupait surtout de son intérieur. Mais il avait aussi une fille, Razafy, âgée de dix-huit ans, dont la beauté était connue dans tout le Sud et chantée par tous les Mpilalao, de Tananarive à Fort-Dauphin. Beauté de visage, beauté de corps, d'âme, pourrait-on ajouter, s'il est vrai que les yeux en sont le miroir, car ils avaient le sombre et doux éclat d'un diamant qu'un rayon de soleil aurait traversé, et ils paraissaient animés d'une flamme ardente en même temps qu'ils exprimaient la plus ineffable douceur.

Dès qu'il la vit, le capitaine la remarqua et resta saisi par le charme qui se dégageait d'elle. Razafy, de son côté, ne put s'empêcher d'admirer celui que ses camarades appelaient en plaisantant « le beau capitaine » et qui était bien le type parfait de l'officier français, galant sans fadeur, joignant la grâce à la force, et délicieux causeur. Un attrait puissant les porta immédiatement l'un vers l'autre et seules les convenances les empêchèrent d'exprimer plus librement qu'avec les yeux la folle passion qui commençait à les envahir.

Il y avait aussi, pour le capitaine, la considération qu'il devait à son hôte, le respect de soi que doit toujours garder celui qui commande, et ce recul inconscient de l'honnête homme devant le fait du séducteur, surtout quand il s'agit d'une jeune fille.

Quelques jours passèrent, calmes en apparence, ils se voyaient, se parlaient avec l'air indifférent de personnes étrangères et personne, dans leur entourage, ne se douta de la tempête qui les secouait et qui finit par les submerger. Pourquoi essayer de lutter ? Les résolutions les plus énergiques sont emportées comme feuilles au souffle de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

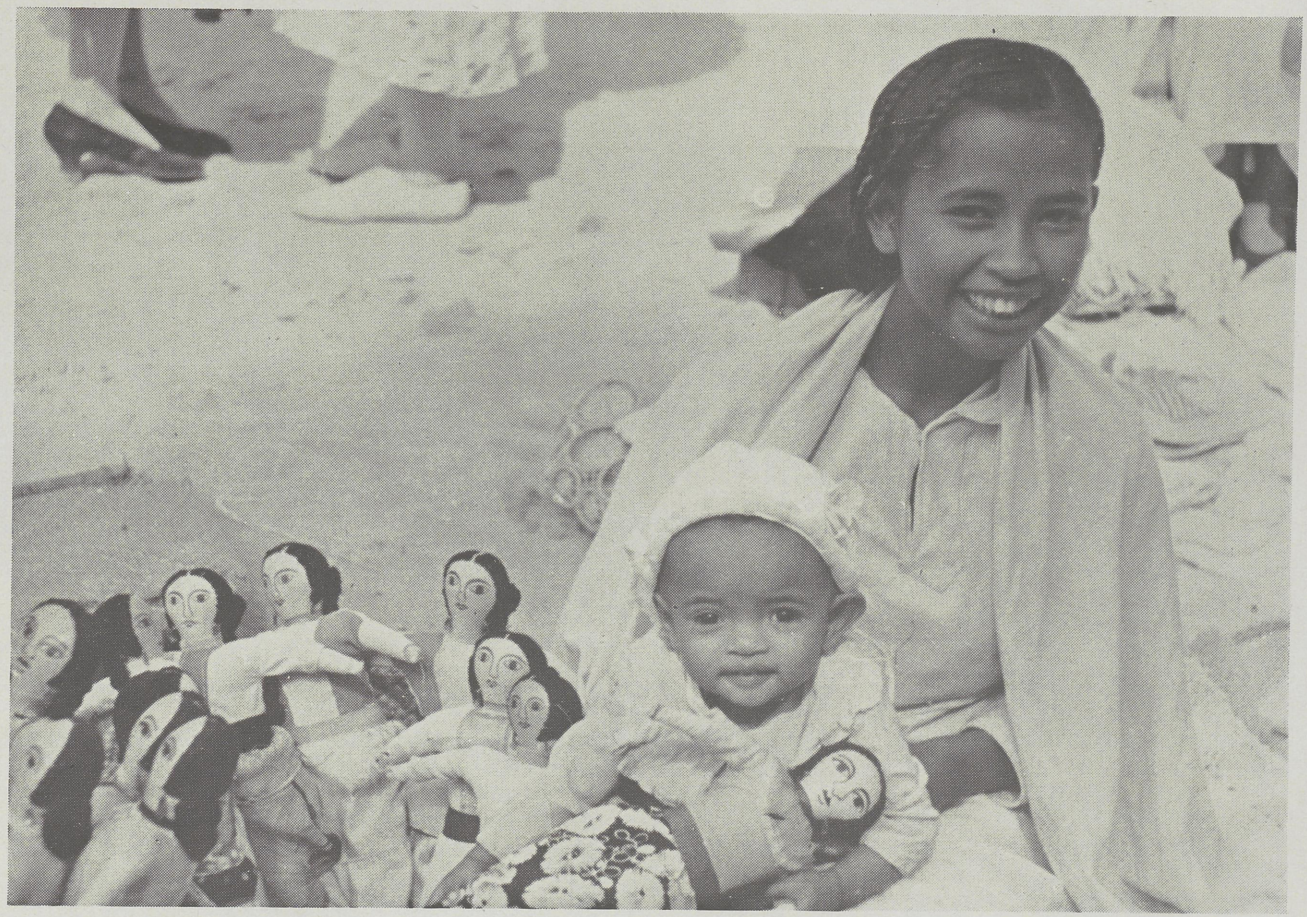
l'ouragan, les serments les plus solennels s'effacent de la mémoire, rien plus n'existe que celle qu'on désire, que celui qu'on veut. L'amour ne connaît aucun obstacle, il ne raisonne pas, n'attend pas, ne partage pas, c'est l'amour et c'est tout dire, et ceux qui n'ont jamais aimé ne peuvent comprendre qu'un homme et une femme, emportés dans le cyclone d'une passion déchaînée, soient prêts à sacrifier le monde à leur amour, préférant disparaître à jamais, mais unis, dans le fond d'un abîme, plutôt que vivre sans s'unir.

Razafy n'attendait qu'un mot du capitaine, et lui n'attendait que l'occasion de dire ce mot. Elle se présenta le jour d'un bal que le capitaine donna et qu'il donna peut-être pour créer cette occasion. Ils dansèrent ensemble et se parlèrent. Il lui dit sa passion, ce qu'il souffrait et ce qu'il espérait. Elle n'eut pas à exprimer la sienne tellement son jeune corps paraissait se donner d'avance et il sut que sa chambre donnait sur une ruelle, au premier étage, et qu'une échelle, à proximité, permettrait d'atteindre sa fenêtre et qu'elle l'attendrait le soir même. Nul vice, nulle hypocrisie dans cette acceptation immédiate du don d'elle-même. Elle aimait, elle se donnait, rien de plus naturel.

Quand les derniers invités furent partis, le capitaine n'eut qu'à traverser la route pour se trouver devant la maison de Razafy. Mais il ne voulut pas effrayer la jeune fille en pénétrant ainsi dans sa chambre et il lança une poignée de sable dans la fenêtre éclairée qui marquait la pièce habitée par elle. Aussitôt la lumière s'éteignit et la fenêtre, lentement, sans bruit, s'ouvrit.

Le capitaine alors monta, le cœur bondissant, il enjamba la fenêtre et eut à peine le temps de se retourner que deux bras nus l'attirèrent, une bouche écrasa ses lèvres, un corps s'attacha à lui... et rien n'exista plus autour d'eux...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



*Cl. Ivan Manhès*

La marchande de poupées.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Heureux ceux qui ont connu des heures semblables, où les baisers sont des morsures, où les ongles s'enfoncent dans les chairs, où chaque parole est cri, où les corps, soudés l'un à l'autre, vibrent presque douloureusement et où la jouissance, exaspérée, devient presque de la souffrance.... souffrance chère, souffrance d'amour que martèle la houle puissante des poitrines, souffrance presque divine !...

C'est ainsi que se connurent et s'aimèrent le beau capitaine et Razafy la Hova dont la fière beauté était chantée par tous les Mpilalao, de Tananarive à Fort-Dauphin.

Les semaines et les mois passèrent et les amants ne se rendirent pas compte que le temps approchait où les larmes d'angoisse allaient remplacer les larmes d'amour. Ils ne voyaient et ne connaissaient qu'eux et chaque soir les retrouvait dans les bras l'un de l'autre, oublieux du monde et du passé, ne connaissant que la minute qui s'écoulait, dont leurs baisers marquaient les secondes. Ils étaient las, parfois, jamais rassasiés. Leur passion allait augmentant chaque jour comme ces fleuves qui, en s'éloignant de leur source, deviennent de plus en plus larges, de plus en plus profonds. Hélas ! les fleuves disparaissent dans l'Océan qui les confond tous, et la Vie, comme l'Océan, confond toutes les existences et les réunit toutes en les désunissant.

Ce fut un effondrement, et le bruit du tonnerre roulant au fond des abîmes n'aurait pas davantage troublé leur cœur, que l'annonce qu'un remplaçant arrivait et que le capitaine devait partir.

Partir ! La réalité brutale s'imposa alors et ils connurent combien ils avaient été heureux en connaissant l'affreuse douleur qui les broyait à la pensée de leur séparation.

La dernière semaine fut atroce et magnifique. Ils ne se quittaient plus, leurs corps ne voulaient pas se séparer, ils buvaient leurs larmes



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

en gémissant, ne savaient plus s'ils vivaient ou non et leurs joies paradisiaques étaient mêlées de noirs cauchemars. Et quand la dernière minute eut enfin sonné, quand le capitaine disparut dans la poussiéreuse rougeur de la route de Fort-Dauphin, Razafy, véritable statue de la douleur et du désespoir, rentra chez elle, et sur ce lit qui conservait encore l'odeur de son amant, s'abattit comme une bête blessée.

Puis ce fut l'éternelle histoire.

Razafy ne vécut que dans l'attente des courriers. Il avait juré sur leur amour au-dessus de tout qu'il reviendrait, et ses premières lettres ne contenaient que des cris de douleur, puis elles ne continrent que des regrets, et enfin des souvenirs, souvenirs non plus puissants mais doux comme une chose qui meurt. Il n'oublierait jamais, certes, mais l'absence, l'éloignement, la société nouvelle au milieu de laquelle il vivait, tout contribua à affaiblir d'abord, puis à presque détruire cet amour qui fut un instant plus fort que la mort, et un jour Razafy reçut une lettre, la dernière, dans laquelle, loyalement, il confessait l'état de son cœur.

Mais Razafy, elle, n'oublia jamais le beau capitaine qui l'avait prise tout entière et dont elle gardait dans sa chair la morsure du souvenir.

Elle laissa retomber sa chevelure en signe de deuil et ne s'habilla plus que de noir.

Quand le vieux Hova eut achevé cette histoire dont j'ai comblé quelques lacunes, je le quittai et, coïncidence singulière, je rencontrai de nouveau celle qui en fut l'héroïne, Razafy. Comprit-elle que je venais d'être mis au courant de son passé ? Quand elle me croisa, elle inclina légèrement la tête.

Je la saluai.

ANSALDO.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# VELOUME.

Alexandre Coubert errait, désabusé, sur les planches qui longeaient la mer devant les cabines de bains, quand son regard tomba sur une pancarte : *Cabine à vendre.* Comme il n'avait rien à faire qu'à tuer le temps, il s'arrêta et leva machinalement les yeux. Au fronton de la baraque un nom s'étalait en lettres de fantaisie et Coubert ne vit plus que lui : *Veloume* (1).

*Veloume,* un mot malgache ! Qui pouvait bien avoir baptisé ainsi une cabine de bains ?

Coubert se retourna pour voir s'il n'était pas le jouet d'une illusion : le ciel était gris, le temps aigre et froid, une pluie fine tombait sans discontinuer sur la mer d'un jaune sale qui roulait sans relâche les galets. Des baigneurs passaient, enveloppés frileusement dans leur peignoir mouillé, des campagnards barbotaient dans la vague sous un parapluie, le pantalon ou la robe retroussés. Et donnant à tout cela son caractère, un air d'accordéon nasillé par un

(1) En langue malgache *veloma.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

phonographe se mêlait au bruit de la mer. Il était bien sur l'une de ces plages normandes qui reçoivent le dimanche les petits commerçants des faubourgs de Paris et les fermiers des environs.

Coubert lut la pancarte : *s'adresser à M. Charbonneaux*. Suivait une adresse de café en ville.

Charbonneaux, c'était un nom qui lui rappelait quelque chose. Il avait dû connaître un colon qui s'appelait ainsi. Madagascar, le soleil, la chaleur, une vie libre passée à créer toujours du nouveau, et tout cela pour venir échouer, désœuvré, dans un pays où il ne connaissait personne ! Une fois de plus il fallait qu'un détail sans importance comme ce nom de cabine ravivât ses regrets. Depuis sa retraite il ne parvenait pas à se créer une nouvelle existence. La vie qui se déroulait autour de lui, lui semblait étrangère et insipide. Toujours des histoires de notaire et d'achats de terres à labour, la politique dans le journal et la belote au café. Quand il se mettait à parler de Madagascar, le seul sujet qui lui tînt à cœur, il y avait toujours quelqu'un pour lui dire : Encore ! d'un ton qui lui faisait comprendre qu'il n'intéressait personne. Au moins, avec Charbonneaux, il pourrait parler tout le temps de la colonie. Il décida d'aller le trouver sur-le-champ, et au besoin de lui acheter sa cabine.

Au fond d'une ruelle proche de la plage s'ouvrait au rez-de-chaussée d'une vieille maison de brique et de galets une salle de café basse, obscure, d'où l'on ne voyait comme horizon qu'une gouttière sur un mur rouge, le long duquel dégoulinait la pluie.

Coubert s'arrêta un instant sur le seuil, obstruant le peu de lumière qui entrait. Deux hommes discutaient autour d'une table de marbre sur laquelle les dominos claquaient avec un bruit sec.

— Vous êtes fou, disait l'un d'eux. Repartir quand on est si bien ici.

Coubert s'excusa de les interrompre.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Monsieur Charbonneaux ? demanda-t-il.

— C'est moi, dit une voix sortant de l'ombre.

Il fallait descendre une marche pour entrer. Coubert s'avança et se trouva devant un homme maigre et jaune, mis avec négligence. A côté de lui, un de ces larges parapluies bleus qu'on appelle à Madagascar des *golaz*, pendait au mur. Coubert avait bien affaire à un ancien malgache. Il se présenta :

— Coubert, administrateur honoraire des colonies, déclara-t-il avec une certaine satisfaction de soi. Je viens pour la cabine. Pour l'avoir baptisée *Veloume*, il faut sans doute que vous ayez vécu longtemps à Madagascar. Moi, j'y ai passé trente-huit ans.

— Pas possible, répliqua l'inconnu qui se dressa d'un seul coup et moi, toute ma vie. Charbonneaux, je m'appelle Charbonneaux tout court, ancien et, ajouta-t-il après un temps, futur colon. Vous prendrez bien quelque chose ?

Les deux hommes s'attablèrent devant un verre de café fumant.

— C'est tout de même curieux de se rencontrer ici, dit Coubert. Le monde est petit.

Tout de suite ils rompirent la glace. Où étiez-vous ? qu'est-ce que vous faisiez ? est-ce que vous avez connu Pintard, et Fontanet, et Cauchois, et Valentin qui a failli mourir de la peste, et Grandet qui s'est retiré à Antsirabé, et combien d'autres ? Que sont-ils devenus ? Charbonneaux avait été colon dans l'un des districts administrés par Coubert, et dans le temps ils avaient eu quelques histoires ensemble. C'est monnaie courante dans la colonie. On s'accuse, on se chamaille, on se brouille avec plus ou moins de raison. Tout le monde n'est pas parfait ni à Madagascar, ni ailleurs. On ne subit pas là-bas comme en France la tutelle d'une société étroite qui vous surveille et vous remet à temps dans le droit chemin, si l'on s'en écarte. Toutes ces querelles à la colonie ont leur importance, mais de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

loin, quand on les juge, elles n'en ont plus. Seuls comptent l'effort commun et le résultat.

Maintenant qu'ils se retrouvaient sous le ciel d'Europe, Coubert et Charbonneaux, l'administrateur et le colon, se rendaient compte qu'ils avaient travaillé là-bas pour la même cause et qu'ils devaient aujourd'hui la défendre. Il leur fallait apprendre à ceux qu'ils rencontraient et qui n'étaient que trop enclins à méconnaître, sinon à critiquer, la Colonie, ce que devenait celle-ci en dépit des erreurs et des imperfections, et ce qu'elle deviendrait quand il aurait été remédié à tout cela. Derrière son comptoir, le patron qui paraissait très absorbé par l'essuyage des verres, ne perdait pas un mot de la conversation. Ce soir, demain, un jour, quand les habitués de l'apéritif auraient épuisé tous les sujets, il leur parlerait de Madagascar en faisant l'homme informé. Il fallait qu'il n'entendît que des paroles vraies et justes pour les répéter.

— En quarante ans, la Colonie s'est vraiment transformée, affirma Charbonneaux.

— Dire que je suis monté en filandzane de Tamatave à Tananarive et qu'aujourd'hui on y va en Micheline comme qui s'amuse, poursuivit Coubert.

— Moi, je suis passé par Majunga. Quand j'ai débarqué, il n'y avait que du sable et des baraques en planches. Aujourd'hui, il y a de belles avenues. Tenez, quand il n'y avait pas encore de piste, je me rappelle être monté à cheval de Miandrivaze à Tananarive. Aujourd'hui ça semblerait extraordinaire.

— Et la première auto de Gallieni ? Est-ce que vous vous en souvenez, quand elle montait la côte de Carion ?

Tous ces détails, qui étaient d'hier et s'enfonçaient déjà dans le passé, prenaient pour les deux anciens figure de légende et répandaient dans la salle basse un souffle d'ailleurs. C'était pour eux comme pour

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des écoliers dans la campagne une course ininterrompue à travers leurs souvenirs et les différentes régions de l'île. Dans leurs propos se devinait la lente et pénible progression de la colonie lointaine, située en dehors des grandes routes du monde. Tous deux évoquaient les années de pacification et d'occupation, les premiers rapports avec les indigènes, l'installation des soldats-colons de Gallieni, le remplacement de l'administration militaire par l'administration civile.

Ils rappelaient les grands problèmes qu'il avait fallu aborder tout de suite, l'organisation du pays, l'ouverture de routes et de pistes dans une île au relief tourmenté où il n'y en avait jamais eu, la création de richesses et le transport des produits. D'année en année le filandzane avait reculé devant le pousse et la bicyclette, le chemin de fer et l'auto. Aujourd'hui c'était l'avion qui surgissait. Les campements étaient devenus des villages, les villages des villes. Aux quatre coins de l'île, les colons s'étaient livrés à un labeur acharné. Ils avaient d'abord exploité les richesses naturelles, la cire et le caoutchouc, puis les plantations de café et de vanille avaient surgi, les rizeries et les usines de traitement du manioc s'étaient installées. La brousse avait livré son or, son graphite et son mica. Au contact des Français et conseillés par eux, les Malgaches avaient évolué. Plus de justice et de compréhension régnait.

Tout un travail obscur, obstiné, avait ainsi transformé l'île aux tribus isolées, aux terres vierges. Un pays nouveau prenait sa figure propre, son caractère, sa cohésion. Cela ne voulait pas dire qu'il ne restât pas encore beaucoup de progrès à réaliser, mais enfin, les anciens comme Coubert et Charbonneaux pouvaient, en laissant la place aux jeunes, considérer avec satisfaction les améliorations apportées et l'élan donné. Grâce à eux, tout un monde s'élaborait sur le sol de l'île rouge, toute une petite société se formait qu'accroissaient chaque année ceux qui prenaient leur retraite dans la colonie.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Derrière son comptoir, le patron écoutait les deux hommes avec l'étonnement et la réserve de ceux qui n'ont jamais quitté leur coin de terre.

— Je suis bien content de parler de Madagascar avec vous, conclut Coubert. Il y avait longtemps que je n'avais rencontré quelqu'un qui en vînt. Les gens d'ici ne comprennent pas ce que la colonie représente pour les coloniaux.

— C'est vrai, répliqua Charbonneaux, et ça me fait plaisir que grâce à la cabine nous ayons pu nous rencontrer. Vous parlez des gens d'ici ? eh bien ! quand je leur expose mes projets, ils disent tous que je suis fou. Vous avez entendu le patron tout à l'heure, quand vous êtes entré ? Il me le répétait encore.

— Vous avez beau raconter toutes vos histoires sur votre colonie, intervint le patron, vous ne m'enlèverez pas de l'idée qu'il ne faut pas être dans son bon sens pour parler à votre âge d'y repartir.

— On me traitait déjà de fou, quand je voulais m'embarquer pour Madagascar, il y a quarante ans, répliqua Charbonneaux.

— Vous avez fait le projet d'y retourner ? interrogea Coubert, intrigué.

— Eh ! oui, je n'ai plus que ça à faire.

Charbonneaux sortit sa pipe et la bourra. C'était le signe qu'il en avait long à dire. Au dehors la pluie ne cessait toujours pas, et le tuyau de descente de la gouttière déversait sans relâche son eau dans le ruisseau.

— Il y a quarante ans, commença Charbonneaux, ils n'avaient peut-être pas tort, ceux qui me traitaient de fou quand je voulais partir pour Madagascar. Je ne connaissais rien des colonies, comme tous les autres d'ailleurs, et c'était beaucoup plus dur que maintenant. Heureusement pour eux, les jeunes ne connaîtront plus ce

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

temps-là. Cela vaut mieux. Il est vrai qu'ils sont bien plus difficiles que nous n'étions, c'est le progrès, et qu'ils trouveront encore de quoi se plaindre. Je ne leur souhaite qu'une chose, c'est qu'ils aient plus de chance que nous. Hélas ! Monsieur, moi, je n'ai jamais eu de chance.

— Cependant, insinua Coubert, vous avez tout de même pu prendre votre retraite en France.

— Ne parlons pas de çà. Vous verrez par la suite. Non, je n'ai jamais eu la veine. Tantôt sur la côte Ouest, tantôt sur la côte Est, à faire tous les métiers, j'ai rarement séjourné sur les Hauts-Plateaux. La fièvre, les cyclones, pas de confort, pas de ravitaillement, j'ai tout subi.

Ne croyez pas, patron, que je vous donne des raisons pour me traiter de fou. Tout cela, c'est du passé. Le paludisme, j'en ai eu et je n'en suis pas mort, les cyclones, çà n'arrive pas tous les ans, et quant au reste, çà s'est beaucoup amélioré. Si je n'avais pas mon foie qui me travaille en ce moment, à cause de tous mes ennuis, je ne me plaindrais pas.

Et pourtant, j'ai eu bien des malheurs. Le pire, ça a été de perdre une fille d'une bilieuse, pendant que nous étions dans l'Ouest. A cette époque, il n'y avait pas encore de médecin dans la région. J'ai fait partir l'enfant en filandzane, et elle est morte en route. Vous rendez-vous compte de ce que c'est, pour celle qui s'en va, que de mourir en route, et pour nous qui restions, que de la perdre ainsi ? La vie, direz-vous, la vie est ainsi. Je le sais bien. Mais dans mes heures de cafard, je me répète inutilement qu'aujourd'hui avec les médecins, les autos et l'avion, elle ne serait peut-être pas morte.

C'est à partir de cette époque-là, comme s'il y avait dans l'existence de chacun un poids égal de chance et de malchance, et que la balance, après avoir penché d'un côté, dût pencher de l'autre,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

que j'ai gagné de l'argent. Les prix montaient. Il suffisait alors d'acheter n'importe quoi et de le revendre pour réaliser des bénéfices. J'ai fait comme les autres, j'ai spéculé sur les pois du Cap et sur la vanille, j'ai exploité du graphite et je l'ai bien vendu. En homme prudent, je n'ai pas réinvesti tous mes bénéfices dans une plantation ou dans les affaires pour gagner encore davantage. J'ai réservé une bonne partie de mes gains et je l'ai mise de côté pour mes vieux jours, comme font les paysans de chez moi. Voyez-vous, j'ai toujours ambitionné d'avoir une retraite comme les fonctionnaires.

Quand j'ai jugé que l'heure était venue de me retirer pour aller vivre en France, — de loin la France me semblait magnifique —, j'ai vendu tout ce que je possédais et j'ai pris le bateau. Il y avait bien une voix qui me disait : qu'est-ce que tu vas faire là-bas ? tu n'y connais plus personne, tu n'y retrouveras pas tes habitudes, reste donc ici.

Est-ce que vous n'avez pas entendu aussi cette voix-là, Monsieur Coubert, quand vous avez quitté Madagascar ? est-ce que vous ne pensez pas aujourd'hui comme moi qu'elle n'avait peut-être pas tort ? L'orgueil vous entraîne à faire bien des bêtises. Pendant six mois, on est fier d'annoncer à tout le monde qu'on prend sa retraite en France définitivement comme font certains qui ont réussi, et au dernier moment, le billet pris, on s'aperçoit qu'on s'est peut-être trompé. Il est trop tard pour se dédire et l'on n'ose pas.

J'étais encore en âge et en force de me faire une situation en France. Je me disais : je vais prendre un commerce, çà m'occupera pour mes vieux jours. Quand j'ai débarqué à Marseille, j'étais plein d'espoir comme un jeune homme. Mais quel tumulte autour de moi ! j'étais abasourdi. J'avais l'impression que je ne pourrais jamais m'accoutumer à cette vie-là. Si je m'étais écouté, j'aurais repris le premier bateau. Pensez que je n'avais jamais vu d'auto circuler en

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

France, — de mon temps il n'y avait que des chevaux —, et que je béais devant des files de voitures qui se suivaient dans les rues à la queue leu-leu. Comme j'avais entre autres métiers tenu une auberge en brousse, je me figurais qu'un hôtel ou une pension de famille nous irait comme un gant, à ma femme et à moi. Nous n'aurions plus qu'à nous laisser vivre.

Je lus toutes les annonces des journaux, non pas de ceux de Marseille, mais de ceux de Paris, parce que je voulais m'en aller le plus loin possible des endroits où je retrouverais des coloniaux. J'aimais Madagascar comme on aime le pays où l'on a passé le plus long de sa vie. Le souvenir d'une colonie, que jamais plus personne ne verra comme je l'ai vue, c'est comme celui de la première femme qu'on a connue, çà vous tient, çà ne vous lâche pas. Et je n'avais pas quitté l'île sans regret. Je me disais : les bateaux qui partent, les gens qui arrivent de Madagascar, qui vous donnent des nouvelles et vous tiennent toutes sortes de propos, histoire de se rendre intéressants, tout cela peut à la fin vous donner des regrets, de la nostalgie, comme l'on dit. Pour se refaire une vie, il faut rompre toutes ses attaches avec la colonie.

Je me décidai, un peu au hasard pour une pension de famille dans une petite ville du Nord, et je m'y installai. Je ne connaissais rien du pays. Au début, çà ne marchait pas trop mal, mais je ne tardai pas à m'ennuyer. Dans ce pays-là où le soleil était rare, rien n'avait changé depuis des siècles, rien ne changerait sans doute jusqu'à ma mort, et moi, j'étais habitué à voir se créer toujours quelque chose de nouveau. J'avais froid. Je trouvais que les clients étaient difficiles, peu communicatifs. J'avais toujours envie de leur parler de Madagascar, mais je sentais que çà ne les intéressait pas, obsédés qu'ils étaient par toute leur politique, et qu'ils me prenaient pour un radoteur.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— A qui le dites-vous ? intervint Coubert. Moi aussi, je me sens tout dépaysé.

— Il y avait aussi les domestiques qui n'en faisaient qu'à leur tête. Pas moyen de les commander pour qu'ils obéissent, j'avais perdu la manière. Il m'arrivait de les tutoyer, vous voyez l'effet. Ils prenaient mon tutoiement pour une insulte, et ils me jetaient leur tablier à la tête.

Bref, j'avais plus d'ennuis que çà ne me rapportait. Fatigué de tout çà, je prends un jour le train pour Paris, bien décidé à vendre mon affaire et à chercher autre chose. Naturellement je ne trouve pas d'acquéreur. La crise, c'était la crise. J'étais fort ennuyé quand, par hasard, sur les boulevards, je rencontre un homme avec qui j'avais été en relation à Madagascar et que vous y avez certainement connu. Je ne vous dirai pas son nom, parce que, après ce qu'il m'a fait, il vaut mieux que vous l'ignoriez. Je lui raconte mon embarras et il m'entraîne au café, pour que nous soyons mieux à notre aise pour parler. Il m'offre l'apéritif et se met à m'enjôler. Dieu sait s'il connaissait et pratiquait bien le jeu ! Un apéritif, voyez-vous, un maudit apéritif et quelques belles paroles, çà a suffi pour faire de nouveau pencher la balance du côté de la malchance. Qui sait quand la chance reviendra ?

Il compatissait à mes ennuis et j'y étais sensible. Il me parlait de ma vie passée et me flattait. Je me confiai à lui et il me proposa, par amitié, disait-il, puisque nous étions tous deux d'anciens malgaches et qu'il n'avait pas d'occupation, d'essayer pendant un an de gérer ma pension de famille et de la remonter. Je le regardai à deux fois, craignant qu'il ne s'agît d'une plaisanterie. Mais non, c'était bien vrai. Il ne demandait pas de rémunération et réclamait seulement une part dans les bénéfices. Pas besoin de contrat, ajouta-t-il, et je lui dis : Entendu, pas besoin de contrat.

Ma femme, elle, aurait préféré un papier en bonne et due forme,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mais comme mon futur gérant faisait çà pour m'obliger, je ne voulais pas le froisser en lui témoignant de la méfiance. Je n'avais qu'une crainte, c'était qu'il me laissât là, moi et ma pension de famille, en m'invitant à me débrouiller tout seul.

Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place ?

Aujourd'hui que le mal est fait il est grand temps de prétendre que je devais me méfier, tout autant que de se lamenter. Je m'en vais donc installer notre homme sur place, je lui confie toute la maison, je le charge d'agir en mon nom, je le remercie chaleureusement, — il y avait de quoi —, et, afin de ne pas avoir l'air de le surveiller, j'emmène ma femme le plus loin possible pour que nous fassions enfin les rentiers.

Ah ! Monsieur, il n'y a que ce temps-là que je regrette. J'étais heureux comme aucun homme au monde de m'asseoir toute la journée devant la mer ou de me chauffer le dos au soleil. Il ne faisait pas le temps qu'il fait en ce moment. Ma femme et moi nous parlions toute la journée de Madagascar, de nos souvenirs de jeunesse, comme font les vieux. On ne s'ennuyait pas, on avait du goût pour la vie. Et puis un jour...

Rien que d'y penser, j'en suis encore bouleversé. Je ne vous conterai pas notre malheur par le menu. L'infortune des autres, et surtout celle des vieux, çà n'a jamais intéressé personne. A mon âge il faut éviter les jérémiades. Un jour, je ne reçus plus de nouvelles du gérant.

Que se passait-il ? J'ai toujours été optimiste par nature, il faut l'être pour se faire colon, mais le silence persistant, il fallut aviser. J'avais mis dans l'affaire toutes mes économies, et il ne s'agissait pas de les perdre.

Je pris le train. Ah ! Quelle arrivée ! La maison était fermée, pas plus de gérant que de clients. Je n'en croyais pas mes yeux. Je m'enquiers aux alentours de ce qu'était devenu mon homme, je ne rencontre partout que des gens qui rient sous cape de ma déconvenue.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Non seulement il n'y avait plus de clients, le fonds ne valait plus rien, mais encore le gérant, avant de disparaître, avait vendu une partie des meubles et fait des dettes en mon nom. Je crois qu'un cyclone se serait abattu sur moi que je n'aurais pas été plus effondré.

Quel voyage pour revenir ! Je me tourmentais pour ma femme. Comment allait-elle prendre cette catastrophe ? Ah çà ! Elle a été très digne, elle ne m'a pas fait de reproches, et pourtant je les méritais. Quarante ans de brousse ou presque, çà vous forme le caractère, çà vous endurcit contre les coups du sort. Il y avait de quoi se désespérer. Se voir à plus de soixante ans passés complètement ruiné, dans un pays où l'on ne se sent plus chez soi ! C'était atroce.

Je n'aurais pas été marié que je me serais suicidé, mais je ne pouvais pas, après l'avoir ruinée, laisser ma femme se débattre toute seule. S'il avait fait le temps de barbet crotté d'aujourd'hui, cette petite pluie fine et continue qui vous enferme chez vous mieux qu'une porte et un verrou de sûreté, j'aurais proposé à ma femme de monter sur la falaise et de nous jeter du haut en bas. De temps en temps, il y a des désespérés qui le font. C'est tout de suite fini. On en lit le récit dans les faits-divers, oh ! trois lignes, çà ne vaut pas plus. Chacun imagine le reste. La mer apporte ensuite les cadavres sur la plage. J'en ai vu un comme çà qui est venu entre deux eaux se glisser au milieu des baigneurs. C'était abominable, ce visage verdâtre et ces vêtements mouillés qui caricaturisent le corps, mais ce n'est abominable que pour les vivants.

Qu'est-ce que je vous disais ? Ah ! oui. Il y avait un de ces soleils admirables de juin avec une température douce et calme, lénifiante comme on dit, quelque chose, tenez, Monsieur Coubert, comme les belles journées des courtes saisons intermédiaires sur les plateaux. Pas de vent, le soleil vous chauffe agréablement pendant la journée et l'air fraîchit vers le soir. On respire, on se sent vivre. Vous vous souvenez ?

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Si je m'en souviens ! dit Coubert. Quand je vois ce crachin continuel, je me demande ce que je fais ici.

— Ruiné, reprit Charbonneaux, ruiné, c'est une idée dont on ne fait pas le tour tout de suite. Pendant deux ou trois jours, je la traînai en moi au bord de la mer, à la tourner et à la retourner dans ma pauvre cervelle, comme si j'étais capable de trouver le moyen d'y échapper. Toujours je revenais à çà : qu'est-ce que je pouvais faire contre mon voleur ? Rien, absolument rien. J'avais été d'une jobardise inouïe. Comme il devait rire maintenant de ma sottise ! Tant pis pour moi, c'était de ma faute. Toute une vie de travail perdue, une vie de vaillant pionnier, comme on dit dans les gazettes, pour aller crever à l'asile de vieillards, si encore on y voulait de moi. C'était surtout ma femme qui me désespérait, ma femme qui avait travaillé toute sa vie, et envers qui je m'étais conduit comme un criminel. Cette faute, j'avais du mal à la supporter.

Un soir, après avoir remué toutes ces idées, je me décidai. Je prendrais un revolver, j'irais trouver cet homme, je savais bien à Paris où je finirais par le rencontrer, je le sommerais de me rembourser et s'il ne le faisait pas, je l'abattrais comme un chien. Ce geste appellerait l'attention sur ma femme. Moi, je serais condamné, mais quelqu'un aurait peut-être pitié d'elle. On s'illusionne parfois ainsi sur des idées absurdes. J'eus le tort d'en parler à ma femme, elle s'y opposa. Je ne pouvais pas tout de même augmenter son chagrin en passant outre, nous disputer et même peut-être nous haïr.

Nous voyez-vous, pauvres vieux traqués, errant au milieu d'une foule indifférente, avec comme perspective la meilleure, celle de finir à l'hospice de vieillards ? Déjà nous nous représentions ce que serait notre vie, appuyés sur des cannes, la casquette pour moi, le bonnet blanc pour ma femme, dans le costume de gros drap bleu que vous connaissez, rôdant de banc de square en banc de square, de bistrot en

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bistrot. C'était affreux. Jamais je n'ai tant souffert. La déchéance, Monsieur, je ne voyais plus comme avenir pour nous que la déchéance après quarante ans de labeur à la colonie, et cela à cause d'un voleur en qui j'avais eu trop confiance.

Le matin du troisième jour, une fois de plus je n'avais pas dormi, — il faisait encore un beau soleil —, je dis à ma femme :

— Il ne nous reste plus qu'une chose à faire.

— Peut-être bien, dit-elle sans s'avancer.

— Tu sais ce que je veux dire ?

— Dis toujours.

— Si on repartait là-bas ? Il y aura toujours du riz et des brèdes pour manger.

Repartir là-bas, oui, Monsieur, il n'y avait plus que çà pour deux vieux comme nous, parce que là-bas, nous trouverions toujours du riz pour manger, et du soleil ou un peu de bois pour nous chauffer. A notre âge, on n'a pas besoin de beaucoup de viande, et le vin, çà fait du mal. Là-bas, on s'apprêterait à bien mourir, nous sommes à l'âge où il faut y penser, et l'on y mourrait bien.

En attendant on reprendrait ses habitudes avec son casque, on se referait une existence, on ne serait plus dépaysé. Si on gagnait un peu d'argent, on rembourserait même ses dettes, car voyez-vous, non seulement toutes mes réserves y ont passé, mais encore j'ai dû emprunter le montant de nos billets de passage à des parents éloignés que j'avais vus juste une fois et que pour rien au monde je ne voudrais léser. On a son honneur, Monsieur.

Ma femme, qu'est-ce qu'elle allait dire ? Je puis bien vous avouer que c'était ma vie qui se jouait. Il n'y avait rien à faire d'autre, rien, absolument rien.

— J'attendais que tu me le proposes, dit-elle.

Ah ! Monsieur, il faut avoir vécu les journées que je venais de passer

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



*Cl. Ivan Manhès.*

PAYSAGE D'IMERINA AUX ENVIRONS D'IMERIMANJAKA.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pour comprendre la joie que je ressentis. J'embrassai ma femme comme si elle venait de m'accorder sa main pour la seconde fois. J'avais de l'espoir comme un jeune homme, comme lorsque je m'étais embarqué pour Madagascar il y a quarante ans. On croit qu'à force de souffrir le cœur devient insensible, et puis tout à coup on est tout bouleversé par un événement et les émotions se succèdent. Je faisais des projets et des projets. Quand on connaît le pays et qu'on parle le malgache, quand on est au courant des habitudes des indigènes et qu'on traite ceux-ci avec humanité, on se débrouille, n'est-ce pas, Monsieur Coubert ? Il nous en faut d'ailleurs si peu pour vivre, maintenant.

Nous n'avons pas été longs à réaliser le peu qui nous restait. Liquider la pension, c'était facile, il n'y avait presque plus de mobilier. Il ne nous reste plus que cette cabine de bains que nous avions achetée ici l'an dernier quand nous y étions venus en vacances et que nous pensions retrouver cette année. Nous y tenions parce que nous l'avions appelée *Veloume*.

Ma femme n'a pas voulu m'accompagner jusqu'ici, elle est restée à faire les malles, vous savez ce que c'est. Nous partons dans cinq jours, oui, Monsieur, dans cinq jours. Cinq jours encore et je ne penserai plus à cette petite pluie fine qui me tombe sur le dos à m'en faire frissonner, et je passerai l'éponge sur la pension de famille, le gérant et le passé. Charbonneaux, futur colon, je ne serai plus que çà.

En passant par Paris, j'ai pris nos billets, je les ai là, je vais vous les montrer. Mais si, mais si, ne protestez pas, Monsieur Coubert, çà me fait plaisir de vous les montrer et je suis sûr que çà vous en fera autant de les voir. Vous vous rappellerez le temps où vous repartiez là-bas.

Charbonneaux s'arrêta de parler. Il était tout joyeux d'avoir enfin trouvé quelqu'un capable de le comprendre. En l'écoutant, Coubert avait écrit machinalement en lettres capitales sur l'ardoise demeurée auprès des dominos : MADAGASCAR.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Charbonneaux tira de sa poche un portefeuille bourré de papiers et l'ouvrit sur la table. Il en sortit d'abord des photographies.

— Tenez, dit-il, voici la dernière case que j'ai habitée sur la côte. N'est-ce pas qu'elle était bien ? Voici une allée dans les caféiers. Ils sont maintenant en plein rapport. Dire que j'ai vendu tout cela.

Il prit enfin le billet de passage, le déplia et le tendit à Coubert.

— En troisième, n'est-ce pas ? On était venu comme des riches en première, mais on repart presque comme des émigrants. Le voyage n'en sera pas plus mauvais pour çà. Ce qui m'inquiète un peu, c'est mon foie, je me demande si je pourrai arriver jusqu'à Tamatave. Tous ces ennuis, çà m'a remué la bile. Est-ce que çà ne vous tente pas de repartir là-bas ?

— Vous en avez de la chance, murmura Coubert.

— Et tout le monde trouve que je suis fou. Ils ne savent pas, ils ne comprennent pas. Mais vous, en vous racontant tout çà, je vous ai donné envie d'aller faire un petit tour là-bas. Si, si, ne vous en défendez pas. Et vous savez, quand on y retourne, on n'en repart plus. Si vous m'achetez ma cabine, vous vous souviendrez qu'elle s'appelle *Veloume*, et que *Veloume* çà veut dire *au revoir*. Au revoir, veloume, je vous donne rendez-vous là-bas, j'irai vous attendre sur le quai à Majunga ou à Tamatave, car je le sais, vous y retournerez, j'ai lu ça dans vos yeux.

Il continuait de pleuvoir. La nuit tomba lentement, une nuit grise, humide et froide, qui faisait désirer invinciblement un départ. Un bec électrique s'alluma, éclairant les gouttes d'eau qui tombaient comme un vol de lucioles sur la côte. Un homme passa, le col du veston relevé, le dos voûté, qui semblait emporter sur ses épaules tout le poids de la malchance.

ROBERT BOUDRY.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# VIE ET MORT DE STRINGLOW.

Je rencontrai Mauvin place Colbert, à cette heure lourde d'après-midi de décembre où la brûlure du soleil moule le corps; et mes yeux étaient encore tout brouillés d'avoir contemplé, du haut de l'escalier qui conduit au Zoma, cette brume enveloppant toutes choses, ces contours effacés, ces couleurs délavées, ces objets comme détendus, dilatés, laissant passer au travers de leurs pores élargis les vibrations d'un rayonnement lumineux, — comme émanant d'âmes, tout entières épanchées dans le jet rythmique et muet de leurs radiations.

— M'accompagnez-vous, me dit-il ?

Je le suivis sans demander aucune précision, car sa seule compagnie m'est un plaisir, et je ne sache de promenade faite avec lui qui n'ait enrichi ma connaissance du pays.

Ensemble nous suivîmes la rue Amiral-Pierre, atteignîmes le carrefour des Quatre-Chemins, puis continuâmes par cette rue en corniche qui surplombe la Basse Ville, et d'où le regard, par delà les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

maisons, par delà les rizières, va jusqu'aux bleus sommets des monts !

Lui, silencieux, contrairement à son habitude; car cet homme a, malgré l'âge, une verdeur d'esprit qui étonne : son œil bleu, que la paupière écartée laisse à tous instants ouvert aux subtils contacts, a vu tant de choses, son esprit a tellement retenu et si bien classé, ses rapports sont si vivants et colorés, que son commerce est un charme !

Heureux qui sait raviver le passé, faire surgir de la motte de terre et se profiler sur la façade de la maison ce que l'on pouvait croire ravi par la mort; qui comprend le langage des bêtes, communie avec le brin d'herbe, la fleur éclose et le nuage ou massif et dru, ou effiloché en franges d'écharpe !

J'étais donc surpris de le voir si renfermé. Et comme chacun sait qu'il y a une contagion du silence, moi-même je marchais à ses côtés, ressentant je ne sais quel trouble où se démêlait mon étonnement, et un ferme désir de ne point troubler son retrait.

Ainsi quittâmes-nous le dur et luisant pavé pour déboucher dans cette étroite rue des Canons sise sur un haut rocher, disposée en terrasse sur le vaste panorama qu'ici encore forment la ville, la rizière gonflée de ci, de là, de boursouflures hérissées elles-mêmes de toits rouge-brun; au delà, la ligne onduleuse des crêtes et, enfin, un ciel crevé au travers duquel se percevaient des éclats de l'azur du ciel.

Le soleil était plus qu'aux trois quarts de sa course.

Un instant il demeura immobile, promenant en tous sens un regard étranger aux choses, et ses narines palpitaient comme pour retrouver des souffles qui eussent aidé à je ne sais quelle résurrection.

— C'est là, dit-il, comme se parlant à lui-même, avec une expression et un geste qui signifiaient l'impuissance et l'amertume. Comme plus que nous ne pensons nous dépendons des choses !

— Allons-nous asseoir, ajouta-t-il.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les pourtant frêles frondaisons d'Andohalo nous furent un refuge.

Il reprit :

— Je vous ai souvent parlé de mon pauvre Stringlow : C'est à sa rencontre que je suis venu, comme je le fais chaque année à pareille époque. Son souvenir, certes, est toujours en moi vivant et actif; mais son image reste latente, sa voix étouffée jusqu'à ce qu'arrive décembre, — car c'est en un tel mois que je le vis et l'entendis pour la dernière fois. Mais quand la saison ramène les tonitruants orages, des tréfonds elle monte à la surface qu'elle occupe entière, et je le retrouve alors dans sa nue pureté : ainsi explosent périodiquement ces ferveurs qui rassemblent les croyants sur les routes menant aux sanctuaires.

Je le connus au lycée Faidherbe, de Lille, où j'étais interne, lui externe : j'avais dix ans, lui même âge. Aux heures de récréation, je remarquais ce garçon, plus haut que nous tous, et qui, le plus souvent, ne se mêlait pas à nos jeux. Il était souple, cependant, et robuste, et parfois il entrait dans la mêlée avec une fureur violente, mais peu durable, reprenant, après quelques minutes, sa promenade solitaire. Ainsi s'était-il montré le plus leste et le plus fort dans des jeux qui pour lui n'en étaient sans doute pas, car il y mettait une passion trahie par l'éclat sombre de son regard. Ce sont bien ses grands yeux noirs, relevant un teint mat et un profil net qui me frappèrent et me subjuguèrent.

Je me mis à désirer son compagnonnage, et bientôt l'on nous vit toujours ensemble. Les dimanches de sortie il me conduisait chez lui. Son père avait un magasin d'instruments chirurgicaux, rue Jean-Bart, près de la Faculté de Médecine; c'était un homme portant la cinquantaine, donnant l'impression d'être souvent distrait; il avait la voix et des gestes doux, sans que j'entendisse jamais sortir de sa bouche des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

paroles de tendresse pour son fils. L'appartement était au-dessus de la boutique, confié aux soins d'une vieille servante, parfaitement adaptée au caractère et aux manières des maîtres. Un jour, étant entré dans une pièce communiquant avec la salle à manger, je vis sur les meubles, aux murs, partout, le portrait d'une femme au visage de la plus grande finesse, délicatement éclairé par la mélancolie d'un sourire et d'yeux immenses dont le regard profond me fit éprouver une gêne et comme une angoisse : c'était le portrait de sa mère, morte en le mettant au monde.

Plus tard, me rappelant ce moment, je devais comprendre que cette pièce était vouée au souvenir, et, rapprochant les images ressemblantes de la mère et de l'enfant, faire réflexion que beaucoup d'elle revivait en lui.

— Demain, me dit-il un samedi soir, je te présenterai à mon oncle.

C'était sa manière de parler, par phrases brèves, mais je lui remarquais une expression de joie inaccoutumée.

Comme j'arrivais à la maison :

— « Mon camarade Mauvin », dit-il, me prenant par la main, et me conduisant à un abbé au visage émacié. Celui-ci me caressa la joue. Sa maigreur était accrue par la robe ample et flottante, et de ses manches sortaient des mains transparentes aux doits effilés et quasi-féminins. Il était missionnaire, et revenait, après un séjour de dix ans de je ne sais quelle colonie.

— Soyez bons amis, dit-il à tous deux, et sages.

Sa présence me priva de la société de mon ami pendant près de deux mois; il ne paraissait plus au Lycée, ayant abandonné tout souci scolaire. Le dimanche, je ne le voyais que le temps du repas; il ne quittait son oncle. Il reparut enfin et, pendant quelques jours, il me tint d'étranges propos sur d'imaginaires pays et les mystérieuses et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

saintes occupations de son oncle. Puis il ne fut plus du tout question de lui.

Or, il arriva que ma famille rentra de Saïgon où mon père était médecin, pour un long congé, et loua un appartement à proximité de celui de mon ami, place Jeanne-d'Arc. Je fus heureux de l'introduire chez les miens, et il trouva auprès de mon père, de ma mère et de ma sœur des soins affectueux; nous déjeunions donc et dînions un dimanche chez lui, le suivant chez moi; puis mon père sut conquérir, le premier depuis fort longtemps paraît-il, la sympathie du sien, et nos familles, à leur tour, se lièrent d'amitié.

Le congé terminé, mes parents songèrent à partir, et décidèrent de m'emmener; je résistai vainement. Un jour mon ami et moi nous nous quittâmes sur le quai de la gare, et je ne pus retenir mes larmes, tandis qu'il paraissait impassible. Nous promîmes de nous écrire; je le fis à chaque escale et dès mon arrivée à Saïgon. Jamais je ne reçus de réponse. Cependant, son père écrivait assez régulièrement à mon père, et de cette façon je ne le perdis point de vue. J'apprenais ainsi qu'il demeurait toujours taciturne, grandissait en force, devenait un beau et grand garçon.

Mais une lettre bouleversa mes parents. Le père de mon ami disait ses angoisses de la disparition de son fils; la lettre suivante les rassura, car l'enfant, après une fugue de quinze jours, était rentré à la maison, avait, sans s'expliquer davantage, sauté au cou de son père qui pardonna sans poser la moindre question. Puis, il passa son baccalauréat. On songea alors à l'envoyer à Paris pour suivre les cours de la Faculté de Droit. Mon père l'adressa à une de ses sœurs qui y vivait, sûr que ne lui feraient défaut ni la sollicitude ni les conseils.

C'est ma tante qui, dès lors, nous renseigna sur lui. Elle l'avait introduit dans quelques salons où il paraissait de temps à autre, et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

impressionnait par sa svelte élégance et l'étrangeté de sa physionomie. Il montait à cheval, s'adonnait, tout en étudiant, aux sports violents, fréquentait les salles de tir. Peut-être aussi a-t-il ressenti à cette époque un besoin d'amour, car il s'intéressa quelque temps à une jeune fille fort belle, paraît-il. Ma tante voyait ce flirt d'un bon œil, et le père prévenu eût été ravi du mariage. Mais cette activité poussée en des sens divers ne prouvait-elle pas de sa part une nature inconstante, impuissante à se satisfaire ? De soudains changements d'orientation, une certaine manière fougueuse de s'engager dans la voie nouvelle pour la déserter aussitôt, ne disaient-ils pas la recherche impatiente du destin, le désir de lui voir prendre forme ?

On cessa de le voir un beau jour, et jamais plus il ne reparut !

C'était l'époque où l'échec de Fachoda et l'affaire Dreyfus avaient laissé la France divisée, mais unie cependant dans une commune haine de l'Angleterre. Celle-ci avait entrepris la conquête du territoire occupé dans l'Afrique du Sud par des descendants de hollandais qui, installés dans le pays dès le milieu du XVII^e siècle, avaient en 1856 organisé leur patriarcale, paisible et laborieuse république sud-africaine.

Mon ami avait demandé quelques milliers de francs à son père qui avait, comme d'habitude, répondu favorablement et, de Marseille, il annonça qu'engagé pour la guerre des Boërs, son bateau appareillait le même jour.

Le paquebot sur lequel il prit passage était le *Yang-Tsé*, 6 à 7.000 tonnes, coque blanche et cheminée noire, Compagnie des Messageries Maritimes, réputé pour bien tenir la mer. C'était au début d'avril, époque de calme en Méditerranée et où la mousson n'est pas à craindre sur l'Océan Indien. Il fit la connaissance du commandant, vieux loup de mer à la large figure encadrée de plats favoris, se montra peu parmi les passagers, ne quitta le plus souvent sa cabine que pour monter au

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

poste de commandement et s'initier à la conduite d'un navire. Le commandant, brave homme, lui donnait toutes explications, montrait et dénommait les terres rencontrées, lui signalant les roches sous-marines à éviter et les endroits où s'étaient produits des naufrages. Le récit des naufrages surtout l'intéressait. La mer tumultueuse, hurlante et comme acharnée à la perte du navire et des passagers, l'affolement de ceux-ci, le grincement infernal des chaînes au moment de la descente des canots, le flot happant des vies et roulant des cadavres, les cris des nageurs s'efforçant d'atteindre une épave et rejetés par le choc de la vague, il revivait intensément tout cela et l'horreur de cette vision lui procurait comme une secrète joie.

Il descendit à l'escale de Port-Saïd, mais il revint écœuré de la visite de ce grand bazar où de grandes enseignes appellent l'acheteur à duper, dont les rues grouillantes entendent toutes les langues, jettent autour des gens des tas de quémandeurs en guenilles, comme frelons sur un rayon de miel. Il se contenta de jeter, du bord, un coup d'œil sur la blanche, désertique et voluptueuse Djibouti; il se laissa entraîner à voir Zanzibar la parfumée, ses ruelles étroites et pleines d'ombre, ses petites boutiques par la porte desquelles se voit un banian accroupi travailler l'or ou l'ivoire; puis, convaincu sans doute qu'il ne saurait plus attendre d'agréments de telles expéditions, il ne mit plus pied à terre que sur la plage sablonneuse de Majunga. Le lendemain du jour de l'arrivée il prit passage sur un annexe, le *Pernambuco,* lequel appareilla pour Lourenço-Marquès, où il devait parvenir cinq jours après, au soir tombant.

Il n'eut d'autre hâte que de se faire conduire au service des passe-ports et, dans la nuit, le train l'emmenait au lieu de recrutement des volontaires : Komati-port. Le colonel de Villebois-Mareuil s'y trouvait ce jour-là. Il lui fut présenté; le jeune homme s'étonna de l'air distingué et bienveillant du chef, et demanda à combattre sans retard.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le colonel eut un sourire à la fois voilé et souligné par la longue et souple moustache blonde, lui donna une vigoureuse poignée de mains, tourna les talons et disparut.

Stringlow guerroya six mois, puis vint la défaite. Un petit peuple dut céder à la convoitise et subir l'injustice. Il fallut renoncer devant le nombre et le formidable armement de la puissante et tenace Albion.

Libéré, ne voulant pas rentrer en France, mais continuer de courir l'aventure et le risque, mon ami voulut être muni de quelque argent qu'il demanda à son père; il l'eut au plus tôt, et, dans la lettre d'envoi, le père disait à son fils la joie de le savoir en vie, lui recommandant, au surplus, la prudence.

Muni de ce viatique, mon ami s'en vint à Madagascar.

Il me faut ici, pour la clarté du récit, revenir à ma famille. Le climat de Saïgon avait fort nui à ma sœur, et des médecins, amis de mon père, avaient indiqué comme seul moyen de guérison le départ de la colonie. D'autre part, en France, ni le Nord, ni le Midi ne semblaient offrir un asile convenable pour des gens déshabitués du froid. Mon père s'était donc documenté sur les conditions de vie dans les diverses colonies et avait appris que les Hauts-Plateaux de Madagascar étaient favorisés d'un climat vraiment privilégié. Au surplus, Tananarive était une ville peuplée, bien ravitaillée, le prix des denrées y était peu élevé et les possibilités des meilleures pour qui voulait exercer la profession de médecin. Il sut amener ma mère et ma sœur à envisager sans répugnance une installation dans cette ville; et, après avoir réalisé le peu de biens que nous possédions en France, ils partirent pour le pays malgache.

J'étais moi-même resté à Hanoï, et, libéré du service militaire que j'avais accompli dans l'artillerie coloniale, j'étais entré dans l'administration comme commis des services civils. Je fus envoyé

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dans la brousse : c'est de ce séjour que me sont venus le goût des longues randonnées, de la chasse et de ses poursuites. Enfin, je pris là des notions précieuses sur la race, les mœurs des diverses tribus, toutes acquisitions qui me permettent de faire des rapprochements que je crois féconds. Mais je ne pus me faire à l'idée de vivre éloigné des miens. Je leur écrivis que de toutes façons je les rejoindrais, priant toutefois mon père de me renseigner si la vie du colon, pour laquelle je me sentais un invincible attrait, serait possible pour moi. La vérité est qu'il me conseilla de rester à mon poste, et que les congés pourraient satisfaire mes besoins de vie familiale; mais il me parla aussi de vastes espaces où nulle vie humaine ne palpite, d'immenses troupeaux de bœufs, et ma décision fut vite prise : je démissionnai et partis; sans songer à revoir la France, je débarquai à Djibouti pour y attendre un paquebot via Majunga et Tamatave.

Je n'insiste pas sur les péripéties de ce voyage; il suffit qu'on sache que de Tamatave à Tananarive le transport des passagers se faisait en filanzane, et à dos d'homme celui des marchandises. Je fus émerveillé de la vigueur et de la souplesse des porteurs faisant jusqu'à 60 kilomètres par jour, sur des chemins impossibles. Aux haltes, il leur fallait préparer mon repas, faire cuire leur riz. Et ils y arrivaient, malgré les fatigues de la journée, au pas gymnastique et chantant de ces longues et émouvantes mélopées qui font triste le chant de la joie.

Nous traversâmes des régions désolées, d'autres boisées; dans les basses terres, le lilial arum, fils des marais, et les peuplements de pandanus aux feuilles tombantes et épineuses; plus haut, des étendues du précieux ravenala, de mille façons utilisé; ou encore des massifs de flexibles bambous, ou, s'étendant très loin, des champs de ce palmier nain qui épanouit au bout de sa tige une auréole de flèches; par intervalles apparaissait l'onduleux ruban d'un fleuve; partout la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

coulée de la rizière étroite ici, élargie là-bas, dominée alors de l'entassement de toits de chaume où s'abritait la plus misérable, selon nos idées, des existences.

Bref, j'étais depuis cinq ans à Madagascar, quand mon camarade d'enfance Stringlow y parvint. Je connaissais la capitale, j'avais beaucoup parcouru la brousse, où je préférais vivre, m'étant consacré à l'élevage.

Il arriva donc un soir de décembre de l'année 1900; je me trouvais par hasard auprès des miens.

— Mon ancienne demeure, me dit-il, se cachait dans un pli de terrain, au flanc ouest de la montagne. Je vous la montrerai quelque jour, avec ses piliers en briques rouges et coiffée de son toit en zinc. Un petit escalier, en lacis à même la terre, y mène de la hauteur. Je vous assure que l'accès n'en est pas facile, surtout par nuit d'orage et sans lune.

Oubliait-il, mon cher Mauvin, que je la connais parfaitement sa demeure de jadis ?

Mais n'était-il pas, en ce moment-ci, étranger à lui même ? A sa voix changée, à la vivacité, à la vigueur de sa mimique, j'avais l'impression que le déroulement des faits, qu'il portait en lui depuis si longtemps cependant, leur donnait pour lui-même un aspect nouveau; qu'à les déplier, à les percevoir dans les formes et les sonorités du langage, ils provoquaient chez lui toutes les réactions de l'événement actuel.

Il poursuivit.

— Nous venions d'avoir une de nos premières après-midi étouffantes. Le ciel, encore assez pur vers les deux heures, s'était rapidement couvert de nuages noirs, immenses; puis, soudainement, s'est élevé un violent vent d'est, soufflant à ras de terre; quelques éclairs

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sillonnèrent le ciel, du côté des hauts, et ce fut la bourrasque, épaisse à ne plus voir. L'eau tombait avec fracas, tantôt droite, tantôt obliquée par les rafales du vent persistant. Vite la terre était devenue boueuse, comme pétrie, et les rigoles vous avaient des airs de petits torrents.

Je m'étais réfugié, comme beaucoup d'autres, au café-restaurant qui forme aujourd'hui l'aile des bâtiments du lycée Gallieni donnant sur ce jardin, et nous étions quelques-uns à plaindre ceux qui pouvaient se trouver sur la route. Nous savions, en effet, que le soir même devaient arriver quelques nouveaux venus à la Colonie, partis de Tamatave depuis quelques jours. Ordinairement, les bourjanes porteurs faisaient en sorte que la dernière étape fût la plus courte, et que l'arrivée eût lieu avant l'heure de la pluie, à peu près toujours la même; mais sans doute avaient-ils été arrêtés par quelque malencontreux événement. Il était sept heures quand nous entendîmes la chanson des porteurs, connue ici de tous; elle nous arrivait faiblement, brisée par l'averse. Tous sortîmes sous la vérandah, ce qui ne se produisait guère, car la curiosité s'émousse. Le patron, Tourtel, un bon marseillais qui avait su garder sa corpulence, ses bonnes joues charnues, sa ronde et chantante bonne humeur, était muni d'une lampe-tempête ainsi que chacun de ses domestiques. Ils éclairèrent ainsi, bien mal, six équipes de porteurs de filanzanes, quarante-huit hommes donc, marchant couple derrière couple, et une quarantaine d'autres chargés de bagages, ou aides maintenant allégés de tout poids : fantômes d'abord qui prenaient aspect humain à mesure qu'ils approchaient. Arrivés au gîte, les filanzanes abaissés, six hommes en sortirent, lourdement pour la plupart, et tout ruisselants. Je remarquai cependant la promptitude du saut de l'un d'eux qui, s'étant redressé, m'apparut de haute taille et souple sous ses vêtements collants. J'apercevais mal ses traits. Rentré dans la salle

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

du café, c'est lui que mon œil chercha. Sitôt trouvé, j'eus un mouvement de surprise qui me jeta à son devant. Avant même qu'il eût pu me reconnaître, j'entourai son cou de mes bras et l'embrassai. Je ne sentis pas son étreinte répondre à la mienne.

— Ah ! s'écria-t-il simplement quand il m'eut dévisagé.

— Va te changer, lui dis-je, prend soin de te bien frictionner, puis repose-toi; demain tu viendras à la maison; mes parents seraient si heureux de te revoir; et nous causerons.

Il s'attarda cependant quelques secondes, jeta un coup d'œil autour de lui, arrêta son regard sur quelques tables où, par groupes de quatre, des joueurs faisaient voltiger les cartes dans de rondes taches de lumière que faisaient six lampes suspendues, puis nous nous serrâmes les mains et il disparut. Moi-même j'eus peu à attendre une accalmie, et rentrai à la maison où je racontai l'imprévue aventure.

Le lendemain matin, de fort bonne heure, ma mère, ma sœur, mon père et moi étions à l'hôtel. Il n'avait pas encore quitté sa chambre; prévenu par le boy, il vint presque aussitôt et céda aux effusions de nous tous.

Il avait la taille bien prise, et une manière robuste de se camper, sans nulle forfanterie. Le mouvement faisait valoir un jeu de muscles aisé et précis. Le soleil avait hâlé son teint; l'effort et les privations avaient sculpté le masque, réduit le corps à l'essentiel. Il gardait cet air lointain que nous lui avions connu. Le regard, tantôt lumière, tantôt ombre; l'expression, comme jadis, trouble et de mystère heurtait et attirait en même temps.

De l'enfance à l'âge viril il y avait continuité.

— Porte tes bagages à la maison, lui dit mon père; tu as ta place en famille.

— Demain, répondit-il, car j'ai besoin aujourd'hui de mettre un peu d'ordre dans mes affaires.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A ce moment, parut un homme jeune encore, jovial, et de teint rouge malgré sa maigreur, qui s'avança délibérément vers nous.

— Te voilà, dit-il, tendant vers mon ami deux mains charnues, un peu courtaudes.

— Mon ami Banlard, présenta-t-il.

Nous sortîmes un instant sur la petite esplanade devant l'hôtel. Ma mère, ma sœur, mon père lui posèrent quelques questions auxquelles il répondit avec son laconisme coutumier.

— Je te ferai visiter la ville, dis-je, à mon tour.

Il leva les yeux, semblant faire un tour d'horizon. Tananarive à cette époque ne comprenait que les quelques maisons groupées sur la longue arête d'Ambohipotsy, et quelques autres éparses sur ses flancs. Dominaient le palais de la Reine avec son toit aigu et, aux quatre angles, ses tours carrées; puis le palais du premier ministre, bariolé, surmonté de clochetons en zinc le jour, en bronze au soir et tels qu'on s'étonne de n'en ouïr jamais la résonance. C'était, dans ces étroites limites, un grouillement de malgaches de taille petite et nu-pieds non sans noblesse dans leurs *lamba blancs;* des fantassins de notre armée coloniale, des sénégalais roides et bien découplés; de temps à autre quelques officiers à cheval passaient, ou quelque européen juché sur la primitive chaise à porteurs.

Après ce coup-d'œil jeté sur ce tohu-bohu mon ami demanda à nous quitter pour quelques affaires prétendûment urgentes.

— Je t'accompagnerai, lui proposai-je.

— Inutile, me répondit-il, je serai bientôt de retour.

— Toujours aussi étrange, s'écria mon père, tandis que nous étions sur le chemin du retour. Je doute que l'âge ni l'expérience le modifient jamais.

J'avais décidé de repartir ce même jour; mes bagages étaient prêts, et mes porteurs aussi. Mais je donnai contre-ordre.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Nous ne le vîmes de toute la journée. Le soir je retournai au café, où il s'amena vers les 5 heures.

— Nous t'attendions, lui dis-je, en manière de reproche.

— Vraiment, je n'ai pu. Vois-tu, je n'ai guère de temps à perdre. Puis, sans que je m'y attendisse, il me montra une pépite d'or :

— Qu'en penses-tu ?

— Belle, mais d'où te vient-elle ?

— Une offre d'exploitation en commun. L'affaire serait sûre et de très bon rapport. Un terrain à quelques kilomètres de Miarinarivo.

— Non, dis-je avec force.

Il n'est véritable prospecteur qui, à l'aspect d'une pépite ne puisse situer le lieu de sa provenance.

— Non, Non ! répétai-je en hochant la tête.

Il m'était venu un soudain et triste pressentiment.

— Méfie-toi ! ajoutai-je.

Un moment il me regarda surpris. Ses yeux fixaient les miens intensément. Je crus surprendre chez lui de rapides et douloureuses réflexions, bien qu'aucun trait de son visage n'eût bougé. Combien de fois me suis-je dit par la suite qu'à coup sûr, à cet instant, l'idée de la mort avait traversé son esprit et, sur la houle des sentiments, avait flotté son image livide. Plus soutenue, pensai-je, elle eût pu, cette image, lui donner enfin conscience de son sort, le décider enfin à tracer le cercle où une existence calme se serait enclose et organisée.

Mais sans doute n'était-il pas fait pour le bonheur.

— Bah, fit-il simplement. Puis, changeant le cours de ses idées :

— Je m'en veux de ne vous avoir point encore visités. Je dîne chez toi.

Mes parents le virent entrer dans la maison avec joie.

— Nous t'attendions, lui dit ma mère, et ton couvert est mis.

Il s'efforçait visiblement de se débrider. Au cours du repas ma

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



*Cl. Henri Santini.*

SORTIE DE TANANARIVE (LAC D'ANOSY).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sœur voulut être renseignée sur cette Afrique qu'il venait de quitter, mais ses réponses, évasives sur lui-même, toujours brèves sur le reste, ne pouvaient rien éclairer.

A minuit, il prit congé de nous. Nous ne devions plus le revoir.

Je dormis mal toute la nuit, et, au matin, fort tôt, j'étais à l'hôtel. Les boys déjà étaient affairés, et l'un d'eux, qui avait été de veille, m'apprit que Stringlow était parti au petit jour sans avoir prévenu personne la veille, ni rien dit à lui-même. Cela accrut mon agitation. Je résolus d'attendre Banlard, et me promenai sur la place. Celui-ci parut vers 9 heures.

— Où est allé Stringlow ? lui demandai-je aussitôt.

Il me considéra sans surprise.

— Déjà sorti ? Ah ! il ne tient pas en place. C'est son habitude de rôder sous les étoiles.

— Mais, repris-je, comme si j'en avais la certitude, il a quitté la ville. Ne vous a-t-il fait aucune confidence ?

— Aucune. Il en est plutôt avare. Mais quoi donc vous alarme ?

Je ne répondis pas à cette question. Toute la journée je restai accroché à lui comme si j'en pouvais attendre un propos qui portât une révélation.

— Non, me dit-il, il ne s'est pas éloigné; il ne m'aurait pas fait çà. Voilà des mois que je ne le quitte jamais; pendant des mois, ensemble nous avons côtoyé la mort.

Ah, vous craignez pour Stringlow ! C'est un débouillard, vous dis-je, à qui on ne la fait pas.

Son regard s'alluma, son geste devenait plus vif.

— Oui, un homme, et un sacré homme. L'as des as !

Son air de conviction rendait brûlante pour moi chacune de ses



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

paroles par quoi, vulgairement peut-être, s'exprimait son admiration.

Il conta :

— Quand il vint dans notre groupe, tous comprîmes aussitôt qu'il était quelqu'un; l'étoffe d'un chef, quoi ! Et, dès les premières escarmouches, il montra un sang-froid, une résolution, qui, plus d'une fois, nous tirèrent d'un mauvais pas. Notre chef l'ayant remarqué, le complimenta, et lui demanda quelle récompense il désirait.

— Constituer un corps franc, répondit-il.

Quelques jours après, sans doute avait-il fallu consulter d'invisibles autorités, cinquante hommes étaient mis à sa disposition, qui, tous, lui fit-on savoir, avaient fait leurs preuves.

Dès lors, ce furent des randonnées légendaires là-bas. Il fallait presque toujours combattre en terrain complètement découvert et où le nombre donc avait l'avantage. Il nous établit à la limite d'une plaine, au pied d'une montagne qu'il avait soigneusement explorée et riche sinon de végétation, du moins de ravins profonds, où toute poursuite devenait impossible. De là nous avions l'habitude d'aller chercher l'ennemi, très loin, comptant que la rapidité de nos chevaux ferait face à toute nécessité.

Lui sortait souvent seul, la nuit, et revenait fort tard, s'étant j'imagine, car il ne parlait guère, aventuré jusqu'aux barrières des campements ennemis. C'est ainsi que nous le vîmes revenir certain soir muni de trois équipements de soldat anglais dont je vais vous dire l'utilisation.

Il avait appris, comment ? qu'un train passerait portant un chargement d'or. Vous ne connaissez pas ces régions ? Inutile donc que je les désigne par des noms.

Il nous proposa, à un camarade et à moi, de le faire sauter tout bonnement. Nous baragouinions un peu d'anglais, lui le parlait très bien. Nous partîmes, passâmes inaperçus des sentinelles nombreuses

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cependant, mîmes au bon endroit de grosses charges de dynamite, et attendîmes non trop loin de là, vous pensez bien, car nous entendions profiter de l'aubaine.

Nous l'entendîmes arriver, notre train. Le bruit de l'explosion fut terrible; une flamme rouge monta très haut et dans elle toutes sortes de débris flambants. Nous pûmes, profitant de l'affolement des soldats accourus, nous mêler à eux. C'était pour nous apercevoir que le train ne portait rien d'autre que du fourrage.

Nous déplaçâmes notre installation après ce coup. Nous prévoyions, en effet, que l'alentour serait battu par des forces trop nombreuses pour que nous puissions lutter avec elles de front. Nous cherchâmes un endroit similaire, au pied du mont toujours, de manière à préserver notre fuite.

Certain soir, il nous convoqua, les mêmes, pour nous apprendre que nous pourrions re nouveler le coup du train qui porterait cette fois-ci Kitchener lui-même, et l'affaire valait le risque. Nous prîmes les mêmes précautions, et réussîmes. Mais quelques jours plus tard Stringlow nous apprenait que Kitchener avait quitté le train une heure plus tôt que nous n'avions prévu et poursuivi sa route à cheval dans la nuit, ayant ainsi évité la mort. Evidemment, se méfiant des espions, nos ennemis faisaient circuler de faux bruits sur les déplacements de leurs chefs. Le danger qu'avait couru le plus important d'entre eux émut profondément les anglais qui décidèrent de mettre en branle des forces considérables pour nettoyer la région que nous terrorisions. Les escarmouches furent nombreuses et violentes. Nous leur tuâmes beaucoup de monde. Le coup de fusil de Stringlow allait, avec une surprenante sûreté, au chef que nous voyions s'affaisser et de son cheval rouler à terre. Car nous combattions de bien près. Souvent ils crurent nous avoir encerclés et nous prendre. Mais notre tactique consistait à battre en retraite vers nos refuges

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

lentement et toujours combattant, puis soudain nous disparaissions.

Cependant, ils arrivèrent à leurs fins. Avertis sans doute d'une de nos sorties, ils nous surprirent et nous encerclèrent. Nous combattîmes avec une rage désespérée, sûrs que la mort serait notre lot. Nous avons laissé couchés beaucoup de nos compagnons et les anglais capturèrent les cinq survivants qui, dépourvus de munitions, avaient dû cesser le feu.

Comment pûmes-nous nous échapper, lui et moi ? La froide ingéniosité de Stringlow fit le miracle. Nous savions ce qui nous attendait. Les anglais, après un simulacre de jugement, condamnaient à mort tout Français pris les armes à la main.

Nou n'eûmes plus à les combattre. Au cours même de notre internement les hostilités avaient pris fin.

— Je ne l'ai plus quitté, me déclara Banlard après un silence. Je ne peux plus le quitter.

Nous ne vîmes reparaître Stringlow ni le soir ni le lendemain.

L'inquiétude avait gagné le confiant Banlard lui-même. Une commune angoisse pendant dix jours nous retint l'un près de l'autre. Le onzième le bruit se répandit que notre ami avait été retiré mort d'un trou d'eau.

Je portai la triste nouvelle à mes parents, qui en furent accablés. Une peine commune assemble les gens. Nous nous tenions, l'après-midi de ce même jour, au salon, assis chacun dans notre coin, immobiles, muets, comme unis par une même âme, mais extérieure à nous-mêmes en même temps qu'intérieure et nous enveloppant de deuil. Ame aussi de la pièce où nous étions, car elle semblait partager notre tristesse. Et nous devions tous avoir ce sentiment qu'un mot prononcé, un geste accompli, déchireraient quelque chose en elle.

Le lendemain je sortis, désireux d'avoir des nouvelles et les redoutant

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

aussi, comme s'il était possible d'aller au-delà d'un tel malheur. Je rencontrai Banlard désespéré.

— Eh bien, me dit mon père à déjeuner. As-tu rien appris ?

Je haussai les épaules.

— Vois-tu, continua-t-il, s'adressant à ma mère; la mort de ce garçon continue étroitement sa vie, et aussi son ascendance. Stringlow, ce nom m'avait surpris, et j'eus la curiosité d'en connaître l'origine. Installés en France depuis trois générations, les Stringlow venaient de ces pays nordiques où leurs lointains ancêtres avaient appris à se frayer un chemin dans le brouillard, et, sur de frêles esquifs, à tenter la fortune sur la haute mer dans des directions inconnues. En France, on trouve mêlées à eux par le mariage une espagnole, une mexicaine, une grecque : chez eux c'est toujours le goût de l'inconnu, de la surprise.

— Pauvre garçon, répondit seulement ma mère, en essuyant une larme.

Et moi :

— Comme j'eusse aimé l'avoir pour compagnon de brousse.

Je ne trouvai pas d'autres mots pour dire ma douleur et mes regrets.

*
* *

L'air était devenu frais. Il se leva et nous partîmes.

— Je n'ai pas voulu voir son cadavre, reprit-il. Je partis, et ce n'est que plusieurs mois plus tard que j'eus la curiosité de connaître le lieu de sa mort. C'est ce vallonnement répété à perte de vue qui, sinueux comme ces ondes nées d'une corde pincée, est le visage caractéristique et familier des Hauts-Plateaux : la terre ocre, selon la saison, se

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

blondit de *bozaka* ou se ternit de la suie que laissent les feux de bergers. Dans une étroite fissure un cours d'eau coule sur une pente rapide, — qui rencontre au bas un seuil rocheux pour, de là, rebondir et former une chute d'environ quatre mètres de haut, laquelle s'écrase dans une espèce de vasque d'environ trois mètres sur quatre.

— C'est sur le raidillon, raconta son compagnon, au-dessus de la chute, qu'après déjeuner il puisait et lavait le sable. C'est de là qu'il fut entraîné et précipité dans le fatal tournoiement de l'onde.

Crime ou accident ?

On ne trouva sur lui ni argent, ni papiers.

Nous descendîmes cette côte du théâtre, raide à tel point qu'on ne la peut descendre qu'en rejetant le corps en arrière.

La soirée était belle, extraordinairement pour la saison.

Des lueurs d'or éparses individualisaient les flaques d'eau dans les rizières.

Nous étions aux Quatre-Chemins, quand, d'une voix étouffée, comme on dit une confidence à ne jamais révéler :

— Huit à dix mois plus tard, je recevais une lettre que je conserve comme une relique : Elle me disait : « Racontez-moi ce que vous savez de Stringlow; envoyez-moi, je vous supplie, quelque souvenir de lui; j'étais sa fiancée... »

— Je ne sais, reprit-il avec plus de fermeté, ce qui m'a décidé à vous conter si longuement cette vie. Tôt brisée comme elle fut elle ne peut être un exemple. Quelquefois, j'ai songé à l'écrire, mais vous savez quelle horreur j'ai de la chose littéraire : j'avais peur que çà n'en prît l'aspect. Non, il m'appartenait seul, et d'autres n'avaient que faire de le connaître. Puis l'âge sans doute et les forces affaiblies ne me permettent plus de porter seul cette image incisive et obsédante qui me meurtrit la chair et l'âme. Ce que je vous ai dit me soulagera-t-il quelque peu ?

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Nous débouchions sur la place Colbert, et l'éblouissant soleil nous apparut à travers les chênes rendus plus noirs. Il était près de disparaître, et semblait vouloir dégorger ses richesses pour s'étaler dans sa magnificence peut-être, peut-être aussi pour faire aux humains le plus somptueux des legs, riche de tout l'espoir du monde, et les convaincre que la sombre nuit n'a pas tout conquis à l'existence.

D. CHIAPPINI.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# RAKOTO JOSEPH, CHASSEUR DE 1re CLASSE.

*Aux anciens poilus malgaches...*
*A ceux du 12e bataillon.*

Doucement la nuit commençait à fondre, une vague lueur blanchâtre se levait comme à regret, avec une lenteur infinie... Depuis une heure la canonnade s'était tue; seuls quelques éclatements s'espaçaient encore dans le lointain. L'œuvre de mort : la préparation d'artillerie, était terminée...

Dans le secteur un grand silence régnait. Partout des hommes casqués, équipés pour l'attaque proche, étaient allongés à même la terre... Ils attendaient l'heure H...

Rakoto Joseph, chasseur de 1re classe du 12e bataillon de Chasseurs Malgaches, était couché, comme ses camarades de la 2e compagnie, à l'abri d'un petit parapet, vestige d'une tranchée ancienne déjà à moitié comblée. Ah ! combien il eût été heureux d'enlever ses « kiraro »,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dans lesquels ses pieds de paysan se sentaient si mal à l'aise ! Malheureusement, auprès de lui, se trouvait le lieutenant, commandant la 3e section; il n'y avait rien à faire. Rakoto enviait à cette heure les camarades, éloignés du chef, qui sans doute pouvaient se permettre cette fantaisie !

Pendant la première partie de la nuit, le bataillon avait cheminé dans un terrain invraisemblable, parsemé de trous d'obus, puis dans un labyrinthe de boyaux et chacun, en atteignant l'ultime position, celle du départ du lendemain, s'était laissé tomber, harassé, moulu sur la terre, cette terre plus encore meurtrie que l'homme lui-même, au cours d'une guerre interminable, où toutes les nations se coudoyaient sans se connaître.

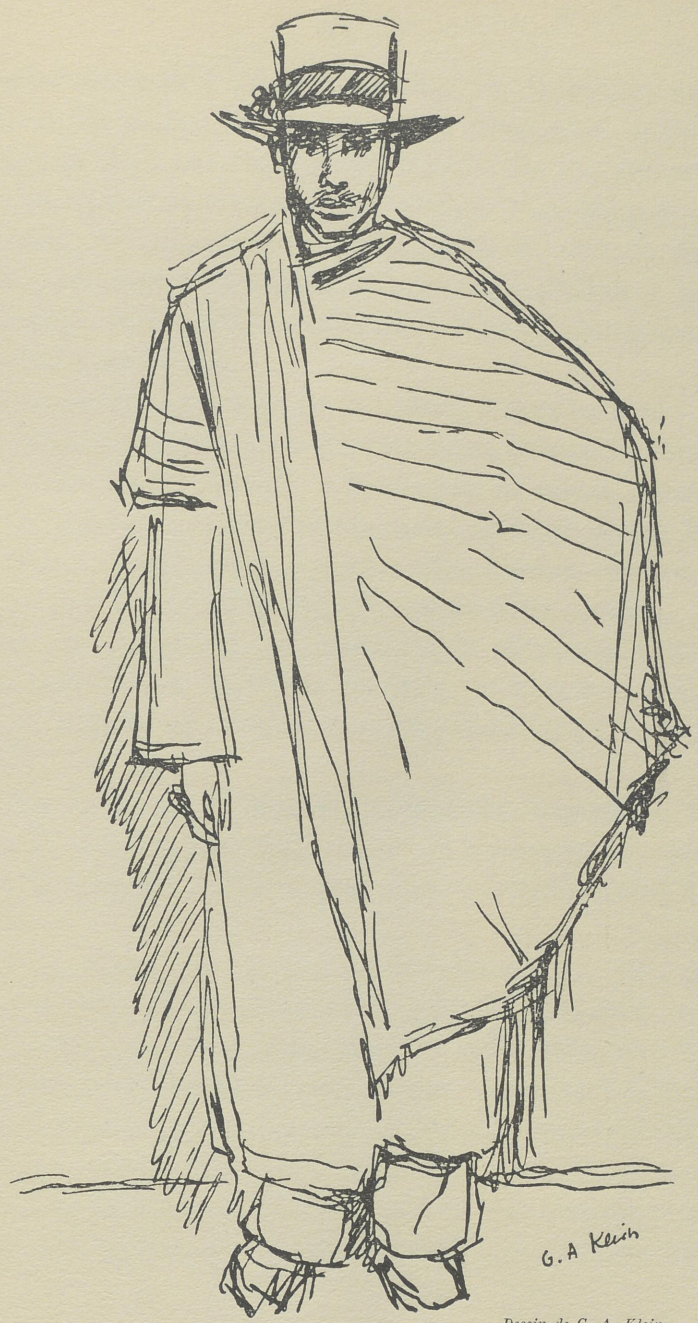
Dans sa cervelle de malgache frustre, Rakoto Joseph commençait à réfléchir à l'aventure qu'il subissait. Il pensait que le jour où, à Betongolo, il avait troqué son *lamba* contre une capote kaki, il n'avait certes pas réalisé une brillante opération. A vrai dire, on lui avait cependant payé une prime d'engagement, lui permettant de rétablir quelque peu une situation de paysan, petit propriétaire, plutôt compromise.

L'allocation aiderait la famille en son absence; sa *ramatoa*, avec quatre *zazakely* vivraient sans ennuis; il avait aussi sa belle-sœur et ses deux petites filles à sa charge...

Au retour à Madagascar, il retrouverait tout cela, et peut-être pourrait-il doubler la paire de grands zébus noirs, que l'aîné des *zazakely*, âgé de douze ans, devait maintenant conduire comme un bouvier accompli.

Et puis, au fond, les *Vazaha* n'étaient pas si mauvais; les chefs étaient bons avec leurs hommes; la nourriture ne manquait pas... et Rakoto se disait qu'à tout prendre, il n'était pas tellement malheureux, toutes les balles ne tuant pas...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques




*Dessin de G. A. Klein.*

TYPE HOVA.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'aube commençait à éclairer la vallée; on distinguait maintenant un ravin et les pentes de ce plateau de Vauxaillon, qu'il faudrait bientôt gravir, dans une atmosphère de fer et de feu. De droite et de gauche, des ombres mouvantes se précisaient : gradés parcourant les sections pour les recommandations ultimes. A côté de Rakoto, le lieutenant regardait inlassablement sa montre. Parfois il la secouait et l'approchait de l'oreille, comme pour bien se convaincre que son tic-tac n'était pas arrêté.

Un moment, les yeux fixés sur le cadran, il leva un bras : « Baïonnette au canon », commanda-t-il à voix basse. Une autre voix, celle du sergent *vazaha,* reprit l'ordre : « Baïonnette au canon, faites passer ». Tout le long de la ligne alors se répercuta un bruit de fer froissé, un déclic, allongé indéfiniment... et plus rien; chacun retenait sa respiration, sentant que le bond dans l'inconnu était proche...

Soudain, un hurlement, un déchirement effroyable troua la nue; la brume commençait à monter du ravin, et d'un seul élan, derrière un barrage roulant où miaulaient lugubrement les 75, les compagnies s'élancèrent...

Du côté adverse, la surprise rapidement surmontée, l'artillerie commençait à répondre. Aux pièces de campagne, la lourde vint bientôt à la rescousse, et les « gros noirs » commençèrent à vrombir dans l'air.

La section de Rakoto recevait l'avalanche des 150, sans ralentir sa marche. Formée, dès le début du marmitage allemand, en colonne d'escouade par un, elle semblait jouer à cache-cache avec les « gros noirs ». Elle avait d'ailleurs, pour éviter le terrain battu, dû serrer un peu sur la droite et se trouvait maintenant auprès de la Légion...

Halte dans le fond d'un ravin pour respirer un peu, et surtout pour attendre la progression des éléments de tête, qui paraissait se ralentir.

Arrêt vite terminé; on allait maintenant aborder les pentes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'artillerie y faisait rage, les éclatements succédaient aux éclatements, projetant de tous côtés de la terre, de la pierraille et du fer.

La section grimpait lentement; tantôt elle se couchait, tantôt elle repartait au pas de course, attirée par l'espoir de trouver un peu plus loin un coin où elle pourrait se protéger de la mitraille... Comme ses camarades, Rakoto courait, haletant; les courroies des cartouchières lui meurtrissaient les épaules... Ah ! que le casque était donc lourd sur sa tête, et ce fusil, qu'il balançait dans sa main droite, il l'eût volontiers échangé contre une *angady*... Et il y avait aussi ses pieds, ses pauvres pieds, qu'il aurait bien voulu tremper comme autrefois dans la rizière proche !

Soudain, trois marmites arrivèrent sur la section; deux éclatèrent à droite, mais l'autre souleva une immense masse de terre devant elle. Instinctivement les chasseurs avaient courbé l'échine... trop tard, les premiers de l'escouade étaient happés par l'explosion...

Rakoto eut une brusque sensation de chaleur étouffante; tout son être sembla s'annihiler... et puis, plus rien !...

Lorsqu'il reprit ses sens, le soleil était déjà haut à l'horizon, il faisait une chaleur accablante. En ouvrant les yeux, il se rendit compte qu'il se trouvait sur le bord d'un immense entonnoir. Près de lui, son lieutenant, allongé les bras en croix, la face ensanglantée, ne bougeait plus; et puis, il reconnut le caporal *vazaha,* gisant sur le ventre, qui griffait spasmodiquement le sol de ses doigts contractés. Plus loin, trois autres chasseurs étaient étendus sans mouvement...

Il essaya de se redresser, mais une atroce douleur au ventre l'obligea bien vite à se recoucher; sa main droite tenta de palper le point où il souffrait, elle revint toute rouge, après avoir senti quelque chose de gluant et de chaud... Un éclat d'obus lui avait ouvert le ventre...

Rakoto ne souffrait pas outre mesure; à part une soif insensée, il ne ressentait qu'une torpeur grandissante, et il n'osait ni appeler ni

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bouger; il attendait, hébété, sans savoir, sans espoir, comme sans désespérance.

Un moment, il entendit des voix qui se rapprochaient de lui : c'étaient les brancardiers d'un bataillon de la Légion étrangère. Ils s'approchèrent des cadavres, qu'ils contemplèrent un instant sans mot dire, et puis, parmi les gémissements et les plaintes que lui arrachait la douleur à chaque mouvement, ils emportèrent Rakoto, après l'avoir déséquipé et pansé.

Maintenant, la bataille battait son plein sur le plateau de Sorny; le crépitement des mitrailleuses martelait l'air rageusement; partout au long de sa randonnée, Rakoto voyait des corps étendus, immobilisés dans le grand mystère de la mort.

Les brancardiers débouchèrent enfin dans un chemin creux et déposèrent leur fardeau. Quel étrange et affreux spectacle à la fois, que ce chemin où une foule de blessés étaient entassée, les uns couchés sur des brancards, d'autres à même la terre. Une plainte désolée, un gémissement d'infinie douleur montaient de ces corps meurtris; des pansements ensanglantés jonchaient le sol, comme des fleurs rouges et blanches, horrible flore de ce coin d'épouvante... Il y avait là des Sénégalais, des légionnaires, des artilleurs, des Américains, et des zouaves.

Ces derniers, ceux du 8e de marche, avaient établi, en ce lieu bien abrité contre le feu de l'ennemi, leur poste de secours avancé. Entouré de ses infirmiers, le médecin d'un bataillon pansait ces malheureux, dont la vie s'écoulait lentement.

A la vue des nouveaux arrivants, il eut un froncement de sourcils : « Qu'est-ce que c'est que ceux-là encore; vous ne pouvez pas porter vos blessés dans votre secteur; vous ne voyez donc pas que nous sommes débordés ici !

— Monsieur le Major, répondit le caporal légionnaire, figé au

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

garde-à-vous, c'est un malgache qu'on a trouvé tout à l'heure, et on l'apporte au plus près.

— Bien, fit le docteur, adoucissant la voix, tu as bien fait et merci quand même ».

Bientôt, il se penchait sur Rakoto, dont on avait à grands coups de ciseaux coupé les vêtements. Le pansement ressemblait sur son ventre à une grande ceinture rouge : d'une horrible plaie de l'abdomen la masse intestinale s'échappait déjà tuméfiée, baignée d'une hémorragie en nappe. Le blessé était froid et n'avait plus de pouls perceptible; il geignait sans arrêt. Hochant la tête, tapotant lentement les joues de Rakoto, le médecin parla doucement, très doucement : « Comment t'appeles-tu ? — Rakoto Joseph, exhala le moribond. — Bien, bien, mon vieux, je vais calmer tes douleurs tout de suite ». Un signe, et le caporal-infirmier pratiquait aussitôt une injection de morphine... une injection comme pour un riche !

Peu après, Rakoto cessa de se plaindre, il ressentait comme une grande béatitude après la piqûre du *vazaha*. Il perdait peu à peu la notion des êtres et des choses... Mais voilà que devant ses yeux, surgit une vision incertaine d'abord, mais se précisant de plus en plus...

Cela se passait bien loin, là-bas, à Madagascar... Les *ramatoa* repiquaient le riz dans la rizière d'Alarobia, et le *zazakely* de douze ans menait vers Tananarive la charrette aux roues massives attelée de grands zébus noirs... Partout, la campagne de l'Imerina était verte et le soleil incendiait la grande ville rouge de sa lumière de sang. Sur la plus haute colline, le *Rova* resplendissait d'une étrange beauté... Rakoto souriait à son pays, qu'il revoyait dans son inaltérable splendeur... Il murmura par deux fois : *Tsarabe, Tsarabe...*

Tout à coup, un vacarme effroyable se répercuta dans le chemin, sursaut de centaines de pièces de tous calibres vomissant la mort de leurs gueules de feu... Chasseurs malgaches, tirailleurs, zouaves et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



*Cl. Henri Santini.*

POTERIES AU ZOMA.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

légionnaires — la « Marocaine » tout entière — rejetaient pour la dernière fois la contre-attaque ennemie et gardaient enfin la position si chèrement conquise...

Rakoto subit l'affolante surprise, ainsi que ses camarades blessés... la vision s'effaçait. Comme s'il eût tenté de la poursuivre, il fit un effort pour lever sa tête; elle retomba inerte sur le brancard...

Rakoto Joseph, chasseur de 1re classe de la 2e compagnie, du 12e bataillon, était mort pour la France...

Son esprit, sans doute, a rejoint celui des ancêtres, et plane maintenant sur la case familiale, sur la rizière, où les *ramatoa* coupent toujours le riz, tandis que le *zazakely* entasse les gerbes sur la lourde charrette traînée par les grands zébus noirs.

Docteur R. Dartigolles.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# UN CRIME.

Pendant mon long séjour au pays sihanaka, je fus des années à ignorer que mon cuisinier était, en réalité, un des personnages les plus puissants de la région : le sorcier.

Il fallut des événements sensationnels pour occasionner cette découverte.

Ces événements, les voici.

Il y avait dans le nord du district un village isolé qui comportait une école officielle. Un jeune instituteur hova y avait été nommé. Un jour, un coureur apporta un mot de sa femme à l'administrateur : « Mon mari a été assassiné cette nuit ». Immédiatement, le chef de district se mit en route. Il avait d'excellents porteurs; douze heures plus tard, il était sur les lieux du crime et commençait son enquête.

Dès son retour, il vint me trouver. Comme il était déjà tard, je fis installer deux fauteuils et une table sur la vérandah de ma case

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et nous prîmes l'apéritif en contemplant le rapide coucher du soleil, les couleurs changeantes du ciel, tellement différents l'un et l'autre de nos visions occidentales.

— Drôle de pays ! s'écria l'administrateur, et il alluma sa pipe.

La nuit était tombée. Un insecte fit un bruit comme si l'on grattait un treillage métallique avec un morceau de fer. Il y avait peu de moustiques; nous étions déjà en pleine saison sèche.

Le disque rouge de la pipe de mon visiteur gagnait d'intensité à courts intervalles réguliers : mon hôte devait aspirer la fumée avec nervosité.

Je me gardais de souffler mot et, ainsi que je m'y attendais, il se mit bientôt à parler.

— Me voici juge d'instruction, dit-il. Comme si je n'avais pas assez de travail avec mes routes, mes impôts, mon état civil, mes constructions, sans compter le reste ! Deux cent dix-sept signatures à donner à mon retour, je les ai comptées, mon cher !... Donc, me voici dans ce patelin de malheur. Le cadavre était encore en place (il était temps qu'on l'enterrât), dans la case à côté de l'école, assez horriblement massacré. Au milieu de la pièce, une marmite avec du riz. Tout autour, des nattes. Des bouteilles avec du *toaka,* le fameux alcool du pays. Au fait, il faudra que j'aille pincer quelques distillateurs — car je m'occupe aussi des Contributions Indirectes. Bref, ça faisait l'effet d'un festin interrompu d'une façon sanglante. Mais çà n'explique rien. Et dans un crime, il faut toujours chercher le motif. Je commence par interroger la femme, une belle petite Hova, très jeune. Elle était tout angoissée, la pauvre. « Emmenez-moi, me supplia-t-elle. Je ne veux plus rester au milieu de ces Sihanaka. J'ai peur de ces gens-là; ils nous détestent, nous autres, les Hova. Quand mon mari m'a dit qu'il avait invité quelques habitants, je suis partie chez la sage-femme, j'ai passé la nuit chez elle. Ah, si j'avais pu

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

savoir ! »... Je questionne la sage-femme. « Oui, elle a passé la nuit chez moi, me dit celle-ci. Elle m'a raconté que son mari recevait quelques hommes du village qui lui avaient promis du riz et des volailles et qu'elle ne voulait pas assister au repas. Nous avons fait de la broderie et nous nous sommes couchées. Je lui ai prêté une chambre de la Maternité. Le matin, elle est rentrée chez elle et a ameuté le village. Je n'ai entendu aucun bruit la nuit... » Le chef de canton, un Betsimisaraka, était en tournée au moment du crime. Il n'a pas une très haute opinion de la victime. Je vous résume un long discours. « L'instituteur n'était pas aimé dans la circonscription scolaire. Il exigeait des cadeaux de la part des parents. En outre, le bruit courait qu'il avait défloré deux ou trois de ses élèves ». (Evidemment, c'était des fillettes déjà formées, mais il n'est pas absolument impossible de chercher une vengeance de ce côté). « Sa femme lui avait d'ailleurs reproché le fait et l'avait accusé publiquement de mener une vie dissipée. Quelquefois, il buvait. »... Je cuisine les notables. Là, rien. Ils ne savaient rien, ils ne s'étaient occupés de rien, aucun d'eux n'avait jamais franchi le seuil de la case. C'était un Hova, ils ne le fréquentaient pas. « Vous a-t-il demandé des cadeaux ? » — Oui, souvent. Sa femme portait des bas, des souliers, des *lamba-la-soie* (Une élégante, dirions-nous !) « Avait-il des maîtresses ? » — Ils ne savaient pas... J'interroge quelques fillettes, avec la sage-femme comme interprète. Il en ressort que le maître d'école les avait peut-être caressées, mais dans des limites raisonnables... Voilà, dans les grandes lignes, le résultat de l'enquête. Que pensez-vous de l'affaire ?

— Je pense qu'il s'agit d'une vengeance de race à race et que vous ne prouverez jamais rien, tous les habitants du village s'entendant comme un seul homme.

L'administrateur alluma une nouvelle pipe. C'était un garçon

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

perspicace et ayant acquis rapidement une connaissance certaine du pays.

— Pour moi, il n'y a qu'un seul fait de sûr : l'instituteur a été assassiné. Tout le reste, je n'en crois pas un mot. Ici, dans tous les crimes, sauf pour les accidents spontanés au cours des vols de bœufs, il n'y a toujours qu'un motif : l'intérêt. Et dans toutes mes présomptions, je ne retrouve pas ce mobile unique. Figurez-vous un instant que réellement quelques notables se soient réunis chez l'instituteur et qu'excédés de ses demandes, ils aient voulu l'expédier dans l'autre monde. Le premier raisonnement qui leur fût venu à l'esprit, serait le suivant : nous aurons un autre instituteur qui sera peut-être pire — et le meurtre n'aurait pas eu lieu. Non, voyez-vous, je suis très embarrassé et c'est la raison pour laquelle, toute camaraderie mise à part, je suis venu vous trouver.

— Mais je ne suis pas juriste...

— Il ne s'agit pas de cela. Voulez-vous appeler votre cuisinier ?

Je fis un saut de mon fauteuil.

— Je ne vois pas le rapport ?...

— Appelez donc votre cuisinier, fit doucement l'administrateur.

Je passai derrière la case pour aller quérir mon cuisinier dans son royaume de casseroles, une cabane en roseau éclairée par le feu du foyer.

Le temps d'allumer une lanterne-tempête, et il vint nous rejoindre.

C'était déjà un vieillard, à la barbe inculte, un bon et loyal serviteur qui depuis des années ne négligeait aucune des ressources du pays pour m'assurer une table confortable, à un prix plus que modique.

Il fit un grand salut à l'administrateur. Celui-ci l'invita à s'asseoir; — il s'accroupit à ses pieds. Mon hôte se pencha en avant et se mit à lui parler avec une douceur singulière.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Mon cher ami, tu comprends bien le français. Ne proteste pas, je le sais. Tu vois, je ne t'ai jamais inquiété, je n'ai jamais parlé de toi à ton maître. Cependant, tu m'as suivi pendant plusieurs soirs en semant des cailloux sur ma route *pour me rendre bon* et les gens du chef-lieu t'ont bien payé parce qu'ils ont cru constater un changement dans mes actions. Je le sais. Et dans la nuit, tu vas trouver des malades et quelquefois tu les guéris. Tu empêches les femmes enceintes d'avoir des jumeaux. Çà aussi, je le sais. Il y a des lois qui m'auraient permis de te poursuivre. J'ai fermé les yeux. Car ton père a été sorcier, ton grand-père a été sorcier. Maintenant, je te demande un service. Tu connais qu'un instituteur a été assassiné dans le Nord. Va, retire-toi dans un endroit secret, fais le *sikidy* pour le mort et reviens me confier ce qu'a dit le *sikidy*.

— Oui, Monsieur le 'Strateur, fit mon cuisinier.

J'étais bouleversé. L'administrateur me regarda avec un sourire un peu grave.

— Si l'on profitait de la lampe pour faire un piquet en attendant ? me proposa-t-il.

— Je vais en chercher une deuxième et les cartes.

Nous nous mîmes à jouer et je fus reconnaissant à mon chef de district de m'éviter ainsi des paroles ridicules.

Enfin, mon domestique qui avait interrogé le sort, comme faisaient ses ancêtres, réapparut avec son tablier taché. Je pensai aux bonnes sauces qu'il savait faire, à ses flans, à son canard au vin rouge. Je ne pus m'empêcher de trouver mon hôte un peu naïf de s'adresser à lui dans une question aussi grave.

Le cuisinier-sorcier s'accroupit à nouveau devant le chef et murmura :

— Le mort n'a pas été tué par plusieurs, a dit le *sikidy*, mais par un seul. Il a été tué avec un bâton dans un chemin creux qui mène

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à la rivière. Il faisait sombre. Un homme et une femme jeunes au teint clair ont porté le cadavre dans la case. Là, ils l'ont frappé avec une hache.

L'administrateur se dressa.

— Merci, mon ami !

Et il lui serra la main.

— Vous venez, me dit-il.

Je le suivis. Nous passâmes à la résidence où il endossa son uniforme. Puis, nous allâmes réveiller l'écrivain-interprète et nous nous rendîmes chez le directeur de l'école officielle près duquel s'était refugié la jeune veuve.

Le chef de district la fit amener dans une chambre. La femme, les cheveux dénoués en signe de deuil, ses grands yeux apeurés, son teint rappelant l'ivoire bruni *d'un ancien fume-cigarettes,* était réellement jolie.

L'administrateur s'approcha d'elle, une expression terrifiante dans le visage.

— C'est ton amant qui a tué ton mari, prononça-t-il sur un ton qui n'admettait aucun doute.

L'écrivain-interprète, de saisissement, se mit au garde-à-vous. Mon propre cœur battait à coups déréglés.

La jeune femme se jeta à genoux :

— Pardon, pardon !

— Qui est-ce ? demanda le juge.

— L'instituteur-adjoint d'Ambohimanga.

— Où est-il ?

— Il est parti par la forêt, avoua la complice en éclatant en sanglots.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Bien, fit le chef. Mais pourquoi, diable, n'as-tu pas simplement fichu le camp avec lui, sans faire assassiner ton mari ?

Alors, à travers les pleurs, les hoquets, nous parvint cette réponse :

— Nous aurions perdu la pension...

ALBERT MARX.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# HISTOIRE D'UNE FEMME « MOMBA ».

*Momba,* être stérile est, pour une femme, en Imerina, la plus grande tare après la lèpre.

Hélas ! c'était le cas de ma voisine, Ratsara Lavavolo, *la belle aux longs cheveux,* noble de la caste des Andriamasinavalona.

A trente ans, malgré quinze années de mariage et, disaient les mauvaises langues, un nombre assez copieux d'infidélités, elle était encore sans enfants !

Elle avait eu beau aller consulter plusieurs *mpisikidy* tous réputés, rien n'y faisait.

Ceux-ci lui avaient nommé toutes les pierres sacrées, que d'autres femmes avaient implorées avec succès.

C'était d'abord le rocher d'*Ambatobevohoka* (à la pierre enceinte), gros bloc de gneiss couché de 4 mètres sur 2 mètres ayant la forme d'un gros œuf.

Les femmes qui désiraient avoir des enfants devaient oindre de graisse cette pierre, sur une ligne qui la contourne dans sa partie la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

plus renflée. Elles devaient jeter ensuite sur la pierre un caillou. Si celui-ci restait en place, c'était de bon augure.

Cette pierre d'*Ambatobevohoka* est comme posée sur une colline, à environ quatorze kilomètres de Tananarive, sur la route qui va à Ambatofotsy, vers le Sud.

De là on voit les montagnes où ont été ensevelis les premiers ancêtres royaux, les *Ampandrana.*

Seuls les cris des corbeaux, qui sont attirés par l'odeur de la graisse dont la pierre est enduite et sont considérés là comme sacrés, troublent le silence des lieux.

Ratsara Lavavolo s'y était rendue, à l'aube, ayant choisi, comme il convenait, le treizième jour de la lune d'Alakaosy. Elle n'avait pris aucune nourriture et s'était abstenue dans la nuit de tout acte charnel.

Chemin faisant, elle s'était arrêtée devant une autre pierre sacrée située à *Alarobia-Amboanjobe,* dans une petite vallée au sud du marché.

Arrivée à l'*Ambatobevohoka,* elle descendit de son filanjana, enleva ses souliers et ses bas; car pour invoquer l'âme des ancêtres, il faut se présenter dans la tenue qu'ils ont connue et non pas vêtue en étrangère. Elle dénoua ses cheveux qui flottèrent au vent et s'approcha. Elle se sentait en état de grâce.

D'autres l'avaient précédée. La pierre portait encore des traces fraîches de sang et de graisse provenant de sacrifices récents.

Elle aborda la pierre par le talus qui la domine au Sud-Est et se tourna comme le lui avait recommandé le diseur de sort, vers le Nord-Est qui, dans la maison, représente le coin des ancêtres.

Elevant ses mains, la paume en l'air, en signe de supplication, elle commença son invocation.

« O ! Vazimba d'Ambatobevohoka ! Vazimba sacré ! Je suis

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

venue te demander de me donner un enfant. Ecoute-moi ! Si j'ai un descendant, je t'apporterai du miel, de la graisse, et sacrifierai en ton honneur un coq rouge. »

Puis elle oignit de graisse et de miel le pourtour de la pierre, là où d'autres avaient fait le même geste.

Se reculant, elle continua son invocation :

« Ecoutez de vos oreilles ! Vazimbas de père, Vazimbas de mère; ancêtres sacrés, Sainteté de la terre, Sainteté du ciel, qui habitez sur les sommets, sur les coteaux des hauts-lieux et toi, Vazimba qui habites cette pierre, venez jusqu'à moi. Je vous appelle, ô Dieu bon ! Dieu créateur ! et vous les ancêtres ».

Elle énuméra le nom de tous les ancêtres célèbres, sans oublier les Ampandrana dont les tombeaux étaient proches.

« Venez tous. Que vos oreilles écoutent; que vos oreilles entendent. C'est ma bouche qui vous parle, qui demande. Ce sont mes oreilles qui entendent; mes yeux qui voient. C'est ma main qui jette cette pierre... »

En même temps, se reculant, elle jeta une petite pierre qui resta sur la roche, puis, s'avançant, elle la palpa, disant :

« Ce sont mes mains qui te palpent, ô pierre sainte ».

Ensuite, elle déboutonna sa robe qu'elle laissa tomber à ses pieds.

Enduisant alors de graisse et de miel ses mains, elle les passa sur les parties de la roche ointe, et s'en caressa le ventre, terminant sur cette invocation plus précise :

« O toi, Vazimba Saint, Vazimba de père ! Vazimba de mère ! Je te demande de me donner un garçon, de me donner une fille. O toi qui es maître de cette terre, puisses-tu exaucer ma demande ! puissé-je avoir un garçon et une fille ! »

Et elle élevait les mains et regardait le ciel avec l'espoir que son invocation fervente serait entendue.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Au retour, elle ne se montra pas seulement empressée auprès de son Seigneur et Maître, mais fut pour lui l'amoureuse des premiers jours de leur union.

Dans la suite, elle ne s'en tint pas à sa prière adressée à la pierre d'*Ambatobevohoka.*

Les *mpisikidy,* diseurs de sort, lui avaient recommandé également d'invoquer le Vazimba d'*Ambatomborodamba,* la *pierre aux chiffons.*

Elle se trouve sur le sentier qui va de *Mahamasina* à *Ankaditapaka.*

C'est une pierre ronde, sur laquelle ceux qui invoquent ses vertus bienfaisantes, laissent les morceaux de chiffons qui leur ont servi à l'usage intime, là où elle a la forme d'un ventre, avec du miel ou de la graisse. On y voit encore quelquefois des têtes de coqs sacrifiés au bas de la pierre.

Au cours de l'invocation que Ratsara Lavavolo fit devant cette autre pierre, elle invoqua le nom des douze rois, ses ancêtres et, plus spécialement celui d'*Andriamasinavalona* et d'une de ses femmes *Rakalafotsy,* épouse préférée, dont elle descendait.

Ensuite, elle sacrifia un coq rouge, oignit la pierre de graisse provenant de la bosse d'un bœuf gras et de miel. Elle laissa là le chiffon dont elle s'était servie, puisque c'était la coutume.

Elle alla visiter aussi *Ambatomaronono,* la pierre aux *seins nombreux,* sur la route qui va à Mahazoarivo.

Sous ce petit rocher, se trouve une excavation où on peut voir une dizaine de protubérances de la pierre ayant vaguement la forme de seins. Ce sont ces seins qu'il s'agit d'oindre des mêmes matières : graisse, miel, sang de coq rouge. Elle avait jeté une pierre qui avait touché une des mamelles. Elle n'avait pas non plus oublié le Dieu des chrétiens et la Vierge Marie, elle avait fait des neuvaines, brûlé des cierges.

Malgré tous ces sacrifices, toutes ces invocations, malgré tout le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bonheur qu'elle donnait à son époux, avec ardeur, l'enfant tant désiré ne s'annonçait pas.

Elle fit même, de nouveau, de nombreuses infidélités à son mari, sans plus de résultat.

Il ne restait qu'une dernière tentative : attendre la date du *Famadihana,* le *retournement des morts* et dérober dans le tombeau de famille un morceau d'une natte sur laquelle avait dormi un de ses ancêtres, de son dernier sommeil.

Le jour vint. Lorsqu'on les sortit du tombeau, elle caressa les os de ses parents morts, dont on changeait le linceul. Elle déroba de haute lutte un morceau de natte et, heureuse de son succès, prit une large part aux réjouissances qui eurent lieu à cette occasion. Elle n'oublia pas de s'attarder le soir, très tard, avec un des jeunes hommes de l'assistance.

En rentrant à la ville, elle mit le morceau de natte dérobé dans le tombeau, sous l'oreiller de son mari.

Ce dernier espoir fut vain.

Elle alla voir un médecin français qui lui dit de ne pas désespérer. Elle écouta toutes les suggestions.

Elle essaya d'une visite à *Ambohimanga,* où elle réussit à jeter un caillou dans un des trous de la roche d'*Ambatomiantendro,* ce qui était d'un bon présage.

Elle emmena son mari à *Ambatosesehena,* où des grottes appelées *Ambatosoa* avaient la réputation d'assurer un enfant à ceux qui les visitaient.

Elle n'omit pas une visite à l'*Andringitra,* où se trouve la caverne d'un fameux Vazimba.

Helas ! les âmes des Vazimba, celles des ancêtres, protecteurs des femmes, le Dieu des chrétiens, tous l'abandonnèrent, elle restait « momba ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ratsara Lavavolo, descendante du Grand roi Andriamasinavalona, vieillit sans enfants.

Elle décida, sur le tard, d'adopter une petite parente malheureuse, afin d'avoir quelqu'un à aimer et qui pourrait l'ensevelir après sa mort.

Ratsara Lavavolo avait été maudite par son père, à l'âge de quinze ans, parce qu'elle avait dérogé.

Son père mort, passé parmi les ancêtres, qui disposent du bonheur ou du malheur des vivants, s'était vengé.

Voilà pourquoi elle n'a jamais pu avoir d'enfants.

Et toutes les femmes qui restent stériles, c'est qu'elles ont contrevenu, étant jeunes, à la volonté des ancêtres.

CALIXTE SAVARON.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# TABLE DES MATIÈRES.


DES PAYSAGES DE

Mme LINA LEROUX. — Au tombeau du Roi Jean-René ..... 13

IVAN MANHES. — I. La petite place ..... 17

II. Nocturne ..... 21

DES POEMES DE

Mme SIMONE MORIN. — I. Retour ..... 27

II. Plus tard ..... 29

III. Petits paysages tristes ..... 30

EMMANUEL BERTHAULT. — Je voudrais aller loin, bien loin du bruit ..... 33

O. MANNONI. — I. La houle de minuit ..... 35

II. La rabacheuse ..... 37

J.-J. RABEARIVELO. — Collines, *triptyque* :

I. Sentiers ..... 39

II. Tombeau ..... 41

III. Incendie ..... 44

A. THOMAS. — Ambalavontaka ..... 45

UN ESSAI DE

C. de RAUVILLE. — Gallieni l'aventurier ..... 49

DES ETUDES DE

EUGENE BAUDIN. — Madagascar et la préhistoire ..... 55

RAYMOND DECARY. — Les infanticides rituels ..... 65

H. POISSON. — Le monde vivant des eaux ..... 77


Université Côte d'Azur. Bibliothèques

UNE CRITIQUE DE

A. TREVIS. — Le sottisier de Marjolin ..... 97

DES RECITS DE

ANSALDO. — Le beau capitaine ..... 109
ROBERT BOUDRY. — Veloume ..... 115
D. CHIAPPINI. — Vie et mort de Stringlow ..... 131
Dr R. DARTIGOLLES. — Rakoto Joseph, chasseur de 1re classe .... 153
ALBERT MARX. — Un crime ..... 163
CALIXTE SAVARON. — Histoire d'une femme « momba » ..... 171

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST
ET LE MONDE INDONESIEN
BIBLIOTHÈQUE

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE OFFICIELLE, PAR
AUTORISATION DU GOUVERNEMENT
GÉNÉRAL, LE 30 AVRIL 1937,
JEAN SCHMITT ÉTANT DIRECTEUR.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques